

LES ÉTUDES CLASSIQUES

TOME I — N° 1

JANVIER 1932

SOMMAIRE

Aux lecteurs

- A. ROME. — L'origine de la prétendue mélodie de Pindare
P. FÉCHEROLLE. — Notes de sémantique virgilienne
CH. DE TROOZ. — Légende et histoire de Bossuet
F. GOREUX, S. J. — Triangles isocèles
L. WILLAERT, S. J. — Chronique d'histoire nationale
J. HALKIN. — Chronique de géographie

VARIA SCOLAIRES

REVUE DES REVUES

REVUE DES LIVRES



COMITÉ DES ÉTUDES CLASSIQUES

Formation religieuse : P. Fr. CHARMOT, S. J., Yzeure, France. — *Pédagogie* : M. J. GESSLER, Ath. et Univ. de Louvain; P. Fr. DATIN, S. J., Evreux, France. — *Latin* : M. le Chanoine E. REMY, Univ. de Louvain; M. R. SCALAIS, Ath. de Mons; M. l'Abbé P. FÉCHEROLLE, Sémin. de Bastogne. — *Grec* : M. l'Abbé F. BERNARD, Coll. de Binche; M. J. MEUNIER, Ath. d'Anvers; P. J. VAN OOTEGHEM, S. J., Fac. de Namur. — *Français* : P. L. STINGHAMBER, S. J., Fac. de Namur; M. Ch. DE TROOZ, Ath. d'Arlon; M. G. CLAUDE, Ath. de Bruxelles. — *Flamand* : P. E. JANSSEN, S. J., Coll. N.-D., Anvers. — *Beaux-Arts* : M. E. DE BRUYNE, Univ. de Gand; P. J. STREIGNART, S. J., Fac. de Namur. — *Histoire* : P. L. WILLAERT, S. J., Fac. de Namur. — *Géographie* : M. J. HALKIN, Univ. de Liège; P. J. DE GHELLINCK, S. J., Fac. de Namur. — *Mathématiques* : M. E. DORY, Ath. et Univ. de Louvain; M. J. BELFROID, Ath. de Neufchâteau. — *Physique* : P. D. LUCAS, S. J., Fac. de Namur.

Rédaction et Administration : J. VAN OOTEGHEM, 59, rue de Bruxelles, Namur. C. G. P. n° 3199.76.

Les *Études classiques* paraissent tous les trois mois en fascicules de 80 pages au moins.

Chaque auteur écrit sous sa seule responsabilité.

Les auteurs d'articles de fond ont droit à 25 tirés à part.

Reproduction et traduction réservées pour tous pays.

Prix par an :

pour un abonnement : Belgique, 40 francs; étranger, 10 belgas;
par 5 abonnements au moins destinés au même Établissement : Belgique, 30 francs; étranger, 8 belgas.

Les *Études classiques* publieront dans les prochains numéros :

E. DORY, *A propos d'une réforme des Humanités : culture générale et spécialisation.*

F. CHARLIER, S. J., *Les Humanités et l'esprit d'observation.*

E. REMY, *Le mouvement dramatique dans les vers 752-886 de l'Énéide, chant VI.*

P. D'HÉROUVILLE, S. J., *Cicéron et l'ornithologie.*

J. MEUNIER, *Le port du masque tragique et son influence sur le jeu des acteurs.*

É. DES PLACES, S. J., *Socrate dans les premières œuvres de Platon.*

J. VAN OOTEGHEM, S. J., *Démosthène et le théoricon.*

CH. DE TROOZ, *État des études sur les sermons de Bossuet.*

E. DE MOREAU, S. J., *Chronique d'histoire du Moyen Age.*

Prière instante à nos abonnés et amis de lire attentivement et de nous renvoyer, dûment rempli, le formulaire portant le titre Avis important, encarté dans le présent fascicule des Études classiques. Nos remerciements anticipés.

AVIS IMPORTANT

Nous serions très reconnaissants aux amis de la Revue qui voudraient bien indiquer sur la présente feuille l'adresse de quelques personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro spécimen des *ÉTUDES CLASSIQUES*, avec l'espoir fondé qu'elles s'abonneraient.

M. habitant
à
prie l'Administration des *ÉTUDES CLASSIQUES* d'envoyer
gratuitement un numéro spécimen de la Revue aux adresses
suivantes :

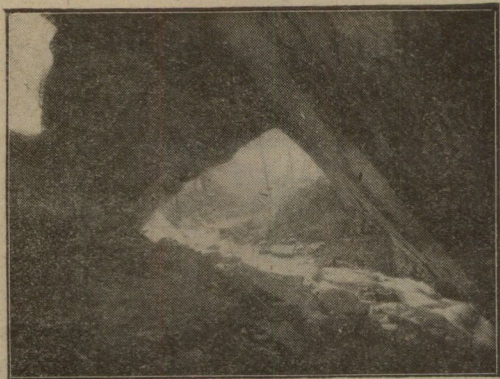
1. M.
.....

2. M.
.....

3. M.
.....

4. M.
.....

5. M.
.....



Le Gouffre de Belvaux, par où la Lesse se perd dans la montagne, pour reparaitre à divers endroits dans les Grottes de Han



Le Lac d'Embarquement, la plus vaste nappe d'eau souterraine connue, que surplombe une voûte immense aux innombrables stalactites.



La Salle des Mamelons qui est, avec toutes celles qui lui font suite, sans rivale au monde pour la blancheur des concrétions.

Visitez avec vos élèves

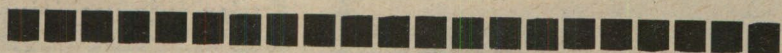
LES

GROTTES DE HAN

Citées par tous les guides de voyage comme les plus vastes et les plus grandioses de l'Europe, elles offrent un ensemble **complet** de phénomènes scientifiques d'un intérêt unique : perte de la rivière dans la montagne, salles nombreuses et de dimensions formidables, concrétions d'une richesse inouïe et d'une blancheur idéale, fleuves et lacs d'un effet profondément dramatique sous des voûtes énormes, etc.

Réduction de 80 % aux groupes scolaires, avec gratuité pour les membres du corps enseignant, à raison d'un par 20 élèves.

Écrire 8 jours d'avance à la Direction des Grottes, à Han-sur-Lesse.



—≡≡ La Maison d'Éditions ≡≡—

Ad. Wesmael-Charlier

(S. A.)

69, rue de Fer, NAMUR

édite à ses frais

tout ouvrage intéressant
l'enseignement primaire, moyen
ou normal



Catalogue gratuit sur demande



Envoi d'ouvrages à l'examen ou en hommage



DESCLÉE DE BROUWER ET C^{IE} ÉDITEURS



APOLOGIE ... à ceux qui croient

par DOM HILAIRE DUESBERG.

I vol. in-12 de 300 pages fr. fr. **15,00**

LE COMBAT DE LA PURETÉ ... à ceux qui

ont 20 ans, par G. HOORNAERT S. J., édition nouvelle, volume II de la Collection Problèmes d'éducation.

I vol. in-12 de 352 pages broché, fr. fr. **15,00**

LA VOIE SPIRITUELLE enseignée aux petits

Traduction et adaptation par une religieuse du Cénacle de *The Spiritual Way*. By Mother Bolton

I vol. in-12 de XII-320 pages broché, fr. fr. **12,00**

cartonné, fr. fr. **15,00**

ESSENCES DE LUMIÈRE, roman scout,

par A. HUBLET S. J. I vol. de 347 pages fr. fr. **9,00**

SPÉCIALITÉ DE LIVRES POUR LA JEUNESSE

Romans — Voyages et Récits — Art et Sciences.

Demander les prospectus illustrés.

MANUEL DE LITTÉRATURE par J. VEREST, S. J.,

édition nouvelle revue par FRANZ CHARLIER S. J.

I vol. in-8° de 686 pages broché fr. belges **25,00**

cartonné fr. belges **30,00**

76^{bis}, RUE DES SAINTS-PÈRES,

PARIS VII'

22, QUAI AUX BOIS,

BRUGES (BELGIQUE)



GABRIEL BEAUCHESNE
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

Pour écrire et parler en français

LA SOURCE, Initiation à l'Art d'écrire, suivie d'un vocabulaire des 18.000 mots de la Langue française, distingués en deux catégories : mots excellents, mots ordinaires, par Frédéric DE BÉLINAY. 1 vol. in-8 couronne (240 pp.), 12 fr. ; *franco*, 13 fr. 20.

Vous est-il arrivé de vous asseoir au bord d'une source, dans les bois ? Le jour vert qui filtre à travers la voûte du feuillage baigne les troncs des hêtres et le tapis des boutons d'or. D'une caverne voûtée de racines sourd un courant d'eau. La masse fluide est transparente et fraîche à la main ; elle coule rapide et légèrement harmonieuse : tel doit être le style français.

On écrit pour communiquer ses idées par le moyen de mots ; on s'adresse à l'intelligence par l'intermédiaire de l'oreille : donc le style doit plaire à l'une et à l'autre.

L'intelligence est faite pour comprendre : elle sera contente si elle comprend de suite, c'est-à-dire si on lui présente clairement une idée claire.

Le style est frais s'il dit de façon spontanée des idées personnelles. L'eau d'une citerne peut être froide, elle ne sera jamais ni fraîche ni savoureuse. Soyez une source et non une citerne.

Le lecteur français n'étant pas sot, le style français doit être rapide, car le développement d'une idée doit se limiter au temps nécessaire au lecteur pour la comprendre.

Mais pourquoi sera-t-il harmonieux ? L'habitude d'entendre retentir les mots à notre oreille fait que, lorsque nous lisons, leur sonorité semble vibrer à notre oreille intérieure, avec son charme ou ses défauts. Tout se passe comme si une dérivation des nerfs optiques conduisait les mots lus aux régions du cerveau qui reçoivent les nerfs auditifs. Si les yeux travaillent, l'âme ne regarde pas mais écoute. Écrivez donc comme pour la lecture à voix haute, c'est-à-dire évitez les à-coups, la voix blanche et aussi le piano mécanique. Chaque genre a son degré musical, et chaque auteur aussi : Coppée n'en avait guère. Victor Hugo n'en manquait point.

La transparence de la source offre un dernier symbole. Penchez-vous : vous distinguez, au fond, des grains de sable et des mousses, mais vous ne voyez pas l'eau. Elle laisse apparaître les objets qu'elle recouvre et n'arrête pas le regard : le beau style est celui qui découvre l'idée et reste lui-même invisible.

LES MANQUEMENTS A LA LANGUE FRANÇAISE, par Théodore JORAN, ancien professeur de l'Université, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques. 1 vol. in-8 couronne (xxiv-292 pp.), 12 fr. ; *franco*, 13 fr. 20.

Fruit d'une longue expérience de l'enseignement et d'une patiente enquête, ce petit volume renferme, méthodiquement classées, analysées et redressées, les fautes de toute sorte que nous laissons échapper en écrivant et surtout en parlant.

Ce recueil est appelé à rendre de grands services à tous ceux, tant étrangers que français, qui manient la langue française. Là, en effet, où la grammaire est muette, est muet le dictionnaire, il attire l'attention sur telle formule qui, pour être passée en usage, ne laisse pas d'être une faute, il la corrige avec précision — souvent avec humour — il explique d'où provient la corruption, inspire enfin à chacun le désir et l'amour du bien parler.

Gardien sévère de la syntaxe, cet ouvrage est encore un stimulant du goût, puisqu'il donne des préceptes de style en même temps que des principes de correction. C'est un guide très utile aux gens du monde, très précieux pour les maîtres et indispensable aux élèves.

J. DE GIGORD, Éditeur à PARIS
15, rue Cassette

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

publiée sous la direction de

J. CALVET

Agrégé des lettres
Professeur à la Faculté libre des Lettres de PARIS

*Formant 10 volumes in-8 colombier
Illustrés de nombreuses planches hors-texte*

VIENT DE PARAÎTRE :

Tome I. Robert BOSSUAT. **Le Moyen âge.**

Volume de 442 pages, 24 gravures hors-texte.

Broché, 60 fr. Relié 1/2 chagrin, tr. jaspée, 85 fr.

EN PRÉPARATION :

Tomes II et III. Raoul MORÇAY. **La Renaissance (1500-1660).**

Tome IV. Henri GAILLARD DE CHAMPRIS. **Les Écrivains classiques.**

Tome V. J. CALVET. **La Littérature religieuse de saint François de Sales à Fénelon.**

Tome VI. Albert CHÉREL. **De Télémaque à Candide.**

Tome VII. Henri BERTHAUT. **De Candide à Atala.**

Tome VIII. Pierre MOREAU. **Le Romantisme.**

Tome IX. Jules CHAIX-RUY. **Le Réalisme.**

Tome X. Jacques MADAULE. **La Littérature contemporaine.**

L'œuvre considérable que nous annonçons aujourd'hui était demandée et attendue depuis longtemps.

Elle est destinée aux lettrés, aux professeurs, aux étrangers curieux de notre culture. Elle sera pour les étudiants un instrument de travail commode et sûr.

Elle donnera au grand public un bel ouvrage de bibliothèque. L'ouvrage sera sobrement illustré de gravures documentaires reproduites par les procédés les plus parfaits. Le format, le papier et les caractères choisis sont tels qu'en même temps qu'elle sera une œuvre de science, notre HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE fera honneur au goût français.

H. DESSAIN, Éditeur à LIÈGE
7, rue Trappé

PRÉPARATIONS D'AUTEURS GRECS ET LATINS

SOPHOCLE, <i>Électre</i> , par L. DENIS,	fr.	5,60
SOPHOCLE, <i>Antigone</i> , par E. DELTOMBE,	"	5,—
SOPHOCLE, <i>Ajax</i> , par E. DELTOMBE,	"	2,—
SOPHOCLE, <i>Cœdipe à Colone</i> , par E. DELTOMBE,	"	5,—
SOPHOCLE, <i>Cœdipe-Roi</i> , par E. DELTOMBE,	"	5,50
EURIPIDE, <i>Hécube</i> , par A. WILLEM,	"	6,—
EURIPIDE, <i>Iphigénie à Aulis</i> , par A. WILLEM,	"	6,60
PLUTARQUE, <i>Vie de Démosthène</i> , par A. TOMSIN,	"	5,—
HOMÈRE, <i>Iliade</i> , chant I, par J. VAN OOTEGHEM,	"	3,60
HOMÈRE, <i>Iliade</i> , chant XXIV, par J. VAN OOTEGHEM,	"	3,—
HÉRODOTE, <i>Extraits</i> , par J. VAN OOTEGHEM,	"	3,—
PLATON, <i>Criton et Extraits</i> , par P. COLLIN,	"	2,40
LUCIEN, <i>Dialogue des morts</i> , Charon, par J. VAN OOTEGHEM,	"	2,40
XÉNOPHON, <i>Anabase</i> , livre I, par J. VAN OOTEGHEM,	"	5,—
XÉNOPHON, <i>Anabase</i> , livre IV, par J. VAN OOTEGHEM,	"	4,—
HORACE, <i>Odes</i> , livre I, par A. WILLEM,	"	4,—
HORACE, <i>Art poétique</i> , par G. JANSSENS,	"	3,—
TITE-LIVE, livre XXI, par J. VAN OOTEGHEM,	"	4,60
VIRGILE, <i>Énéide</i> , chant II, par P. DENOËL,	"	4,60
- VIRGILE, <i>Énéide</i> , chant VI, par J. VAN OOTEGHEM,	"	4,40
CÉSAR, <i>De Bello Gallico</i> , II-III, par L. DENCKENS,	"	2,40
CORNELIUS NEPOS, par B. VOSSEN,	"	4,—

J. DELTOMBE, <i>Vocabulaire latin à l'usage des Athénées et des Collèges</i> , 258 pp.	fr.	15,—
A. WILLEM, <i>Notice sur la tragédie grecque</i> , 32 pp.,	fr.	3,—
J. CHAINEUX, <i>Extraits des deux Iphigénie et vocabulaire</i> ,	fr.	3,20

Connaissez-vous ...

Les « IMAGES D'ART » des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles

?

La collection considérable de reproductions d'œuvres d'art, dont dispose le Service des Images d'Art des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, a pour but de servir à tous ceux qui par leur profession, leur vocation, ou simplement par goût, s'intéressent à l'art.

C'est l'évolution tout entière des conceptions artistiques de l'humanité, qui est résumée par les quatre mille sujets différents qui peuvent vous être livrés, séparément ou par séries complètes, en feuillets libres ou en volumes reliés avec soin.

Insérées dans vos cahiers, ces reproductions vous permettront d'étudier plus facilement vos cours! (Format 14 × 21.)

Encadrées, elles réjouiront, à peu de frais, vos chambres d'études! (Format 14 × 24 en bistre et couleur.)

Cette documentation, de premier ordre parce que choisie et commentée par des personnalités compétentes, s'adresse non seulement aux professeurs et aux élèves pour les besoins de leurs programmes d'études, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'Art, c'est-à-dire aux historiens, architectes, dessinateurs, illustrateurs, décorateurs, affichistes, costumiers, écrivains; et à tous les enthousiastes de ce monde merveilleux et cependant toujours jeune et vivant.

PRIX : 40 centimes pièce; — 35 fr. le cent; — 300 fr. le mille.

La catalogue général 3,50 fr.

Le catalogue pour l'enseignement moyen par le P. P. CAPART, S. J. : 2,50 fr.

FIRME CHARLES BEYAERT

ÉDITEURS PONTIFICAUX à BRUGES

ÉDITION DE
MANUELS CLASSIQUES
ET D'ŒUVRES SCIENTIFIQUES

*Les manuscrits de MM. les Auteurs
seront reçus avec intérêt
par notre département Éditions*

Département d'Art Religieux :

CHEMINS DE CROIX en peinture, sculpture,
gravure — MOBILIER LITURGIQUE en bois,
pierre, métal — STATUAIRE en bronze,
pierre, bois — VITRAUX — BRODERIE —
VASES SACRÉS.

*Sur demande, un de nos associés viendra sur place
aux fins de documentation, devis, etc.*

ATELIERS D'IMPRIMERIE & RELIURE

Devis sur demande

LES ÉTUDES CLASSIQUES

TOME I — N° 1

JANVIER 1932

AUX LECTEURS

Depuis 1879, la Province belge de la Compagnie de Jésus publie, à l'usage exclusif des professeurs de ses collèges, une revue d'enseignement intitulée *Les Essais pédagogiques* : c'est aujourd'hui une collection imposante, vraie mine de documents et de renseignements de toute espèce.

Cette publication n'est pas restée ignorée du public : les professeurs laïcs de nos collèges en ont eu le libre usage, et des tirés à part d'articles ont pénétré un peu partout. On nous a reproché maintes fois de ne pas mettre à la disposition de tous un instrument que nous jugions si utile dans notre propre enseignement. Les Supérieurs avaient résisté jusqu'ici à la divulgation d'un trésor qu'à bon droit ils considéraient comme un bien de famille. Devant les instances renouvelées de nombreux maîtres des écoles officielles et libres, devant la crise que traversent en Belgique les revues destinées aux Humanités, ils consentent aujourd'hui à la publication des *Études classiques* qui remplaceront désormais les anciens *Essais pédagogiques* privés.

Destiné à tous, le nouvel organe fait appel à la collaboration de tous. Les différentes rubriques que, dès ce premier numéro, l'on trouvera dans la Revue — articles de fond, chroniques, varia scolaires, revue des revues, revue des livres — ne pourront se soutenir que si tous ceux qui désirent en tirer profit consentent également à donner un peu de leur talent et de leur peine. Tout concours, d'où qu'il vienne et si modeste soit-il, sera donc le très bienvenu. Inutile de dire qu'étant donnée la crise financière à laquelle nous faisons allusion et qui atteint

tout particulièrement les travailleurs intellectuels, la revue tiendra à rémunérer ses collaborateurs dans toute la mesure de ses moyens.

Le programme des *Études classiques* n'est pas différent de celui des Humanités : il comportera donc des articles sur toutes les branches de l'enseignement secondaire : nous nous efforcerons de maintenir la balance égale entre les différentes disciplines. Toutefois, les langues anciennes, qui constituent l'essentiel de la formation classique et qui ne cessent, hélas ! d'être menacées, auront la part de choix.

Les *Études classiques* seront pour les professeurs une revue de consultation constante. Si un numéro en particulier ne contient rien ou presque rien pour l'enseignement de telle branche ou de telle classe, la collection entière fournira à tous et à chacun quantité de documents précieux. Aussi avons-nous abaissé autant qu'il était possible le prix de l'abonnement pour les établissements d'instruction, athénées, lycées, collèges masculins et féminins, qui voudraient abonner chacun de leurs professeurs à la Revue.

Notre reconnaissance est acquise d'avance à tous ceux qui, par leurs conseils, leurs suggestions, leur concours, nous aideront à améliorer la Revue, pour le plus grand bien des études classiques que nous souhaitons de toutes nos forces défendre et promouvoir.

LA RÉDACTION.

L'origine de la prétendue mélodie de Pindare

En 1650, A. Kircher publiait dans sa *Musurgia universalis*¹ une mélodie sur le commencement de la première Pythique. Aujourd'hui, bien peu oseraient en soutenir l'authenticité, mais personne ne fournit de preuves : la question semble être arrivée à un point mort. Cela ne tient-il pas tout bonnement à ce qu'on a peur de compulsier les gros in-folios où l'on trouverait la solution ? Prenons d'abord la *Musurgia*, et voyons ce que Kircher dit de sa prétendue découverte.

P. 541. Porro exhibitis Veterum Graecorum characteribus, nihil amplius restat, nisi ut & specimen quoddam hoc loco exhibeamus Veteris Musicae; praesertim cum nullus, quod sciam hucusque id praestiterit, resque uti incognita, ita & desideratissima sit; Ex hoc siquidem clare apparebit, quae ratio modusque in compositionibus faciendis a Veteribus fuerit usurpatus.

Vides in hoc specimine duos choros, vnum vocalem, quo vox praecedens canonem recitat iuxta notas verbis singulis superscriptas; Hunc sequitur Chorus alter, qui non erat aliud, quam Cytharaedus, vel Aulædus priori ἀντίστροφος, qui secundum stropham instrumento exhibebat; ut in infra posito exemplo, clarè patet. Inveni autem hoc musicae specimen, ut alias memini in celeberrima illa totius Siciliae Bibliotheca monasterij S. Saluatoris iuxta Portum Messanensem in fragmento Pindari antiquissimo, notis musicis Veterum Graecorum insignito, quae quidem notae, siue characteres musici cum ijs, quos Alypius in tono Lydio exhibet sunt ijdem; Verba Odes Pindaricae notis musicis Veteribus vsitatis expressa sequuntur; tempus non notae; sed quantitas syllabarum dabant.

Kircher prétend donc avoir raconté sa trouvaille ailleurs (*ut alias memini*). Il ne dit pas où. L'on ne voit pas, d'après les titres de ses œuvres, en quel endroit il aurait pu faire ce récit. Mais il y a de tout dans chacun de ses gros livres, et l'on ne pourrait déclarer que ce passage n'existe pas, qu'après avoir lu des milliers de pages in-folio.

L'abbaye basilienne de Saint-Sauveur n'existe plus. Sa bibliothèque, dont une partie avait péri dans le bombardement de

¹ATHANASII KIRCHERI, *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni in X libris digesta* etc., Romae Corbelletti, 1650, 2 tomes, pp. 690 + 462, in-folio; voir tome I, pp. 541-542.

1848, a été donnée à l'université de Messine¹. Il paraît que les manuscrits ont échappé au tremblement de terre de 1908. Mais il y a bien longtemps qu'on a renoncé à y trouver la mélodie de la première Pythique. On en est donc réduit à croire Kircher sur parole.

Musica Veteris Specimen.

Chorus Vocalis

U U Γ Θ I U Γ Θ I M I
 χεῦ σε α φέρμῃς Α πόλ λω ρι κκι ι' ι πλο κά μου
 Θ I M I Θ Γ Θ Γ U Γ Θ I Γ Θ I Θ Γ M I M
 θυρί και μουσαν πτερον τας α κλει μεν βα' σι α γλαίως αρχα

Chorus Instrumentalis.

X X X X N 3 N X X 3 N X X X 7 7 0 7 7 X 7
 πείδονται δ αοιδοί σά μα σύ Α γη σι χό ρον ό πο ταν τοι φρμυίον
 X N 3 7 X X X X 7 7 0 7 7 N 3
 Αμβρ ιας τω χης έ λε λι ζο με' τα, και τον αιχμα τω
 N X X 7 7
 κρ ραυ ον σβεν ούεις.

Interpretatio.

O aurea Cithara Apollinis, & violaceum capillitium habentium conueniens Musarum possessio, quam audie quidem incessus saltantium lætitiæ apex chorus. Obtemperans verò, & concentores signis intonationis eue choros ducentium, quando hymnorum præludia facis leniter percuſsa, & cuspidatum fulmen extinguis.

Fig. 1. — KIRCHER, *Musurgia*, bas de la page 541².

¹ Certains de ces manuscrits sont à Oxford (Bodléenne); d'autres à la bibliothèque vaticane. Cfr. GARDTHAUSEN, *Sammlungen und Cataloge griechischer Handschriften*, Leipzig 1903, p. 34. — W. WEINBERGER, *Wegweiser durch die Sammlungen altphilologischer Handschriften* dans *Sitzungsberichte Ak. Wiss. Wien. Phil.-Hist. Kl.*, 209 (1930), p. 87. H. DELEHAYE, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum monasterii S. Salvatoris nunc bibliotheca Universitatis messanensis* dans *Analecta bollandiana*, 23 (1904), pp. 19-75. — FRACCASOLI, *Del codici greci del monastero del S. Salvatore che si conservano nella biblioteca universitaria di Messina*, dans *Studi italiani di filologia classica*, 5 (1897), pp. 487-514. — M. C. CAPUTO, *Il salvataggio della R. biblioteca universitaria di Messina*, dans *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, 26 (1909), pp. 121-127. Transportée en 1872 à la bibliothèque universitaire, la bibliothèque de Saint-Sauveur comptait en ce moment 177 manuscrits grecs dont deux rouleaux. Elle a été cataloguée sur fiches, de 1872 à 1888. Après la catastrophe de Messine, le bibliothécaire de Catane, a réussi à retirer les livres du bâtiment écroulé.

² Le lecteur voudra bien comparer le texte grec de Kircher à celui de Schmid que nous reproduisons plus loin, p. 9. Il cherchera vainement dans les dictionnaires α τών

Malheureusement sa réputation d'érudit n'a jamais été bonne ¹ : « *vir immensae quidem, sed indigestae admodum eruditionis* », tel est le jugement auquel souscrit Burette ², l'un des rares érudits qui aient fait un effort sérieux pour résoudre la question. Préparant une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour le 12 novembre 1720, il s'était adressé à Montfaucon, élu en 1719 académicien honoraire surnuméraire. Montfaucon mit à la disposition de son confrère ses notes ³ sur Saint-Sauveur, plus complètes que celles qu'il a insérées dans la *Bibliotheca bibliothecarum*, pp. 197 à 199 ; et là, Burette trouva, sous le n° 95, la mention : πολλά δὲ ἄλλα βιβλία περιέχουσι τὰ πάντα περὶ τοῦ χοροῦ. Burette se rendait bien compte, au besoin le moine bénédictin le lui aurait rappelé, que dans une bibliothèque de monastère sicilien, un libellé de ce genre signifiait tout naturellement : « des livres de chœur ». Pourtant, il se tranquillisa : « *C'est sans doute parmi ces sortes de* »
manuscripts que le P. Kircher aura trouvé le fragment de
Pindare mis en musique : c'est la place naturelle d'un
semblable morceau, et il serait inutile de l'aller chercher
ailleurs. Ainsi voilà, ce me semble, le témoignage du
P. Kircher suffisamment justifié à cet égard ⁴. »

L'on dirait que les partisans de l'authenticité n'ont jamais cherché plus loin. Bœckh ⁵ dépend de Burette, Gevaert ⁶ dépend de Bœckh et de Burette.

D'ordinaire, on conclut : seule, la découverte du manuscrit pourrait régler la question. Puis on se réfugie dans la critique interne ; nous en dirons un mot tout à l'heure. Mais est-il bien

φροῦμένον », qui se trouve chez Kircher, pp. 541 et 542 (ce n'est donc pas une faute d'impression) : ce mot n'existe pas ; φρούμιον est du neutre, donc τὸν est impossible ; et pas un copiste de manuscrits grecs n'écrit τὸν, avec un accent circonflexe sur un ο. Cette forme barbare est tout simplement la mauvaise copie de τῶν φρούμιων que donne Schmid. Le texte latin de Schmid est assez correctement reproduit par Kircher.

¹ On peut s'en faire une idée en lisant l'article que lui consacre l'*Allgemeine deutsche Biographie*.

² BURETTE, *Dissertation sur la mélodie de l'ancienne musique*, dans *Mém. Ac. royale des Inscr. et B.-Lettres*, 5 (1729), p. 202.

³ Serait-ce le Paris, Suppl. gr. 798, XVII^e s. provenant de Saint-Germain et dont le n° 3 (fol. 23 à 54) est intitulé : *Catalogue de la bibliothèque des basilien de Messine* ?

⁴ BURETTE, *op. cit.*, p. 204.

⁵ *Pindari quae supersunt*, éd. A. BOECKH, Lipsiae, 1811, Tome I, pp. 266, sqq.

⁶ GEVAERT, *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité*, Gand, 1875-1881, Tome I, pp. 6, 142, 450 ; Tome II, p. 651. — GEVAERT, *La mélodie antique dans le chant de l'Eglise latine*, Gand, 1895, pp. 48 à 50.

sûr que les arguments externes sont épuisés? La découverte du manuscrit réglerait la question, si la mélodie était authentique. Mais si c'est un faux, il y a beaucoup de chance pour que le faussaire se soit servi d'une édition imprimée de Pindare, et en ce cas, l'une des éditions antérieures à 1650 va présenter des particularités expliquant les particularités du texte de Kircher.

Voyons donc ce texte de tout près. D'abord, la mélodie s'arrête au mot *σβεννύεις*, avant la fin de la strophe, et au milieu d'une phrase — accident, évidemment : le manuscrit n'est sans doute qu'un petit fragment —. Mais si l'on y regarde bien, il est clair que, pour le compositeur, quelque chose se terminait à ce mot : si cette musique est du xvii^e siècle, notre oreille nous l'indique, et nous pouvons la croire. Si le fragment est authentique, une phrase se termine à *ἀρχῇ*, puisqu'après cela commence la notation instrumentale; or la cadence de *σβεννύεις* est la même que celle de *ἀρχῇ*. Notre instinct du phrasé a donc jugé correctement dans les deux hypothèses.

Prenons maintenant les éditions que Kircher a pu avoir en mains : elles ne sont pas très nombreuses. Dans trois d'entre elles, une page finit sur le mot *σβεννύεις* : ce sont les éditions de Francfort ¹, de Bâle ² et celle de E. Schmid 1616 ³. La première n'a pas de traduction. Les deux autres en sont munies : la traduction latine de l'édition 1616 se retrouve mot pour mot dans la *Musurgia* : pour s'en convaincre, il suffit d'un coup d'œil au fac-similé ci-après.

On voit que le texte latin de Kircher ne diffère de celui de Schmid que par deux fautes d'impression. A part cela, tout est repris servilement, même les mots ajoutés et indiqués comme tels par le traducteur, comme *saltantium* et *intonationis tuae*.

Or, cette traduction latine offre par hasard un sens complet au bas de la page 19 : *et cuspidatum fulmen exstinguis*. Évidemment la phrase s'achève sur la page suivante. Mais n'est-il pas déjà clair que le compositeur de la musique, trompé par cette phrase latine qui semble se terminer là, ne s'est pas donné la peine de tourner la page?

¹ *Pindari Olympica* etc., Francoforti Brubach, 1542, cfr. fol. 160^R - V.

² *Aristologia pindarica graeco latina* ed. Michel Neander, Basileae, 1556, cfr. p. 136 (texte) et p. 137 (traduction latine).

³ *πινδαρίου περιόδος* etc., opera Erasmi Schmidii Delitiani ... (Wittenberg) sumptibus Zachariae Schureri, 1616, cfr. pp. 18, sqq. (des Pythiques : la pagination recommence à chaque catégorie d'odes).

Musica veterum nostris notis musicis tono
Lydio expressa.
Monophonia, siue vox prœuia.

The musical score consists of five staves, each with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The notes are diamond-shaped, and the lyrics are in Greek. The first staff has the lyrics: *ΧΕΥ ΣΕ Α ΔΕΡΜΙΝ Α ΤΕΛ ΛΑ ΤΟΙ ΚΑΙ Ε Ο ΠΛΟ ΛΕ ΜΑΝ*. The second staff has the lyrics: *ΣΥΝΕΙ ΚΑΙ ΜΟΝΕΙ ΚΤΕΛΕΩΝ ΤΑΙ Α ΚΥΒΕ ΜΕ ΒΑ' ΟΙΣ Α ΓΗΑΙΩΣ ΑΣΧΑ.* The third staff is labeled *Chorus ad C₂ tharam.* and has the lyrics: *ΧΕΡΕΙΣ ΚΥΘΑΡΑΣ*. The fourth staff has the lyrics: *ΑΜΒΛ ΚΑΤ ΤΩ ΧΩΡ ΕΙΛΕ ΛΑ ΖΟ ΜΕ ΒΑ. ΚΑΤ ΤΟΙ ΑΙΧΜΑ ΤΩ*. The fifth staff has the lyrics: *ΑΥ ΕΡΩ ΕΘΕ ΓΒΗ ΟΥΙΣ.*

Atque ex hoc vnico paradiſmate, reliqua nullo negotio patebunt, modum itaque Veterum tum incantando, tum ſonando obſeruatum hoc antiquo ſpecimine tradidimus. Vt vel hinc, quid de Veterum muſica ſentiendum ſit, faciè cuilibet prudenti muſico innotefcere poſſit.

Fig. 2. — KIRCHER, *Musurgia*, haut de la page 542.

Il y a mieux : Schmid a fait une conjecture au cōlon 6 : *ὁπότεν τῶν φροινίων* pour *ὁπότεν προινίων*. Cette conjecture est justifiée par lui dans les notes qui se trouvent après l'ode : elle semble

bien lui appartenir ¹. Elle n'a du reste pas eu de succès. Or, on la retrouve dans les paroles placées sous la mélodie. On va penser que Kircher, puisqu'indéniablement il utilisait l'édition Schmid, a peut-être introduit dans le texte, jugé par lui incorrect, une conjecture qu'il trouvait dans cette édition. Ce serait vraisemblable, si les vers grecs reproduits par Kircher n'étaient pas criblés de fautes. Fautes d'impression? Certainement pas, car le passage est imprimé deux fois, et les mêmes erreurs se reproduisent. Il n'y a donc pas eu le moindre effort pour obtenir un texte correct.

La conclusion s'indique d'elle-même : Kircher a fait copier à la hâte le commencement de la première Pythique dans l'édition Schmid ². Il a réparti ce passage en strophe et antistrophe, au juger (donc n'a pas vu lui-même l'édition Schmid, où cette répartition est faite correctement). Sur cette copie pleine de fautes, il a écrit une phrase de plain-chant du ^{xvii}^e siècle — le plain-chant des messes de Dumont. Il l'a écrite dans la région fa-ré, couramment utilisée pour l'exécution du plain-chant avec un chœur d'hommes ou d'enfants ³. Et il s'est dit qu'une hymne si religieuse devait avoir été chantée comme dans nos églises, un soliste alternant avec le tutti ⁴. Il n'a pas tenu compte de

¹ Cfr. *Plindari Carmina* rec. O. SCHROEDER, Leipzig, 1923, p. 176, app. crit. 4.

² Qui sait si l'on ne retrouverait pas à la bibliothèque Victor Emmanuel le volume qu'il a eu à sa disposition?

³ A. ROSSBACH et R. WESTPHAL, *Griechische Metrik*, 2^e éd., Leipzig, 1868, t. II, p. 624, trouve que la mélodie est écrite dans le registre convenant, d'après Ptolémée, à toutes les voix d'hommes. La moitié des organistes prendraient, sans être prévenus, une mélodie grégorienne de cet ambitus-là dans le ton où Kircher l'a transcrite (p. ex. 2^e mode grégorien en dominante si bémol).

⁴ Parfois on remplace les strophes paires par une courte improvisation à l'orgue. César Frank a laissé ainsi de petites merveilles de quatre lignes de long. Kircher dit : *hunc* (scil. *chorum vocalem*) *sequitur chorus alter, qui non erat aliud quam cytharaedus vel Aulædus prior* ἀντίστροφος *qui secundam stropham instrumento exhibebat*. Aurait-il cru par hasard que l'antistrophe était jouée sur les instruments, comme il l'entendait faire dans les églises? Cela expliquerait la fameuse notation instrumentale qui a tant tourmenté les musicologues.

A. VINCENT, *Notice sur divers manuscrits grecs relatifs à la musique* dans *Notices et extraits des mss. de la bibl. du roi et autres bibl.*, 16 (1847), 2^e partie, pp. 153 sqq., pense que la mélodie instrumentale est un accompagnement. Il arrive à l'écrire en dessous de la mélodie de la première partie, qui selon lui aurait été répétée trois fois. Pour y arriver, il doit ne tenir aucun compte de la mesure indiquée par Kircher dans sa transcription. Son résultat ne correspond pas du tout à l'idée qu'on se fait actuellement de l'accompagnement instrumental grec (mais que vaut cette idée ?). Il doit pourtant y avoir une part de vrai dans l'idée de Vincent : p. 547, Kircher dit : *Norant Graeci non*

la scansion donnée par Schmid (ou il ne l'a pas vue) et il a distribué les longues et les brèves dans une mesure en C barré¹, suivant une loi qui m'échappe : il ignore certainement ce qu'est une longue par position. Et malheureusement pour lui, son copiste était un étourdi et s'est trop pressé : il n'a pas vu que ni la phrase ni la strophe n'étaient finies et n'ayant pas tourné la page, il n'a pas remarqué la longue note où Schmid justifie sa conjecture τῶν προμίων.

Après cela, il n'est pas métaphysiquement impossible qu'un jour le fameux manuscrit se retrouve, et qu'il n'ait jamais cessé de faire partie de la bibliothèque de Messine. Tout arrive. Mais on comprend qu'il ne faut plus trop y compter.



ΠΙΝΔΑΡΟΥ ΠΥ-

ΘΙΟΝΙΚΑΙ.

ΕΙΣΟΣ Α΄.

ΙΕΡΩΝΙ ΑΙΤΝΑΙΩ, ΣΥ-

ρακουσίω, ἄρματι.

στφ. α. κ. β.

1  Ρυσέα Φέρμιγξ, Ἀπόλλω-
νι και ἰσπλοκάμων

συνδίκον Μοισάν κτέανον.

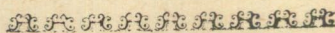
τὰς ἀχέαι μὲν βάσις, ἀγλαίας ἀρχά :

5 πνέονται δ' αἰδοῦσ' ὀκλασίαι.

ἀγχιγύρην ὀπότεν τῶν Προμίων

αἰθέρας τεύχεα ἑλαλίζομενα :

και τὸν αἰχμητὴν κεραυνὸν τρέφουσιν



PINDARI PY-

THIONICA.

ODA I

HIERONI ΑΙΤΝΑΙΩ, ΣΥΡΑΚΟΥ-

σίου, citharam adempto.

1  Aurea cithara, Apolli-
nis Violaceum capillitium habentium
conueniens Musarum possessio :
quam audit quidem incessus laltantium letitia apex :
5 obtemperant tunc de concentores signa intonationis tux
choros ducentium quando hymnorum
preludia facis Inter percussa :
Cuspidaturs fulmen extinguit

Fig. 3. — PINDARE, *Pythiques*, éd. Schmid 1616, bas des pages 18 et 19.

Notre examen des documents nous a menés à d'autres constatations, qui n'ont plus grande importance, si nous sommes en présence d'un faux. D'abord, Kircher n'a jamais prétendu que le manuscrit contenait la mention χορός εἰς κυθάραν : il ne la reproduit pas dans son soi-disant fac-similé. Il l'insère dans la transcription en notation musicale contemporaine, mais là, elle traduit simplement en grec la rubrique latine qui figure à côté : *chorus ad cytharam*. La critique de cette glose fait

nisi tres consonantias ... et si quandoque harmoniam dicta ratione addiscebant, id tamen nonnisi simplicissimè contrapuncti rationem habebat, uti in specimine paulo ante exhibitò, patet. Il n'y donc rien d'impossible à ce que la mélodie ne soit, par exemple, un canon. Nous laissons le problème aux musicologues. Si cela était, inutile de dire que Kircher se serait donné la peine de dater son faux, en croyant l'authentifier.

¹ Il obtient le même nombre de mesures en C barré dans ce qu'il appelle la strophe et l'antistrophe.

la pièce de résistance de pas mal de dissertations sur le document apocryphe. Pourquoi leurs auteurs n'ont-ils pas eu la curiosité d'ouvrir la *Musurgia*?

Ensuite, la notation. Depuis la découverte des hymnes delphiques, on a cessé d'objecter l'emploi de la notation instrumentale dans la seconde partie. Mais la première hymne delphique est écrite entièrement en notation vocale et la seconde est, d'un bout à l'autre, en notation instrumentale. Kircher a mêlé les deux systèmes. On a donc trop vite abandonné l'objection.

Enfin, et ceci a une portée plus générale, on a essayé de résoudre la question d'authenticité par des arguments internes. Or, que connaissons-nous de la musique grecque? On possède des traités théoriques d'écoles et d'époques différentes. On n'a pas encore achevé le classement chronologique des matériaux qu'ils contiennent. On a aussi quelques mélodies, toutes de date récente. Une seule est d'un demi-siècle après Pindare : c'est le fragment d'Euripide : il comprend six lignes, et de chaque ligne il reste en moyenne six notes, le commencement et la fin de la colonne de papyrus ayant disparu. A-t-on le droit de prétendre que la musique n'avait pas évolué de Pindare à Euripide, alors que l'on constate une immense différence entre les tragédies d'Eschyle et celles d'Euripide? En théorie on ne le dit pas, mais en pratique on fait bien pire lorsqu'on critique la mélodie de Kircher en s'aidant de renseignements ramassés de toutes parts, dans les hymnes delphiques et dans l'épithaphe de Sikelos et même dans les communions des fêtes de carême. Doit-on s'étonner de n'avoir rien trouvé qui trahit le faux?

Il y avait pourtant un point suspect, sur lequel on ne semble pas avoir insisté : la mélodie n'est pas la même dans la notation grecque et dans sa transcription en notation du ^{xvii} siècle. On s'est contenté de négliger la « transcription » et l'on a rendu aux mots *καὶ τὸν ἀρχαῖον* la ligne mélodique qu'ils ont dans la notation grecque. C'était logique dans l'hypothèse de l'authenticité. On aboutissait ainsi à un dessin tourmenté, procédant par deux sauts d'une quarte, dont l'étrangeté a frappé tout qui a chanté « la première Pythique de Pindare ». On n'avait évidemment rien à redire : cette ligne a pu paraître fort simple aux auditeurs antiques. Mais maintenant que nous sommes

certain du faux, nous constatons que ce passage est le plus naturel du monde dans la « transcription ». C'est évidemment la « transcription » qui a été écrite d'abord, l'« original » est venu après, et Kircher devait travailler fort vite pour rédiger ses innombrables in-folios.

Kircher était capable d'écrire proprement une phrase musicale présentable, et l'on voit par la *Musurgia* qu'il savait son contrepoint. Au reste il n'était pas musicien : pas un artiste n'aurait l'idée saugrenue de calculer à priori une série de combinaisons de sons, et d'en faire une longue table à l'aide de quoi n'importe qui peut fabriquer un madrigal à quatre voix sur des paroles quelconques, en n'importe quelle langue. C'est pourtant cela, le couronnement de l'*ars magna consoni et dissoni*. Le nombre de combinaisons possibles est trop grand pour que l'on puisse voir si la mélodie de la première Pythique a été composée de cette façon-là. D'ailleurs, à quoi bon ? c'est de l'art de formules, du plain-chant de messe de Dumont, mais cette mélodie a su charmer un Gevaert, et comme elle est galvanisée par Saint-Saëns dans son *Antigone*, il faut bien reconnaître qu'elle a de l'allure. On dit que la tiare de Saïtapharnès a fait sa réapparition dans les galeries du Louvre ; seulement, voilà, elle se trouve maintenant dans la section des arts décoratifs modernes.

A. ROME,

Professeur à l'Université de Louvain.

EXCERPTA

L'idéal de l'éducation

Le professeur doit s'efforcer, par tous les moyens pédagogiques, d'inspirer à ses élèves *l'amour de la science*, et, par-dessus l'amour de la science, *celui de la vérité*, et, par-dessus l'amour de la vérité, *celui de la perfection spirituelle de l'âme humaine* : Échelle à trois degrés ! Ces trois ordres, ainsi superposés, font l'équilibre de l'esprit et de la vie. La science est pour la vérité, et la vérité est pour la perfection de l'homme.

« Il y a des gens, dit saint Bernard, qui veulent posséder la science, mais uniquement dans le but de la posséder; c'est là une honteuse curiosité », en ce sens, évidemment, que cette volonté est pleinement égoïste. Quel mépris Bossuet n'affiche-t-il pas pour cette curiosité de la « concupiscence », lui pourtant, qui a fait tant d'honneur, par ses éloges et ses exemples, à la Science elle-même. Nous devons donc élever nos élèves plus haut que cela.

« Il y en a d'autres, continue saint Bernard, qui veulent savoir, pour *vendre* leur science : profits d'argent ou de récompenses honorifiques; or c'est là un honteux marché. » Il faut sans doute s'instruire pour gagner sa vie; ayons au moins cette élémentaire prudence; mais la vie est donnée *pour un idéal* qui en fait le prix. Et c'est cet idéal qui doit stimuler nos enfants.

« Enfin, il y en a qui veulent savoir pour édifier; et c'est charité; et de même pour être édifiés, et c'est vertu de prudence. »

Quelle hiérarchie magnifique des volontés et des intentions ! On peut dire que toute la pédagogie du professeur doit tendre à établir, dans les âmes de ses disciples, *cette hiérarchie : Science, Charité, Vérité*. Harcelons les élèves qui ne poursuivent pas ce triple idéal. Car s'ils travaillent pour des fins égoïstes et matérielles, ils sont perdus, non seulement pour le bien de la société, mais aussi pour la vérité, et même sûrement pour la science.

FR. CHARMOT, *La Teste bien faite*, Paris, Spes, 1931, pp. 268-270.

Notes de sémantique virgilienne

SAEVUS, TORVUS, ATROX, TRUX, FEROX

Ces vocables apparaissent comme de vagues synonymes qu'il est difficile, à première vue, de différencier avec précision. Nous allons tâcher de fixer la nuance exacte de chacun dans les œuvres principales de Virgile.

SAEVUS

Il est manifeste que Virgile, lorsqu'il emploie *saevus*, se reporte au verbe *saevire*.

Voici des équations bien nettes :

- | | |
|-----------------|------------------------------------|
| 1. Ae. 2, 418 | <i>Saevit</i> que tridenti spumeus |
| et : Ae. 1, 42 | <i>Saeuum</i> tridentem. |
| 2. Ae. 4, 532 | <i>Saevit</i> amor |
| et : Ae. 8, 147 | <i>Saevus</i> amor. |

D'autre part, le rapprochement de certains textes, où nous saisissons sur le vif l'inspiration même, le jeu de la pensée du poète, nous fait voir que Virgile, quand il emploie *saevus* ou *saevire* a dans l'esprit l'obsession de l'*ira*. Que ce soit un accord logique et grammatical, ou que ce soit un simple rapport de voisinage dans un récit qui s'anime ou s'échauffe, on s'aperçoit que *saevus*, à l'égal de *saevire*, a déclenché le vocable *ira* ou un équivalent.

Quelques exemples :

Saevus

- | | |
|-------------|--|
| Ae. 3, 214 | Tristius haud illis monstrum nec <i>saevior</i> ulla
Pestis et <i>ira</i> deorum stygiis sese extulit undis. |
| Ae. 11, 8 | <i>Saevae</i> memorem Iunonis ob <i>iram</i> . |
| Ae. 12, 498 | Tum vero assurgunt <i>irae</i> ...
<i>irarumque</i> omnes effundit habenas
<i>saevam</i> nullo discrimine caedem suscitavit. |

Saevire

- | | |
|------------|--|
| Ae. 5, 462 | Tum pater Aeneas procedere longius <i>iras</i>
Et <i>saevire</i> animis Entellum haud passus acerbis. |
|------------|--|

- Ae. 4, 532 *Saevit amor, magnoque irarum fluctuat aestu.*
 Ae. 7, 461 *Saevit amor ferri et scelerata insania belli*
Ira super.
 Ae. 9, 63 *Ille asper et improbus ira*
Saevit in absentes.

Saevus et *saevire* étant ainsi traités comme des vocables étroitement apparentés, nous sommes autorisés à éclairer l'un par l'autre. Or *saevire* signifie « se mettre en colère » : Virgile s'en tient strictement à ce sens. Prouvons-le en dégagant les équipollences qu'offrent les associations, ce procédé de synonymie par redondance, si familier à Virgile et qui permet souvent de préciser sa sémantique.

- Ae. 4, 532 *Saevit amor, magnoque irarum fluctuat aestu.*

Saevit a pour équivalent : *fluctuat aestu irarum*.

- Ae. 5, 462 *Tum pater Aeneas procedere longius iras*
Et saevire animis Entellum haud passus acerbis.

Saeuire animis acerbis ou *procedere longius iras*, c'est tout comme. L'ablatif de manière *animis acerbis* rend l'expression augmentative. Voici le superlatif dans la tournure *saevae irae* :

- Ae. 10, 813 *Exsultat demens saevae iamque altius irae*
Dardanio surgunt ductori.

Exsultat demens (le paroxysme de la colère atteint la folie) a pour synonyme *saevae irae surgunt*.

- Ae. 4, 300 *Saevit inops animi totumque incensa per urbem Bacchatur.*

Dans ce texte, l'attribut *inops animi* nous donne la juste nuance de *saevire* : la perte de la possession de soi, et c'est en deux mots la définition de la colère. Nous disons en français : « être hors de soi » Cela posé, revenons à *saevus*. Cet adjectif dérive donc de *saevire* dans la pensée de Virgile et l'auteur en a, non seulement la conscience mais la préoccupation. *Saevus* s'écartera rarement, et toujours à très courte distance, de son sens originel : ce qui est irrité, emporté.

- Ae. 10, 878 *Quid me, erepto, saevissime, nato, terres?*
 Ae. 1, 18 *Saevae memorem Iunonis ob iram.*

A remarquer que l'épithète de Junon est interprétée dès le commencement de l'épopée. C'est l'*ira* de la déesse contre les Troyens qui lui vaut d'être appelée par ceux-ci *saeva Iuno*.

Le sens de *saevus* s'élargira par le passage de l'idée de cause à l'idée d'effet. Nous trouvons ramassés dans un bout de vers les effets de la colère : la méchanceté, la nuisance :

Ae. 9, 63 Ille asper et improbus ira (ablatif de cause)
Saevit in absentes.

Au sens élargi, *saevus* signifiera donc ce qui est méchant, ce qui fait tort, mais dans aucun cas il ne perd la nuance essentielle de l'*ira*. Il est l'épithète des dieux hostiles, des guerriers, des fauves, des éléments déchainés — tout ce qui nuit, mais nuit d'une manière violente.

Signalons un seul endroit où l'on pourrait hésiter sur le sens de *saevus* :

Ae. 12, 107 ... maternis saevus in armis.
Aeneas acuit Martem et se suscitât ira.

Virgile aurait peut-être subi ici l'influence du vers d'Ennius :

induta fuit saeva stola ...

Saeva stola : l'imposante *stola*.

Dans le texte en cause il faudrait alors comprendre, avec certains traducteurs, qu'Énée apparaît imposant dans l'armure que sa mère lui a procurée.

Mais le contexte fixe le sens, le même ici que partout ailleurs :

Acuit Martem
se suscitât ira.

Et voici, pour confirmer, un passage qui se présente comme tout à fait parallèle, *saevus in armis* ayant pour réplique *saevus telis* :

Ae. 1, 103 Saevus ubi Aeacidæ telis iacet Hector.

Le sens est donc plutôt : redoutable, menaçant.

Comment traduire saevus?

Il est important de respecter l'intention manifeste du poète et de serrer du plus près possible l'idée de colère et de violence. Le mot « violent » sera souvent exact. Pour Junon, on dira

non la «cruelle» Junon, ce qui n'a aucun rapport avec le rôle de la déesse dans l'épopée, mais «l'implacable» Junon, Junon dans sa colère, etc. *Saeva funera*, des deuils poignants. *Saevi horrores*, des horreurs révoltantes. *Saevum leonem*, le féroce lion. De même : les guerriers emportés, enflammés; les vents déchainés ...

TORVUS

Torvus a toujours signifié, dans l'ensemble des auteurs latins, ce qui a l'apparence de la méchanceté, ce qui effraie à tort ou à raison. Virgile l'applique à la voix, aux regards, aux traits de la physionomie, aux formes d'un monstre : donc, plutôt à des parties qu'à un tout.

Quand, par exception, *torvus* détermine le tout d'un être vivant, il joue le rôle d'une épithète figée, tandis que lorsqu'il affecte une partie, il est une épithète active.

G. 2, 63 *torva leaena*.

Ae. 6, 571 *torvos angues*.

Torvus ne qualifie jamais un être inanimé.

ATROX

Ce terme ne se rencontre que trois fois dans l'ensemble des œuvres de Virgile.

Une fois comme synonyme de *saevus*, mais dans un récit où l'animation est à son comble, ce qui donne à penser qu'*atrox* est un augmentatif de *saevus*.

Ae. 9, 420

Saevit atrox Volcens.

Cette manière de voir est confirmée par les deux autres emplois : le poète se sert d'*atrox* dans des passages où il cherche à donner la sensation de la terreur par des effets d'allitération en r :

Ae. 1, 666 *Urit atrox Iuno et sub noctem cura recursat*.

G. 1, 408 *Ecce inimicus atrox magno stridore per auras*.

Ayant ainsi sa place dans les textes particulièrement emportés, *atrox* semble bien représenter la violence à un degré d'exaspération.

TRUX

Trux est utilisé une fois comme synonyme de *torvus*, sans doute pour des besoins prosodiques (*torvus* ne pourrait rentrer dans le vers) :

Ae. 10, 447 corpusque per ingens
 Lūmīnā vōlvīt, ōbitquē trūcī procūl om̄nīa vīsu.

A rapprocher de Ae. 3,677 : lumine torvo.

Et il est employé une fois comme synonyme de *saevus* pour atteindre les mêmes effets rythmiques qu'avec *atrox* dont il a la vibration :

G. 1, 370 Boreae de parte truci cum fulminat.

Il n'y a pas d'autre emploi de *trux* dans toute l'œuvre de Virgile.

FEROX

Nous pouvons, selon toute apparence, faire la lumière sur *ferox*, en comparant des textes de Virgile avec des textes d'Homère.

VIRGILE

G. 3, 179 Sin ad bella magis studium, turmasque feroces

Ae. 1, 267 Bellum ingens geret Italia, populosque feroces
 Contundet, moresque viris et moenia ponet.

Ae. 7, 384 ... non cursu segnior illo
 Per medias urbes agitur, populosque feroces.

Ae. 7, 724 Hinc Agamemnonias Troiani nominis hostis
 Curru iungit Halesus equos, Turnoque feroces
 Mille rapit populos.

HOMÈRE

θ, 575 ἡμὲν ὅσοι χαλαιοὶ τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι

α, 198 χαλαιοὶ δὲ μιν ἄνδρες ἔχουσιν (retinent)

ἄγριοι, οἳ που κείνων ἐρυκανόωσ' ἀέκοντα.

ζ, 120 ἦ ῥ' οἴγ' ὕδρισται τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι.

ἦε φιλόξενοι, καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεοῦδης;

Chez l'un et l'autre auteur, les expressions *feroces* et ἄγριοι affectent des peuplades étrangères et hostiles, sont employées au pluriel, expriment un caractère général d'une nuance péjorative. Il n'est pas téméraire de penser que dans les tournures *populos feroces*, Virgile a subi l'influence de son modèle Homère, et qu'il faut saisir *ferox* par ἄγριος. *Ferox* désignerait cette ardeur animale qui procède plutôt de la sauvagerie et de la violence que du courage, cette témérité impulsive qui ne connaît ni le *consilium*¹ ni l'*humanitas*, au total la *virtus* barbare à laquelle Virgile se plaît à opposer la *virtus* romaine, faite d'énergie consciente et disciplinée, de maîtrise de soi, de sang-froid.

C'est bien ce sens de *virtus* barbare que confirme le passage où le vieux roi Latinus reproche à Turnus son manque de déli-
 bération en qualifiant de *ferox* sa *virtus* :

Ae. 12, 19 O praestans animi iuvenis, quantum ipse *feroci*
 Virtute exsuperas ...

En outre, il n'est sans doute pas inutile de remarquer que dans les extraits d'Homère que nous venons de reproduire, on rencontre deux fois χαλεποί et ἄγριοι mis en gradation ascendante. Or le terme χαλεποί est le mot grec qui correspond le mieux au concept du *saevus* latin. χαλέπτω signifie « je me fâche » et c'est bien dans ce sens que l'emploie Homère. Un exemple :

δ, 423 εἶρεσθαι δὲ θεῶν ὅστις σε χαλέπτει (irascitur).

S'il faut transcrire dans le latin les nuances grecques, on donnera donc à *ferox* un degré de véhémence plus élevé qu'à *saevus*, et au-dessus de *saevus* signifiant « celui qui est animé de colère, celui qui est violent », on aura *ferox* désignant « celui qui est d'une violence sauvage ».

Quelle que soit la valeur de ce rapprochement entre l'épopée grecque et l'épopée virgilienne au sujet du terme qui nous occupe, il est possible d'aboutir à la même conclusion sans sortir des textes de Virgile :

Ae. 12, 895 ... non me tua fervida terrent
 Dicta, *ferox*; dii me terrent et Iuppiter hostis ...

¹ Rappelons que le *consilium* est la vertu qui consiste à peser le pour et le contre avant d'agir.

A rapprocher d'un passage tout à fait parallèle :

Ae. 10, 878 Quid me, erepto, saevissime, nato, terres?

Deux invectives de même ton où *ferox* et *saevus* au superlatif se répliquent.

Et voici un texte qui est loin de contredire cette manière de voir. On peut y connaître un terme par son opposé :

Ae. 1, 306 Et iam iussa facit, ponuntque *ferocia* Poeni
Corda, volente deo; imprimis regina *quietum*
Accipit in Teucros animum mentemque benignam.

Les *ferocia corda*, les sentiments de violence hostile s'apaisant, ce qui succède c'est le *quietum animum* : jusque là, *ferox* apparaît comme le synonyme exact de *saevus*, puisque son contraire est le calme. Mais aussitôt, par le procédé de l'association, le poète précise sa pensée : *mentemque benignam*. Dès lors, nous avons les extrêmes d'une série, et *ferox* dépasse le degré positif par rapport à *saevus*, pour monter au superlatif.

Étant donné le sens de *ferox* : l'expression de la *virtus* barbare, il n'est pas étonnant qu'il passe, par métonymie, à la valeur de la *fortitudo*¹.

Ae. 10, 610 ... non vivida bello
Dextra viris, animusque *ferox*, patiensque pericli.

Animus ferox, traité par association comme équivalent de *patiens pericli* est bien l'expression de la *fortitudo*.

Horace dit, lui aussi, dans le même sens : *ferox bello* (Od. 1, 32, 6).

Le mot *ferox* est quelquefois appliqué aux animaux, tout comme le mot *fortis*, et nettement avec la même valeur que celui-ci :

Ae. 4, 135 Stat sonipes, ac frena *ferox* spumantia mandit.

Ae. 10, 711 Postquam inter retia ventum est,
Subsistit, infremuitque *ferox* et inhorruit armos (*aper* est le sujet).

¹ La *fortitudo*, force d'âme dans les périls, est un des aspects les plus fréquents de la *virtus* romaine (virilité morale).

D'ordinaire *ferox* se dit des hommes, *ferus* des animaux.

Mais *ferus* exprime un état et *ferox*, appliqué par Virgile aux animaux, exprime une action. Virgile n'emploie point *ferus*.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Saevus désigne ce qui est en colère, ce qui est violent, ce qui nuit avec violence.

Torvus exprime ce qui a l'aspect de la malfaisance.

Trux et *atrox* sont utilisés comme augmentatifs de *saevus*, particulièrement pour obtenir des effets rythmiques.

Ferox exprime ce qui est animé de la *virtus* barbare ou, par élargissement, ce qui est animé d'une colère sauvage.

Dans ce sens, il est, lui aussi, augmentatif de *saevus*.

Ainsi, c'est *saevus* qui commande manifestement la petite nomenclature de termes semblables que nous examinons. Il revient jusqu'à soixante-treize fois dans les œuvres principales de Virgile, alors que les autres épithètes sont très clairsemées.

En outre, la sémantique de *saevus* est très rigoureuse : le terme s'étend difficilement et conserve toujours la touche du sens originel.

C'est là d'ailleurs une particularité de la sémantique virgilienne : lorsque le poète perçoit avec certitude l'étymologie — vraie ou fausse — d'un vocable, il soutient celui-ci aussi près que possible du sens étymologique¹.

PAUL FÉCHEROLLE,
Séminaire de Bastogne.

¹ Dans une étude sur *La virtus dans l'Énéide* (*Nova et Vetera*, 1928, pp. 138-152), nous avons montré que, dans aucun cas, Virgile ne donne au mot *virtus* le sens très répandu de l'école stoïcienne. Il s'en tient au sens étymologique (*dicitur a vitro virtus*).

Légende et Histoire de Bossuet

Éternels enfants, qui portons jusque dans la critique un besoin de simplification et d'images, nous emprisonnons volontiers les grands génies dans une formule élémentaire où notre esprit trouve assurance, les grandes vies dans quelques tableaux qui rejoignent, selon notre penchant, la fresque d'histoire ou le coloriage d'Épinal.

Bossuet a subi l'aventure commune. De son génie nous retenons seulement l'éloquence ; de sa vie, une sorte de miracles oratoires dont un jeu d'esprit de Voiture et la dernière phrase de l'Oraison funèbre de Condé marquent le commencement et la fin.

Première image : introduit par le marquis de Feuquières à l'hôtel de Rambouillet, Bossuet parle et triomphe. Voiture n'a « jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard » : il est onze heures, et l'ange d'école a seize ans.

Quarante-quatre ans plus tard, dans Notre-Dame de Paris, devant la pompe funèbre de Monsieur le Prince, l'« ange d'école » passé prophète et père de l'Église dit adieu tout ensemble au mort et à soi-même : *Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par les cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.*

Ces deux tableaux, l'un d'élégance et l'autre de grandeur, nous leur conférons une valeur de symboles. Pour un peu ils ne signifieraient rien de moins que l'apparition et la disparition de l'éloquence au monde, et nous nous représentons l'existence de Bossuet comme un tableau entre ces deux tableaux, une symphonie entre ces deux accords, un merveilleux orage entre ces deux coups de foudre.

Nous avons tort.

Le mot de Voiture reste ingénieux, bien que, destiné au plaisir d'un moment, il se soit éventé à courir si longtemps sur les lèvres et dans les livres. Mais comme on voudrait que Bossuet n'y eût point prêté! « Jeune abbé dans la fleur de son âge, plein d'agréments et de bonnes grâces, et le plus propre à plaire aux yeux du monde »¹ : plus on considère ce portrait de légende dorée, plus on éprouve le sentiment pénible qu'une vocation se manque. De tant de « grâces » le retranchement s'impose (la fleur de l'âge fanera d'elle-même). A cette heure il y va de tout. Bossuet cessera d'être un prodige mondain, ou il renoncera à jamais se réaliser. Il va se réaliser, non sans peine. Quinze ans s'écoulent, et il élève encore l'appel de l'homme faible et déchiré. *Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux* : son âme est toujours partagée, mais la détresse de l'accent, c'est déjà la promesse, le signe de sa victoire. Plus tard, décidément arraché aux périls délicieux, il ne passera plus de jour sans maudire le monde : on ne saurait haïr avec cette continuité infatigable que ceux que l'on a bien aimés. Et vieil évêque de Meaux, quand il détournera son neveu « de faire de ces sermons d'appareil que font les jeunes abbés, et qui sont pour l'ostentation et la vanité »², j'imagine qu'il songeait encore en s'humiliant au « jeune abbé » qu'applaudissait la chambre bleue, à son danger mortel et à sa dure délivrance.

La minute où Bossuet, grandeur qui s'achève, se confronte avec la grandeur finie de Condé, revêt la mélancolie solennelle d'un dialogue des morts. *Une voix qui vous fut connue* : ces paroles surprennent à jamais comme un miracle du cœur et du langage; elles portent un tel caractère de nécessité, que l'on n'a pas, en les lisant, la triste fermeté de se souvenir que déjà elles ont servi pour un autre orateur devant un autre cadavre³. Mais enfin, aux *derniers restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*, on prend garde que celui qui parle ainsi, il lui restait dix-sept ans à vivre, où sa voix ne tombe pas, où son

¹ LE DIEU, *Mémoires* (éd. GUETTÉE), I, p. 33.

² Cf. LE DIEU, *Journal* (éd. URBAIN et LEVESQUE), II, p. 156, au 3 novembre 1703.

³ Τῆς ἡδίστης σοί ποτε γλώττης : Saint Grégoire de Nazianze, dans la péroraison de l'Éloge funèbre de S' Basile.

ardeur ne s'éteint pas; et l'on s'avise que le 5 septembre 1702 il se fera le même adieu au synode diocésain, jusqu'aux mots, jusqu'au geste, la main portée à ses cheveux blancs : « ... plein » d'un saint enthousiasme, (il) prononça d'un ton pathétique, » tenant de la main droite son bonnet carré et de la gauche ses » cheveux, les paroles suivantes : *Mes très chers Frères,* » s'écria-t-il, *ces cheveux blancs m'avertissent que bientôt je* » *dois aller rendre compte à Dieu de mon ministère, et que ce* » *sera peut-être aujourd'hui la dernière fois que je vous* » *parlerai* »¹.

L'adieu de 1687, celui de 1702, chacun pris à part tire des larmes; rapprochés, chacun enlève un peu du pathétique de l'autre. A la distance où nous sommes nous les apercevons tous deux dans un seul moment. Et quel cœur se laissera surprendre de même à deux fois ?

Il faut aller plus profond. L'éloquence n'est pas le tout de Bossuet. On cherche la formule de son génie, le maître-mot, le le dernier secret ? Le voici : Bossuet est prêtre. C'est assez pour emplir une âme et une vie. Le sacerdoce répudie l'abdication et même le partage. Il prend l'homme tout entier, constitue son unité et sa totalité. L'humaniste rêve d'organiser sa vie : toujours il entre dans son ordre un peu de l'artifice des jardins à la française. Mais celle du prêtre y atteint sans s'efforcer et, rapportée tout entière à la même racine, à la même source, au même foyer, elle réalise l'harmonie naturelle de l'arbre, du fleuve ou de la flamme ; car au moment d'exprimer le secret de cette cohérence il faut recourir aux images, et seules nous satisfont celles que nous offrent des réalités élémentaires, robustes comme la foi même : l'eau, la terre et le feu. Parler d'orateur-prêtre, c'est mettre le surcroît devant l'essentiel ; ne voir dans Bossuet qu'un orateur, c'est nier Bossuet, Bossuet est prêtre.

Encore l'entend-il moins dans l'ordre de la charité que dans l'ordre de l'intelligence. Il le dit dans le Panégyrique de saint Bernard : *la vraie marque sacerdotale, c'est la doctrine.* Bossuet est docteur. « Père de l'Eglise », disait déjà La Bruyère avec une clairvoyante majesté.

¹ *Journal de Verdun*, déc. 1766, p. 445. Cf. *Or.*, VI, p. 551.

On prétend qu'il est mensonger le Bossuet du Louvre, le Bossuet peint par Rigaud. Ce n'est pas l'homme? Voire. C'est assurément le docteur : triomphant, debout parmi ses serviteurs et ses maîtres, les livres.

On rit à la bévue de l'abbé Lambert qui, en 1751, dans son *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, parle de Bossuet comme d'un théologien, sans seulement le citer au chapitre des orateurs de la chaire. Reconnaissons là plutôt une rare perspicacité.

Quand le cardinal Maury pindarise : « Voilà le Démosthène français ! Voilà Bossuet ! », aussitôt l'on se méfie de l'intempérance louangeuse qui lui est une seconde nature et l'on sent bien qu'à force de trop dire il ne dit rien. Mais quand des esprits plus sérieux ou plus fins, Freppel, Sainte-Beuve, définissent Bossuet « un génie essentiellement oratoire », il importe de supprimer « essentiellement », et pour « génie », de s'entendre. Je veux bien que sans éloquence Bossuet ne nous eût pas transmis ce nom vivant et triomphant, ni même peut-être le nom plus effacé d'un Arnauld, d'un Nicole, glorieux en leur siècle autant et plus que lui. Mais en réalité c'est dans le doctorat qu'a tenu son génie. Le don oratoire n'a été que sa chance. Seulement, comme il arrive, la gloire aux jeux confus s'est attachée à l'accessoire et n'a éternisé l'essentiel que par raccroc, presque par erreur.

Éloquence, d'autres prononcent lyrisme. M. Bremond, qui d'ailleurs a porté dans l'explication de Bossuet une intelligence précise, débarrassée des idoles, et juste assez de malveillance pour aiguïser le discernement, exagère la part du lyrisme, comme Sainte-Beuve la part de l'éloquence. Il a toute raison de dire que « les plus beaux feux du lyrisme français ont couvé dans la poitrine d'un grave, savant et patient docteur de la Sorbonne », que Bossuet fut ce composé paradoxal de poésie et de sagesse. Mais ne poussons pas trop loin, n'imaginons pas qu'il suffise d'une addition pour expliquer un homme (toujours plus simple ou plus complexe que nos mesures), et en tous cas ne prêtons pas à ce Bossuet composé les ruses concertées d'un Janus théologien : « De temps en temps, on voit le poète » disparaître. On n'a plus devant soi qu'un paisible docteur » de Sorbonne, qui développe à son aise quelque point de dogme » ou de morale. Voulé ou non, l'artifice est incomparable ».

Comme s'il portait en soi deux frères ennemis, un poète, un docteur, qui ne se réconcilieraient que pour nous décevoir et ne renonceraient à être frères ennemis que pour devenir frères complices.

Ni conspiration, ni artifice, mais un seul docteur, et son lyrisme est comme son éloquence : miraculeux accident, privilège, dignité, rencontre prédestinée, source de gloire, raison d'éternité. Mais le métier, le fondement, c'est le doctorat. La gloire présente que nous faisons résider dans ses orchestrations fastueuses des thèmes éternels, dans ses variations sur des orages connus, il en serait, s'il pouvait revenir, blessé et humilié. Sa gloire intime, véridique, reste « de n'avoir eu de grand dans son esprit que la défense de l'Église et de la Religion ¹ ».

Bossuet se tenait lui-même pour théologien avant tout.

Dans l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, quand il nommait la Sorbonne sa mère, il ne rendait pas seulement hommage au maître et à la maison, il attestait ses propres origines, sa propre dignité. *Nous autres doctes*, ces trois mots d'une de ses lettres de jeunesse, sous lesquels nous devinons un sourire de bonne compagnie et de bonnes lettres, nous devrions les entendre aussi sérieusement que le *nous autres bonnes gens de famille* de Racine, qui désignait ainsi à son fils Jean-Baptiste son honneur le plus cher. Il ne faut pas se mépriser tout entier : Bossuet, si vraiment humble, estimait avec une extrême jalousie ses fonctions. La personne savait au besoin s'effacer ; l'évêque, le grand maître de Navarre parlait fier. *Un homme de ma médiocrité*, il parle ainsi, il pense ainsi de lui-même ; mais qu'il se croie entamé dans ses prérogatives doctorales, il oublie de s'oublier, il se désigne, il se pose : *Oui, Sire, après cinquante ans de doctorat et plus de trente ans occupés dans l'épiscopat à défendre la cause de l'Église sans reproche...* Et encore : *Depuis vingt ans que je suis évêque, quoiqu'indigne, et depuis trente ou trente-cinq ans que je prêche l'Évangile, ma foi n'a jamais souffert aucun reproche : je suis dans la communion et la charité du Pape, de tous les évêques, des prêtres, des religieux, des docteurs, et enfin de tout le monde sans*

¹ LE DIEU, *Mémoires*, I, p. 154.

exception... Où l'amour-propre fait défaut, la conscience de la profession le supplée et parle son langage. C'est le triomphe de la nature. Bossuet a reçu en naissant, comme nous tous, sa part destinée de faiblesse et de vertu. Il croit avoir tué en soi, par religion ou par philosophie, l'amour-propre : celui-ci continue de vivre au fond de lui, sous un visage et sous un nom changés. Il ne s'est pas aimé lui-même, mais il a aimé la théologie comme lui-même, il s'est aimé dans la théologie, et la nature a retrouvé son compte. Être homme de Sorbonne, ç'a été sa manière à lui d'être homme.

Si d'ailleurs il nous était donné de percevoir les « ressorts imperceptibles » qui l'ont fait mouvoir, sans doute nous verrions que ses raisons théologiques d'agir furent encore d'une certaine manière des raisons personnelles, et que dans les disputes où il a cru défendre la religion, peut-être il n'a défendu que lui-même.

C'est incontestablement le fond de sa controverse avec Richard Simon. « Il ne faut plus de théologie », a proclamé Simon à sa manière agressive et excessive. Bossuet crie au monstre. Il mène une guerre sainte où il croit voir aux prises Dieu et Satan, la théologie sauvée et la théologie niée. Simon pourtant ne sonnait pas la fin du monde, ni même la fin de la théologie; seulement la fin de Bossuet. Mais celui-ci voit déjà la science sacrée mise en débris par un coup qui ne brise que lui.

Quand il s'acharne contre Dupin, il croit aussi n'obéir qu'aux motifs impérieux que son esprit de tragédie lui propose en foule : « la primauté du Saint-Siège, la dignité des Conciles, l'autorité des Pères, la majesté de la religion », tout est devenu la proie de mains imprudentes. Mais peut-être son indignation s'alimente à des sources moins pures, et tient aussi à l'agrément qu'il éprouve, lui docteur, devant celui qui se fait écouter sans mandat sorbonnique, en se donnant « un air de capacité distingué ».

Sa campagne contre les mystiques ne prétendait qu'à sauvegarder l'orthodoxie. Mais n'a-t-elle pas été envenimée, sinon provoquée, par l'incompatibilité des humeurs et singulièrement par le ressentiment d'un homme blessé dans son amour-propre corporatif? Les mystiques en effet récusaient volontiers, et c'est proprement une proposition de Molinos,

l'autorité des théologiens en matière de spiritualité. De même le poète dénierait au critique le droit de le juger, n'ayant pas la vivante expérience des choses de son génie : proposition qui n'est pas certainement injuste, et qui est certainement mortifiante. Si du détestable ravage auquel il s'est livré dans les champs de la vie divinisée, Bossuet a épargné Sainte Tère et elle seule, ne serait-ce pas le salaire payé pour un mot d'elle, qui disait préférer « le savant à celui qui n'est que spirituel » ?

Nous ramenons ainsi ces grandes disputes au rang dérisoire d'« entremangeries professorales », et nous soupçonnons Bossuet de n'être, au moment même de se croire champion divin, qu'un sorbonnique brimé.

Mais cela, Dieu le sait, et qui sommes-nous pour prétendre mettre à nu des secrets qui ne sont pas à nous, qui ont échappé à leur propre possesseur ? L'impitoyable clairvoyance sur eux-mêmes est heureusement refusée au commun des hommes, dont la sérénité serait à jamais perdue s'ils savaient les forces basses qui les travaillent, leurs ténébreux triomphes. Le critique, si vivement pressé qu'il soit de se défendre contre la perpétuelle trahison des âmes, si persuadé qu'il soit que « nos pensées sont pires que nous », s'interdira ces explications par l'inconscient qui sont toujours les explications par le pire. Il se défend trop bien, contre qui veut le forcer, le château spirituel où le public n'entre pas, où le maître n'entrera lui-même qu'après le dernier jour.

Ne pouvant décider des mobiles secrets, voulons-nous trouver Bossuet dans ses paroles et dans ses gestes ? Eux aussi attestent l'amour-propre du docteur : « M. de Meaux a dit qu'il se savait » bon gré d'avoir été *l'unique* promoteur (de la censure portée » par la Faculté de Paris contre Marie d'Agréda)... M. de Meaux » ajouta qu'il y avait encore le livre de Simon qu'il avait *seul* » fait supprimer... que ce fut *lui*, M. de Meaux, qui déterminait » Sa Majesté à demander et à poursuivre la condamnation » (de Fénelon) » ¹. Devant deux familiers qu'il sait devoir être ses historiographes, Bossuet, aux approches des derniers jours, parle ainsi pour l'amour de l'histoire. Mais le soin de sa gloire eût-il trouvé des paroles différentes ? Une page surtout de

¹ LE DIEU, *Journal*, I, p. 43, sv., 236, sv.

Le Dieu nous le montre dans sa juste lumière, nous livre le plus profond de lui. En même temps elle nous restitue un mot très humain de rivalité doctorale, le « et moi? » que nous sommes si tentés de prononcer à propos de ceux qui sans valoir, à notre avis, mieux que nous ont mieux réussi que nous : « Hier soir, j'étais seul chez M. de Meaux [...] et il avait devant » les yeux la *Causa Arnaldina*, où il remarquait jusqu'aux » harangues et aux thèses de M. Arnauld, qu'on y a recueillies » pour sa gloire [...]. Il me dit : « Voyez l'éloge qu'on fait ici du » discours de M. Arnauld lorsqu'il reçut le bonnet de docteur; » cependant *il n'est pas le seul* qui ait eu de pareils sentiments. » Je me souviens toujours, ajouta-t-il, d'une partie du discours » que je fis en cas semblable ». Et il le prononça avec une » mémoire aussi récente que le premier jour. « Si vous voulez » bien le permettre, Monseigneur, lui dis-je, j'en prendrai copie. » — Oui-dea, faites, je le veux. » Et voici ce que j'écrivis. » Il parle au chancelier de l'Université : *Ibo, te duce, laetus ad » sanctas illas aras, testes fidei doctoralis, quae majores » nostros toties audierunt. Ibi exiges a me pulcherrimum » illud sanctissimumque jus jurandum, quo caput hoc meum » neci propter Christum, meque integrum devotebo veritati. » O vocem non jam doctoris sed martyris! Nisi forte eo est » convenientior doctori, quo magis martyrem decet : quid » enim doctor nisi testis veritatis? Quamobrem, o summa » paterno in sinu concepta Veritas, atque elapsa in terras, te » ipsam nobis in Scripturis tradidisti; tibi nos totos obstrin- » gimus, tibi dedicatum imus quidquid in nobis spirat, intel- » lecturi posthac quam nihil debeant sudoribus parcere, quos » etiam sanguinis prodigos esse oporteat » ¹. Il répétait ces » paroles avec une vivacité et un sentiment d'un homme encore » touché de ce premier zèle qu'il ressentit pour la défense de*

¹ Conduit par vous, j'irai joyeux à ces saints autels, témoins du serment doctoral, qui tant de fois ont entendu nos devanciers. Là vous recevrez de moi ce serment magnifique et sacré par lequel je vouerai ma tête à mourir pour le Christ, et tout entier me donnerai à la vérité. Parole non plus d'un docteur, mais d'un martyr! Encore convient-elle d'autant mieux au docteur qu'elle convient au martyr : qu'est-ce qu'un docteur, en effet, qu'un témoin de vérité? Donc, Vérité souveraine conçue dans le sein du Père, qui échappée du ciel vous êtes livrée à nous dans les Écritures, nous nous enchaînons à vous tout entiers, nous vous dédions tout ce qui respire en nous, nous comprendrons qu'ils ne doivent rien économiser de leurs sueurs, ceux qui aussi bien devraient être prodiges de leur sang.

» la vérité dès qu'il fut fait docteur. Et, disait-il, je ne les ai
» jamais oubliées. »

Nous avons refusé de placer la vie de Bossuet sous le signe de l'éloquence, de l'organiser entre la première et la dernière flambée de son génie oratoire, de mettre aux avant-plans Arthénice brillante et Condé mort. Mais à quoi bon renverser les idoles, si c'est pour goûter le court plaisir des briseurs d'images? Il faut remplacer. La scène qu'on vient de lire satisfait elle aussi, et avec une autre vérité, le besoin de simplifier et de voir dont nous parlions tout-à-l'heure. A sa lumière, la vie de Bossuet, la vraie, la doctorale, s'organise sous le signe de la théologie, entre deux tableaux : Bossuet, — non plus un trop jeune homme dont le monde pourra s'emparer et qui réussit trop bien aux exercices de l'école, — un Bossuet de vingt-cinq ans, affirmant la volonté de s'établir dans la ligne des devanciers, se connaissant une vocation d'apologiste qui ait la passion, la force et la dignité du martyr, prononçant des paroles qui l'engagent tout entier et pour toujours; et le même, plus de cinquante ans après, « vieux docteur et vieux évêque » (comme disait agréablement Fénelon), qui se souvient de ces paroles, qui s'en souvient parce qu'elles sont plus que des paroles, parce qu'il les a vécues et qu'il a vécu d'elles.

Ainsi la fin rejoint le commencement et Bossuet s'impose à nous dans son unité doctorale. « Qu'est-ce un docteur, sinon un témoin de la vérité? » Son génie apparaît. Il ne tient pas dans l'éternité de magnifiques paroles, mais dans un demi-siècle de loyal témoignage. *La vérité est une reine* : cinquante ans passés « dans le service de la reine ».

CHARLES DE TROOZ,

Professeur de rhétorique à l'Athénée royal d'Arlon.

EXCERPTA

La formation gréco-latine

Les œuvres latines et grecques sont assez mortes pour que leur beauté reste éternellement jeune, et assez vivantes pour revivifier éternellement notre esprit. C'est l'idéal, pour l'art, que le modèle ait une certaine fixité dans la perfection. Dès que le mouvement le transforme, on est irrésistiblement tenté de le traiter en instrument, selon ses goûts. Mais lorsque la beauté s'est immobilisée sous une forme plastique qui échappe au temps et au caprice des hommes, alors elle offre, par son éternité même, un moyen de se rajeunir toujours, de remonter toujours la pente jusqu'au sommet qu'elle n'a jamais pu dépasser. Le passé semble mort; mais non, il est un principe de renaissance perpétuelle. Ce qui est mort dans le passé, c'est le médiocre, parce qu'on n'a nul besoin du médiocre. Ce qui est vivant, c'est le parfait, parce que le parfait est le fruit d'une rencontre heureuse de circonstances qui échappe constamment à notre faiblesse.

Il semble donc qu'une éducation vraiment nationale et par conséquent vraiment humaine, puisqu'on va de celle-ci par celle-là, commencera par une formation gréco-latine.

FR. CHARMOT, *La Teste bien faite*, Paris, Spes, 1931, pp.143-144.

Triangles isocèles

Une question, bien simple en apparence, a soulevé pas mal d'études depuis quelque cent ans : un triangle, ayant deux bissectrices égales, est-il isocèle? S'il s'agit de bissectrices intérieures, la réponse est affirmative. On en a proposé la démonstration que voici ¹ :

Si la bissectrice $AD = BE$, les angles A et B sont égaux :

Car, de $A > B$, on déduirait $DB > AE$.

Et, dans le parallélogramme $EADG$, $AE = DG$.

Donc $DB > DG$. On en déduirait que : $a > b$ (1).

Mais, le triangle BEG est isocèle, et donc $m = n$ (2).

De (1) et (2) on tire : $EGD < EBD$ ou $\alpha < \beta$ ou $A < B$ donc ...

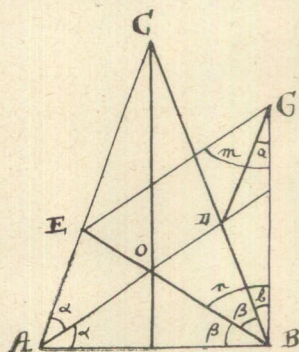


fig. I

*
* *

Mais, n'y aurait-il pas de démonstration directe? Essayons, par les formules connues :

$$\alpha = \frac{2}{b+c} \sqrt{bcp(p-a)}$$

$$\beta = \frac{2}{c+a} \sqrt{cap(p-b)}$$

Si $\alpha = \beta$ on aura :

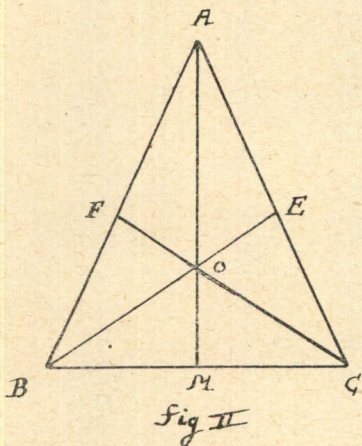
$$\begin{aligned} (c+a)^2 b(p-a) &= (b+c)^2 a(p-b) \\ \text{ou } (c+a)^2 b(b-a) + (c+a)^2 bc &= (b+c)^2 a(a-b) + (b+c)^2 ac \\ (b-a)[(c+a)^2 b + (b+c)^2 a] + c^3(b-a) + abc(a-b) &= 0 \\ (b-a)[c^2b + a^2b + 2abc + b^2a + c^2a + 2abc + c^3 - abc] &= 0. \end{aligned}$$

¹ On en verra l'exposé détaillé, ainsi qu'une bibliographie de la question, dans l'excellent recueil d'exercices de Géométrie de F. G. M., p. 235 (7^e édition).

Le premier membre est égal au produit de $(b - a)$ par une quantité positive; donc $a = b$.
(C. Q. F. D.)

*
* * *

Pour saisir plus intimement la nature du problème, il pourrait être utile de suivre une troisième méthode; pour abrégé, nous emploierons des théorèmes du troisième livre, mais on verra tout de suite qu'on peut, sans difficulté, ramener entièrement au premier livre cette démonstration, directe d'ailleurs.



Dans un triangle ABC (fig. II), supposons que les bissectrices CF et BE soient égales. Il suffit de montrer qu'en retournant le triangle autour de la troisième bissectrice, il coïncide avec lui-même; c'est-à-dire que BE recouvre CF.

Remarquons que, dans ce mouvement :

1° la bissectrice AM et donc le point O restent immobiles.

2° les directions AC et AB se superposent l'une à l'autre.

Or 1° on montrerait facilement que BE ne peut pas se retourner sur lui-même : BE occupera donc une nouvelle position B'E'. On voit aussi que BE et FC diffèrent.

2° les **trois** positions BE, CF, B'E' sont toutes trois des segments a) passant par O

b) s'appuyant sur les côtés d'un angle BAC

c) de même longueur.

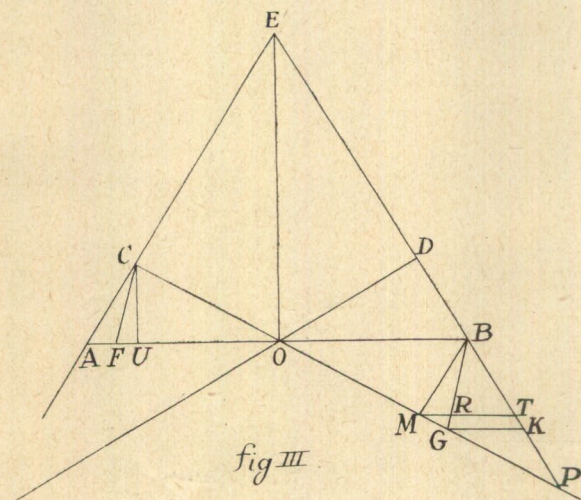
Le théorème sera démontré si l'on parvient à établir qu'il n'existe que **deux** positions différentes, vérifiant ces conditions.

C'est ce que nous allons établir ¹.

¹ Ceux qui sont habitués à la géométrie analytique ne s'étonneront plus de la complexité du théorème proposé : on voit en effet qu'il dépend d'un problème du 4^e degré (2 solutions dans les angles extérieurs du triangle).

Ce problème peut d'ailleurs se ramener à la résolution d'une équation bicarrée.

Considérons une droite pivotant autour de O , à partir de la position parallèle à EB (fig. III) et dans le sens direct. Menons les perpendiculaires OC , OD aux côtés et la droite AB perpendiculaire à EO . Le segment intercepté sur la droite mobile par l'angle AEB varie d'abord depuis l^∞ jusqu'à COP en décroissant d'une façon continue. Montrons qu'il va décroître encore (d'une façon continue) de COP jusqu'à un minimum : AB .



I. $CP > AB$.

Faisons $OF = OC$; $OM = OC$; $OG = OB$.

Donc AC est parallèle et égal à MB ; et CF est parallèle à BG .

Donc, en menant MR parallèle à AF , $AF = MR$, or $MR < RT$, car dans le triangle isocèle MBT (semblable à AEB) l'angle MBR vaut moins de la moitié de MBT , car il vaut l'angle $ACF < ACU$.

Or $RT < GK < GP$.

Donc $CP > AB$.

Chronique d'Histoire nationale

L'enseignement de l'histoire, plus que tout autre, doit se renouveler constamment.

Par suite de la découverte de documents, par suite aussi des angles nouveaux sous lesquels on étudie les faits déjà connus, la science historique évolue rapidement. Rarement une théorie peut être considérée comme définitive et les synthèses qui paraissent le mieux établies ne sont presque jamais que des hypothèses à contrôler.

Mettre les résultats des recherches scientifiques à la portée des professeurs et ainsi aider à perfectionner l'enseignement historique, doit être un des buts de cette revue.

Elle pourra contribuer ainsi à répandre la connaissance de notre passé et à corriger des erreurs qui se perpétuent avec la ténacité redoutable de la force d'inertie.

Signalons, par manière d'exemple, quelques récents travaux sur le terrain de notre histoire nationale.

Un de nos savants les plus méritants, le très regretté professeur G. Des Marez, a renouvelé nos connaissances sur *Le problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse-Belgique* (Mém. de l'Acad. roy., 4^e, 1926).

Il a concentré sur son sujet les lumières projetées par les auxiliaires les plus variés : toponymie, histoire du droit, etc. Quelques-unes de ses conclusions sont contestées; mais la principale paraît solidement étayée : au ^{ve} siècle, les Francs se sont fixés dans les vallées de l'Escaut et de la Lys; puis, au ^{vie} siècle seulement et par un mouvement lent, ils ont occupé la région du Brabant, dont la colonisation n'est complète qu'au ^{viii} siècle; celle, enfin, de la région maritime n'eut lieu qu'entre le ^{vii} et le ^{ix} siècle.

Le même auteur s'est occupé d'un problème plus vaste et plus discuté : *l'origine de nos communes*.

Deux théories sont ici en présence : la première — généralement admise à présent, et à laquelle M. Pirenne a prêté tout le crédit de son indiscutable maîtrise — attribue la formation

des villes et des communes à une classe de marchands venus « on ne sait d'où » se fixer dans les domaines ruraux.

D'autre part, des travaux récents ont apporté dans la discussion des objections et des arguments qui réclament l'attention.

Au congrès historique d'Anvers (1930), G. Des Marez fit une communication très remarquée ¹. Pour lui, les villes sont issues des domaines. En effet, après le stade villageois, à partir des VII^e-VIII^e siècles, se forment les grands domaines; leur prospérité (IX^e siècle) produit une densité de population telle que le trop-plein — le prolétariat agricole dépourvu de terres — se concentre et forme des agglomérations plus vastes dans les endroits désignés par les contingences géographiques, commerciales, militaires, etc. A l'origine, les éléments qui composent ces centres urbains diffèrent de condition économique et juridique. C'est seulement peu à peu que se formulent les revendications essentielles : liberté personnelle, foncière et commerciale.

La ville est donc fondée, non dans le domaine par des immigrés, mais grâce à un « dynamisme interne », par la population même du domaine enrichi outre mesure. Comme on le voit, sur le problème de l'origine des villes s'en greffe un second : l'époque carolingienne est-elle, au point de vue économique, ère de progrès ou de décadence ? Ici aussi la réponse est encore *sub iudice*.

Avant de tirer de ces discussions une conclusion pratique pour l'enseignement, il faut signaler les études d'un autre chercheur, M. J. Lyna, dont les travaux ne paraissent pas avoir obtenu jusqu'ici l'attention qu'ils méritent. Le principal est son *Aperçu historique sur les origines urbaines dans le comté de Looz et subsidiairement dans la vallée de la Meuse* (Tongres, Michiels, 1931, 8°, 104 pp.) ².

D'après lui, « dans la *villa* centrale [du domaine], s'entremêlaient les *servientes* de la *familia*, ... et les artisans devenus autonomes par suite d'un accroissement trop considérable du nombre d'habitants. Pendant que se fusionnaient ces deux éléments de population, un statut civil s'élabora et fut gardé à l'état de coutume aussi longtemps que dura cette évolution.

¹ De la phase préconstitutionnelle dans la formation des villes belges (*Annales de la fédération arch. et hist. de Belgique*, XXVIII^e session, p. 76, Anvers, Ressler, 20 rue du Prince).

² Plusieurs de ses données sont confirmées par l'intéressant ouvrage de M. F. ROUSSEAU, *La Meuse et le pays mosan en Belgique*, Namur, Wesmael-Charlier, 1930.

Lorsque la villa fut entourée d'une enceinte, elle devint un *burgus*; en même temps, les *villani*, les défenseurs attirés déjà du centre domanial fortifié, devinrent réellement des *burgenses* ou bourgeois (p. 101) ».

Voici les arguments principaux de l'auteur : dans la région considérée, bien avant l'an mille, une activité économique considérable et un commerce inter-régional se manifestent dans les domaines et avec l'étranger; les chartes d'affranchissement sont adressées non à des immigrants libres, mais à une population servile; l'échevinage est issu du tribunal de la familia — l'exemple de Saint-Trond est particulièrement frappant (p. 63) —; le droit urbain apparaît comme une efflorescence du droit domanial. Enfin, l'auteur montre les difficultés auxquelles se heurte la théorie du « marchand inconnu ».

Basé sur un examen approfondi des sources locales, cet exposé mérite sérieuse considération.

A l'heure qu'il est, les spécialistes ne se sont pas encore prononcés sur les arguments nouveaux qui viennent d'être analysés.

Il semble qu'ici, comme en toute question qui porte sur un champ aussi vaste et aussi complexe, avant de formuler *ne varietur* une théorie synthétique, il faudra poursuivre l'étude des cas particuliers. On peut entrevoir que la solution du problème ne pourra être formulée d'une manière absolue : la théorie du « marchand inconnu » et celle du « dynamisme interne » devront peut-être se combiner d'après les localités.

Quel usage les professeurs feront-ils de ces orientations nouvelles? Le but de l'enseignement moyen étant avant tout d'enseigner l'armature des faits historiques, on devra se contenter ou d'exposer celle des deux théories que chacun jugera la mieux établie ou de les présenter comme ayant été réalisées concurremment l'une dans certains cas, l'autre ailleurs. Mais avec un groupe restreint des meilleurs élèves de rhétorique — académie, cercle d'études, etc. — le professeur aura l'occasion d'éveiller le sens critique en faisant exposer les arguments de l'un et l'autre système.

On trouvera sur les *milices communales* d'intéressants détails dans l'article de M. le professeur Terlinden, qui

présente aussi un récit vivant de trois de nos batailles nationales : la *Warde de Steppes*, *Worringen* et *Groeninghe* ¹.

Parmi nos chartes communales les plus importantes, nous comptons la *charte flamande* et la *charte wallonne*. M. Lousse, professeur à l'Université de Louvain, vient de démontrer qu'il faut abandonner cette appellation traditionnelle ². Il se base sur les originaux, qui reposent aux archives de la ville de Louvain, et sur toute la tradition antérieure au XIX^e siècle. Les deux chartes ont été rédigées en roman ; la première et la plus importante fut appelée wallonne (*waalsche*) presque jusqu'à nos jours et n'a été traduite en flamand qu'à la fin du XVII^e siècle.

Il semble qu'il faille restreindre quelque peu la part d'éloges que mérite la *politique économique de Guillaume I^{er}* roi des Pays-Bas. Pour la région namuroise notamment — agricole et industrielle — des recherches récentes ont montré que, loin d'être prospère, la situation provoque un mécontentement croissant ³.

On ne peut résumer ici tout ce que la célébration du *centenaire de notre indépendance* nous a valu de publications utiles. Deux d'entre elles sont indispensables aux professeurs. C'est la brillante synthèse de M. le professeur F. van Kalken ⁴ et l'œuvre collective de spécialistes éminents que nous devons à l'initiative de M. le professeur J. Deharveng ⁵. Chacune des études de ce recueil, qui embrassent les formes diverses de l'activité d'un siècle, contient des données nouvelles dont l'enseignement pourra s'enrichir.

Enfin, sur l'histoire de notre *nom national*, M. le professeur H. Vanderlinden, après G. Kurth et M. Van der Essen, apporte une riche collection de découvertes ⁶. Il cite entre autres un document de 1486 qui appelle le duc Charles de Bourgogne

¹ *Les milices communales en Belgique*, dans *La Revue Générale*, t. CXXVI, oct. 1931, p. 432.

² Communication faite le 8 novembre 1931 à la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* et le 9 novembre à la *Commission royale d'histoire*.

³ H. COUVREUR, 1814-1830. *L'état d'esprit dans le pays de Namur et dans l'armée*, Gembloux, Duculot, 1930, in-12, 106 p.

⁴ *La Belgique contemporaine (1780-1930)*, collection Armand Colin, Paris, in-16, 212 p. Une troisième édition doit paraître incessamment.

⁵ *Histoire de la Belgique contemporaine, 1830-1914*, 3 vol. in-8°, Bruxelles, Dewit.

⁶ *De namen België en Nederland door de eeuwen heen* (*Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, Lettres, 8°, 5^e série, fasc. XVII, 1931, p. 139).

rex Belgarum. La persistance de notre nom antique — au moins dans la langue des gens instruits — témoigne de l'unité de toute notre histoire. Le dépouillement des recueils de chansons populaires montre la conscience de l'unité depuis le xvi^e siècle.

Notre bibliographie historique s'enrichit. L'édition nouvelle de la *Bibliographie de l'histoire de Belgique* de M. H. Pirenne, impatiemment attendue, paraîtra prochainement.

M. l'archiviste-général Joseph Cuvelier a publié un tableau de notre activité historique du siècle écoulé, qui permettra aux professeurs d'orienter leurs lectures et celles de leurs élèves¹.

Ce long effort de tant d'érudits et de savants doit être couronné prochainement par l'achèvement de l'*Histoire de Belgique* de M. H. Pirenne, dont le septième volume ne tardera pas à être livré à l'impression.

L. WILLAERT, S. J.

¹ *Honderd jaar historiographie*, dans *Verslagen en mededeelingen van de Koninklijke Vlaamsche Academie voor taal- en letterkunde*, aug.-sept. 1930, p. 423.

Chronique de Géographie

QUELQUES GÉOGRAPHIES UNIVERSELLES

La *Nouvelle géographie universelle, la Terre et les Hommes*, publiée en dix-neuf volumes par Elisée Reclus entre les années 1887 et 1894 (Paris, Hachette) sera probablement la dernière, de si grande envergure, rédigée par un seul auteur; bien que sous beaucoup de rapports assez rapidement vieillie, surtout à cause des grands progrès faits par les sciences géographiques, elle continua cependant à être consultée avec profit jusque dans la première décade du xx^e siècle. Mais la nécessité de mettre à la disposition des professeurs et de ceux qui s'intéressent à la connaissance du monde un nouveau manuel de géographie universelle se fit sentir dès avant le cataclysme de 1914-1918 (dès 1903, Vidal de la Blache avait conçu le projet de la publier avec la collaboration de ses élèves) et plus encore après cette guerre dont les conséquences furent importantes en géographie politique et économique.

En 1922 et 1923 parurent deux ouvrages d'une certaine importance : d'abord la *Nouvelle géographie universelle, le Monde nouveau* par Granger (Paris, Hachette) en deux volumes de 476 et 496 pages; ensuite la *Géographie universelle Quillet*, publiée par divers auteurs sous la direction d'Allain (Paris, Quillet) en quatre volumes de 582, 553, 679 et 592 pages, accompagnés d'un *Atlas universel* en deux volumes de 42 et 57 planches avec textes explicatifs et index.

Ces deux ouvrages n'ont pas satisfait les géographes; d'ailleurs le projet de Vidal de la Blache n'était pas abandonné, même après le décès de ce savant (1908) : ses collaborateurs s'étaient mis à la besogne et le projet est en cours de réalisation : les géographes posséderont bientôt un grand manuel de beaucoup supérieur aux précédents : la *Géographie universelle* publiée sous la direction de Vidal de la Blache et Gallois par Baulig, Bernard, Blanchard, Brunhes, Camena d'Almeida, Denis, Demangeon, de Martonne, Gallois, Grenard, Privat-Deschanel, Maurette, Sion, Sorre et Zimmerman (Paris, Colin, en cours de publication depuis 1927), se composant de quinze tomes, dont parurent

déjà : I, Les îles Britanniques par Demangeon, 320 pp., 1927; II, Belgique, Luxembourg et Pays-Bas, par le même, 250 pp., 1927; IV, Europe centrale, 1^{re} partie, par de Martonne, 379 pp., 1930; VIII, Asie occidentale par Blanchard et Haute Asie par Grenard, 394 pp., 1929; IX, Asie des Moussons, en deux parties, par Sion, 548 pp., 1928 et 1929; X, Océanie par Privat-Deschanel et Régions polaires par Zimmermann, 368 pp., 1930; XIV, Mexique et Amérique centrale par Sorre, 234 pp., 1928; XV, Amérique du Sud, par Denis, 479 pp., 1927. Cette géographie universelle est un ouvrage de base que doivent posséder tous les professeurs de géographie, ou du moins qu'ils doivent fréquemment consulter.

En langue allemande, les grands manuels de géographie universelle parus ou en cours de publication, sont au nombre de cinq :

1. *Allgemeine Geographie et Länderkunde*, par Lautensach (Gotha, Justus Perthes, 1926) en deux volumes de 435 et 844 pp.

2. *Erdkunde in entwickelnder, anschaulicher Darstellung*, par Harms (Leipzig, List), en plusieurs volumes, dont notamment : Afrika, par Lucke et d'Elster (358 pp., 3^e édit., 1930); Deutschland, par Muller (331 pp., 19^e édit., 1930); Länderkunde Europas, par Lehmann (496 pp., 14^e édit., 1930); Allgemeine Erdkunde und Himmelskunde (222 pp., 6^e édit., 1930).

3. *Handbuch der geographischen Wissenschaft*, par Klute, avec de nombreux collaborateurs (Wildpark-Postdam, Athenaion, depuis 1928), dont parurent une trentaine de fascicules relatifs à l'Afrique, à l'Amérique du Sud et à l'Australie; l'ouvrage sera complet en 170 fascicules de 32 pages chacun.

4. *Encyclopädie der Erdkunde*, par Kende (Leipzig, Deuticke, reprise et continuation de : Die Erdkunde, par Klar), en une trentaine de tomes, dont parurent : Methodenlehre der Geographie, par Kraft et Lampe (300 pp., 1929); Geschichte der Erdkunde, par Gunther (343 pp., 1904); Mathematische Erdkunde par Schmidt, Gelcich, Herz et Vital (en 4 volumes, 1903-1905); Paläogeographie par Dacqué et Wegener (196 pp., 1926); Physiographie des Süßwassers, par Ule (154 pp., 1925); Lufthülle und Klima, par Defant et Obst (186 pp., 1923); Tiergeographie, par Dahl (98 pp., 1925); Historische Geographie, par Goetz (294 pp. 1904); Völkerkunde, par Schurtz (178 pp., 1903); Geographische Namenkunde, par Nagl; Europa als

ganzes, par Machatschek (103 pp., 1929); Länderkunde Mitteleuropas, par le même (429 pp., 1925); Nordeuropa, par Braun (212 pp., 1926); Länderkunde der Britischen Inseln, par Moscheles (104 pp., 1925); Länderkunde von Südeuropa, par Maull (550 pp., 1929); Die baltischen Länder, par Haltenberger (77 pp., 1929); Nord und Südpolarländer, par Nordenskjöld et Island und Färöer, par Reck (85 pp., 1926); Länderkunde der Niederlande und Belgiens, par Tuckermann (158 pp., 1931).

5. *Allgemeine Länderkunde*, par Sievers et Meyer (Leipzig, Bibliographisches Institut), en plusieurs volumes dont parurent : Afrika, par Jaeger (446 pp., 3^e édit., 1928); Australien und Ozeanien, par Geisler (424 pp., 1930); Nord-Amerika, par Deckert et Machatschek (355 pp., 1928); Die Polarländer, par Mecking (158 pp., 1925); Europa ohne Deutschland, par Philippson (576 pp., 1928).

(*Bulletin du cercle des géographes Liégeois*, 3^e année, 2^e fasc.)

JOS. HALKIN,

Professeur à l'Université de Liège.

Les Études classiques rendront compte des volumes nouveaux de ces collections aussi rapidement que possible après leur publication.

VARIA SCOLAIRES

Sujets de Devoirs de Français pour la Seconde

La classe de seconde comporte, comme devoirs, des sujets d'art et de poésie. Il faut que les jeunes gens s'accoutument à ouvrir les yeux sur le monde pour que toute la splendeur qui en émane les enchante et qu'en développant en eux le sens esthétique, ils se persuadent que leur destinée est celle qui fut rêvée par Platon : contempler la Beauté subsistante. C'est donc s'exercer à sa fonction d'éternité qu'être poète. Mais la beauté du monde n'est pas superficielle, les choses ne sont pas que des choses : elles sont lourdes de passé et de pressentiments, chargées de symboles ; c'est à leur contact que s'éveille la vie consciente, que surgissent les élans.

C'est pourquoi il convient de fournir aux jeunes gens des thèmes de beauté et de poésie à traiter sur le mode descriptif, symbolique et lyrique.

Les sujets qui se prêtent à pareil développement foisonnent : la nuit, l'aurore, le soir, la ville, la campagne, la mer, les saisons, un champ de blé, les routes, un jet d'eau, les fleurs, l'hirondelle, un avion...

Pour que jaillisse la source, on peut recommander aux élèves de prendre, vis-à-vis de pareils sujets, l'attitude de quelqu'un qui regarde, tend l'oreille, palpe et goûte. Par suite de ces activités, tout un monde de sentiments affleure à la conscience claire. Noter ces réactions psychologiques, puis aider à l'éclosion du symbolisme latent au sein des choses. Reste à lécher l'ourson, comme dirait Barrès, à trouver le point de vue qui organisera les trouvailles de l'inspiration, à faire chanter dans la matière confuse la claire harmonie si chère aux Grecs.

Au lieu de présenter sèchement le sujet, on peut avoir recours aux poètes qui ont célébré tous les grands thèmes, car un vers bien fait diffuse une ambiance de poésie et sonne dans la subconscience le ralliement de tout ce qui est de connivence avec le sujet proposé.

Souvent quelques vers suffisent à donner le branle, pourvu qu'ils soient suggestifs et prégnants. A l'élève de développer le germe.

Voici quelques miettes recueillies au festin des Muses.

L'Aurore. Le fragment qui suit est tiré du *Songe de Vaux* (La Fontaine) : « Cependant la Nuit avait repleyé partie de ses voiles, et s'en allait les étendre chez d'autres peuples. Quelques rayons s'apercevaient déjà vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençaient d'émailler les bords de notre monde ;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissait ;
Aux portes du matin la clarté paraissait ;
De sa robe d'hymen l'Aurore était vêtue :
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue.
Je voyais sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchait des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'était fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil ? Les hôtes des bois, qui avaient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il était de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour ; ce que je fis par cette chanson :

Fontaines, jaillissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accordez vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux. »

Dans l'admirable monologue du réveil qui ouvre le second *Faust*, Goethe célèbre ainsi l'aurore : « Les pulsations de la vie battent avec une vivacité nouvelle pour saluer pieusement l'aube éthérée ; toi aussi, Terre, en cette nuit tu es restée la même, et tu respires, nouvellement rafraîchie à mes pieds ; tu commences déjà à m'environner de volupté ; tu excites, tu émeus en moi une puissante résolution de continuer toujours mon effort vers la plus haute existence ...

Après l'aurore, **Le Soleil.**

O soleil, toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont ... CHANTECLER.

Avec le soleil, **La Lumière.** Bossuet l'a admirablement chantée dans ses *Élévations sur les Mystères*. Nous sommes

tentés cependant de tendre la palme à Tagore. Témoin ces vers éblouissants empruntés à la traduction d'André Gide :

« Lumière! ma lumière! lumière emplissant le monde, lumière baiser des yeux, douceur du cœur, lumière!...

Les cieux s'ouvrent; le vent bondit; un rire a parcouru la terre.

Sur l'océan de la lumière, le papillon ouvre son aile.

La crête des vagues de lumière brille de lys et de jasmins.

La lumière... brésille l'or sur les nuées; elle éparpille à profusion les pierreries.

Une jubilation s'étend de feuille en feuille!... une aise sans mesure.

Le fleuve du ciel a noyé ses rives; tout le flot de joie est dehors ¹.

L'heure de midi. Impossible de ne point citer automatiquement, à la gloire de Leconte de Lisle, l'inévitable

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,

Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.

Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine,

La terre est assoupie en sa robe de feu.

Et voici *le soir*, l'heure des poètes.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs!

V. HUGO.

Soirs religieux.

La veillée automnale a la paix d'une église ².

Ça et là, sous la lune, un astre au fond du soir

Scintille ainsi qu'un cierge au pied d'un ostensor,.

Et, tel un flot d'encens, monte une brume grise.

ÉMILE VAN ARENBERGH.

Toujours sur le *soir* :

Le ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit;

On dirait que la plaine, au loin déserte, pense;

Et dans l'air élargi de vide et de silence

S'épanche la grande âme triste de la nuit.

SAMAIN.

L'angélus du soir.

L'angélus a sonné dans le soir qui repose.

Tout est calme. Voici les moissonneurs qui rentrent.

BOSCHOT.

¹ Extrait de la préface de *L'offrande lyrique*, de TAGORE, traduction d'André Gide, Gallimard.

² La plupart des vers cités dans cet article sont extraits de *L'Anthologie des Poètes contemporains* par WALCH. Il va sans dire qu'il faudrait pratiquer quelques coupes sombres avant de posséder une anthologie « ad usum delphini ».

Coucher de soleil.

Contemple tous les soirs le soleil qui se couche :
 Rien n'agrandit les yeux et l'âme, rien n'est beau
 Comme cette heure ardente, héroïque et farouche,
 Où le jour dans la mer renverse son flambeau.

CHARLES GUÉRIN.

Encore sur le soir : C'est « l'heure où l'orient d'étoiles se diapre » (CHARLES GUÉRIN).

Une lumière dans la nuit.

Les campagnes au loin, dorment, silencieuses ...
 Les tristesses du soir s'épandent dans les airs;
 Une étoile parfois, vague comme une écume
 Plane sur les talus sablonneux et déserts.

Mais là-bas, tout à coup, scintille solitaire,
 La tremblante clarté d'une lumière d'or.
 C'est la religion qui veille sur la terre.

CHARLES GRANDMOUGIN.

La nuit. On connaît le fameux nocturne de Péguy, cette variation inégalée mais trop diffuse qui se déroule dans le *Porche de la deuxième Vertu*. On pourrait en cristalliser les pensées maitresses à proposer aux élèves.

Je songe à Virgile : toute la nuit pacifique et dénouée en sept lignes (*Énéide*, IV, 522-528) :

Nox erat et placidum carpebant fessa soporem
 Corpora per terras, silvaeque et saeva quierant
 Aequora, cum medio volvuntur sidera lapsu,
 Cum tacet omnis ager, pecudes pictaeque volucres,
 Quaeque lacus late liquidos, quaeque aspera dumis
 Rura tenent, somno positae sub nocte silenti
 (Lenibant curas et corda oblita laborum).

Les saisons. Le printemps. Faire développer assez largement l'ode d'Horace, I, 4 : *Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni ...*

Fin de l'été. Début de l'automne. Voici un tableau ramassé qu'en donne Théocrite dans les *Thalysies*, vers la fin :

... « Je gagnai la demeure de Phrasidamos; nous nous étendîmes joyeux, sur d'épaisses litières de jonc parfumé et de pampres fraîchement coupés. Des arbres nombreux, ormes et

peupliers, frissonnaient au-dessus de nos têtes. Tout auprès, une onde sacrée jaillissait hors d'un antre, demeure des Nymphes, et coulait avec un doux murmure. Cependant, dans les branches feuillues, des cigales brûlées par le soleil s'épuisaient à babiller, tandis que, plus loin, la grenouille coassait et sautillait dans les acanthes touffues. Les alouettes et les chardonnerets chantaient, la tourterelle gémissait, les abeilles jaunes comme de l'or tournoyaient autour des sources : tout sentait l'été fécond et l'automne, car les poires à nos pieds et à nos flancs les pommes roulaient en quantité. Les rameaux des pruniers, surchargés de fruits, s'inclinaient vers la terre...

Puissé-je de nouveau planter sur un monceau de blé une grande pelle à vanner, et voir encore la déesse (Démeter) me sourire, les deux mains pleines de gerbes et de coquelicots! ¹ »

Tant que nous parlons de Théocrite, il y a de lui, dans les *Dioscures*, *une source*, toute de fraîcheur limpide, environnée d'ombrages, de parfums et de bruissement d'abeilles.

« Ils trouvèrent, au pied d'une roche polie, une source intarissable, remplie d'une eau sans souillure, sous laquelle de petits cailloux, pareils à du cristal ou à de l'argent, brillaient dans le gouffre. Tout auprès avaient poussé des pins élevés, des peupliers, des platanes, des cyprès au feuillage pointu et des fleurs au doux parfum, travail agréable aux abeilles velues qui, vers la fin du printemps, pullulent dans les prairies ². »

Les Hébreux, peuple en partie d'agriculteurs, ont aussi de jolies choses sur les saisons.

Au psaume LXV^e selon Phébreu, le psalmiste remercie la munificence divine : il a plu, les prairies sont vertes, les troupeaux broutent, le blé a germé, c'est l'opulence sur terre. Ci-joint un essai de traduction.

La terre, tu l'as visitée pour lui donner l'abondance, tu la combles de richesses;

La source divine est pleine.

Tu prépares le blé quand tu fertilises ainsi la glèbe.

La fraîcheur règne dans les sillons, les mottes sont nivelées,

Des ondées attendrissent la terre

¹ Œuvres complètes de Théocrite, traduction par François BARBIER, Garnier.

² Op. cit.

Et tu bénis ses germes.

Puis tu donnes aux bienfaits de l'année leur couronne.

Les paturâges au désert n'ont plus soif,

Les collines se ceignent de jubilation,

Les prés se vêtent de troupeaux,

Les blés, aux creux des vallées embellies

Se réjouissent et chantent.

Reste à faucher ces blés chanteurs, à faire *la moisson* avec
Verlaine, dans *Sagesse*.

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !
Tout bruit, la nature et l'Homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine, tout au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

... puis à chanter *le pain* avec Maurice Bouchor.

O pain des hommes, fruit merveilleux de la terre !
Depuis que le semeur pensif et solitaire

Aux noirs sillons t'a confié,

Par quel tenace effort, grain de blé, puis brin d'herbe,
Jeune épi, mûr enfin pour la faux et la gerbe,

As-tu si bien fructifié ?

Par quel âpre vouloir, germe visible à peine
Qui rêvais enfoui dans le sol de la plaine,

As-tu jailli vers le ciel bleu,

Gonflé de tous les sucres de la glèbe féconde,
Pour devenir un jour, ce pain à croûte blonde,

Doré par le baiser du feu.

R. DEBAUCHE, S. J.

André Chénier : L'Aveugle

(*Églogues*, I, 2. Cfr. E. PROCÈS, *Modèles Français*, III, 8^e éd., pp. 268 et sqq.)

ESQUISSE D'ANALYSE LITTÉRAIRE

Le charme des vers d'André Chénier sur *L'Aveugle* réside à la fois dans la vive évocation de la poésie homérique — avec les dieux, le cadre, les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, jusqu'aux tours de phrase, aux épithètes, à la métrique du chantre hellène — et dans une mise en œuvre originale et émue de la matière fournie par la légende antique.

Dans cette reconstitution de l'âge épique, tout paraît naturel. Si les dieux d'André Chénier, avares de leur bonheur, n'octroient aux hommes que des biens mélangés, s'ils se mêlent aux guerres et aux passions humaines, si Zeus est le patron de l'hospitalité et Apollon le vengeur des poètes, quoi de plus normal? Aux épithètes de Sminthée Apollon, du sage magnanime, des figues mielleuses, comme aux qualifications du dieu à l'arc d'argent et du siège aux clous d'argent, nous croyons lire Homère en français. Et c'est la première beauté de la pièce.

La seconde, plus profonde, en fait une œuvre immortelle, « a joy for ever » : je veux parler de l'évocation et de l'expression des sentiments éternels.

Le personnage principal, le vieil aède, conquiert dès le début notre sympathie qui s'intensifie jusqu'à la fin. Vieux, il est tout chargé de souvenirs et de regrets; il est aveugle, affligé par les dieux — et c'est un Grec, un Grec privé de lumière : songez donc, quelle infortune! — il est victime de la barbarie de matelots cruels qui ne l'ont point compris; il erre sans patrie, avec un chien pour compagnon, dans ces terres achéennes qu'il a tant chantées. Aussi que nous sommes heureux avec lui de le voir aborder en une île qu'il a vue au temps de sa jeunesse et de son bonheur.

Pour nous rendre plus sensibles encore au malheur du vieillard, on nous le montre en compagnie d'enfants, innocents, pleins de candeur et de confiance, ignorant encore les duretés de la vie et la malice humaine. Quel tableau plus touchant que la pitié de ces petits pour le « vieillard blanc, aveugle et sans

appui », et l'abandon de l'homme inspiré à ceux qu'il nomme les « enfants du vieil aveugle » ?

Mais c'est quand il ouvre la bouche pour chanter que l'aède nous ravit comme les enfants et le peuple de la belle Syros. Et d'abord par la vérité et la profondeur de ses réflexions sur la vie, paroles saturées d'expérience et souvent coulées en sentences, ainsi qu'elles abondent sur les lèvres des vieillards. « Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer » (v. 55); « Qu'aimable est la vertu que la grâce environne! » (v. 61); « Car jusques à la mort, nous espérons toujours ... » (v. 80) et la poétique comparaison du rossignol « à la voix pure et légère », impuissant devant « le vautour sanguinaire » (v. 85-86).

Le chantre inspiré s'impose aussi à notre admiration par l'élévation du récit où il célèbre le sujet le plus grandiose : les dieux, les origines du monde, les héros de l'âge d'or; enfin par la langue tout imprégnée de sentiments et ruisselante d'images : ainsi aux vers 34 et 35, « Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle ... »; aux vers 60, 62 et suivants, « Vos visages sont doux, car douce est votre voix ... », aux vers 85, 86, déjà cités, auxquels il faut joindre ces vers touchants comme des plaintes d'élégie : « C'est ainsi qu'achevait l'aveugle *en soupirant* » (v. 4), « Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, *espère* » (v. 17).

Aussi comme le peuple émerveillé de Syros, quittons-nous à regret le « prophète éloquent, aveugle harmonieux, convive du nectar, disciple aimé des dieux », et désirerions-nous célébrer avec eux en des jeux quinquennaux « Le jour où nous avons reçu le grand Homère ».

W. DEROUAUX, S. J.

Thèmes latins pour la quatrième

I

(Répétition de la Syntaxe des cas. — CÉSAR, B. G., I, 1-2.)

L'an 696 de la fondation de Rome, César, alors âgé de 42 ans, vint au secours des Éduens menacés par les Germains que les Séquanes prenaient pour alliés. Mais les Germains expulsés et l'hiver venu, il laissa ses légions en Gaule. Peut-être alors quelques Gaulois se repentirent-ils, mais trop tard, de leur imprudence. Les Belges, eux, se montrèrent plus avisés : ils se liguèrent pour écarter les Romains de leurs terres. Averti par Labiénus de ce danger, César, ayant compris qu'il devait l'emporter sur ses adversaires par la rapidité, arriva à l'improviste chez les Rèmes, qui n'eurent pas honte de se remettre, sans livrer aucun combat, au pouvoir des Romains.

II

(Modes et temps dans la proposition indépendante. — CÉSAR, B. G., I, 1-7.)

Il serait à souhaiter que nous connaissions mieux les exploits de nos ancêtres. Qui en effet, n'admirerait leur valeur ? On pourrait sans doute leur reprocher beaucoup d'imprudences. Mais où trouverait-on un peuple aussi courageux ? — Au commencement de l'été, César, mis au courant des projets des Belges, avait fait passer les Alpes à deux légions récemment enrôlées, et, les joignant aux six légions qui avaient hiverné en Gaule, était parvenu rapidement à quelques milles du pays des Rèmes. Déjà, il était pour ceux-ci un objet de terreur. « Ne nous occupons pas des affaires des autres, disaient-ils, mais des nôtres. Or, il est de notre intérêt de recevoir les Romains dans nos places. » Aussi se rendirent-ils à César. A cette nouvelle les autres Belges indignés de cette lâcheté, les menacèrent d'un châtimement et assiégèrent une de leurs places appelée Bibrax. Comment les en blâmer ? Mais César à qui les Rèmes demandèrent du secours leur envoya des troupes qui, ayant pris quelques-uns d'entre eux comme guides, enlevèrent aux Belges l'espoir de s'emparer de la place.

III

(Syntaxe des modes et des temps dans la proposition subordonnée.)

A lire César, on ne peut s'empêcher de trouver que les Belges ne se sont pas rendu compte de leur infériorité dans l'art de la guerre. Ils ne savaient pas combien César était habile, combien il était aimé de son armée, et combien d'excellents centurions dirigeaient ses soldats. Du reste, César aurait voulu abandonner la Gaule qu'il ne l'aurait pu. Ayant juré de mourir plutôt que de revenir vaincu, il n'avait pas à se demander s'il fallait vaincre ou céder. Il se disait : « Plus mes ennemis à Rome sont acharnés contre moi, plus il est nécessaire que je l'emporte sur les Gaulois. Si je reviens à Rome sans avoir réussi, nul doute que ceux qui m'envient ne m'écrasent. »

IV

Malgré la victoire de César sur les Helvètes et les Germains, il s'en fallait de beaucoup que la Gaule tout entière fut soumise. Les Belges, disait-on, étaient très irrités, et Labiénus, si courageux qu'il fût, ne pouvait s'empêcher d'être inquiet. Comment croire en effet que ces nations farouches n'essaieraient pas d'empêcher les Romains de les dominer? Aussi, sachant combien d'hommes étaient sous les armes, il écrivit au général en chef : « Si vous n'amenez pas de nouvelles légions, nous serons forcés de reculer, et si cela se produisait, nous serions en très grand danger. » A la nouvelle de la conjuration des Belges, César, comprenant combien dangereuse était la situation, n'hésita plus à préparer la guerre. Les légats reçurent l'ordre d'enrôler des soldats en Gaule cisalpine.

REVUE DES REVUES

Pédagogie

Pour ou contre l'École Unique

Les Projets de Réforme de l'Enseignement devant la Conscience catholique (*Nouvelle Revue des Jeunes*, mai et septembre 1931 ¹).

GÉNÉRAL DE CASTELNAU, Encore « l'école unique » (*Études*, 5 juillet 1931), pp. 5-17.

Les signataires du manifeste de la *Nouvelle Revue des Jeunes*, appartenant pour la plupart aux facultés catholiques de Lille, admettent, comme un fait actuellement nécessaire en France, l'enseignement public et ne veulent pas s'opposer à une réforme dont l'effet serait de « rendre la formation intellectuelle accessible, autant que faire se peut, à tout enfant capable de la recevoir », pourvu que soit respectée, théoriquement et pratiquement, la liberté de l'enseignement. Les trois réformes essentielles, présentées sous le vocable équivoque d'école unique, c'est-à-dire l'unification de l'enseignement du premier degré, la gratuité de l'enseignement secondaire, la sélection à la base du secondaire, complétée par des épreuves de contrôle et de repêchage, ne leur paraissent pas incompatibles avec le maintien de l'enseignement libre, soutenu par les subsides que l'application logique du principe de la liberté devrait conduire l'État à lui accorder. L'État a le devoir de promouvoir les institutions qui permettent l'accès à la culture secondaire et le droit d'écarter d'un enseignement, que comme mandataire des familles il distribuerait gratuitement, des élèves que des épreuves sérieuses y auraient déclarés inaptes. La mission de l'enseignement libre est positive et créatrice; pour la remplir il devrait être plus unifié.

D'accord sur ce dernier point, M. le général de Castelnau met tout le reste en doute, aussi bien l'utilité d'un accès plus général à la culture secondaire que la possibilité d'éviter que la réforme ainsi conçue ne conduise de fait au monopole. La seule réforme souhaitable lui paraît la constitution d'un Office National des Bourses d'études, qui permettraient aux enfants, dont les parents n'auraient pas les ressources voulues, de suivre les cours de l'enseignement secondaire, public ou privé. Effrayé à juste titre des dépenses qu'entraînerait la gratuité totale de l'enseignement, il se défie surtout de la façon fragmentaire et indirecte dont la réforme est introduite.

¹ Ces articles ont été reproduits dans les *Documents de la Vie Intellectuelle*, mai 1931, pp. 283-303 et septembre, pp. 333-344.

Placé entre les deux tendances, le P. Y. de la Brière s'est efforcé dans deux articles des *Études*, — 5 juillet, pp. 17-27 et 20 septembre, pp. 682-888 — de trouver une formule de conciliation où, abstraction faite de leurs divergences d'ordre pédagogique, tous les catholiques puissent se retrouver sur le terrain du maintien « de la liberté réelle de l'enseignement contre le monopole de fait ».

M. LACROIX, le problème de l'« école unique » en France (*Internationale Zeitschrift für Erziehungswissenschaft*, 1931, II, pp. 273-293).

M. M. Lacroix est catholique et professeur de Première Supérieure au lycée Henri IV. Il envisage le problème de l'école unique sous son aspect véritable : l'adaptation du régime scolaire français, formé peu à peu de pièces et de morceaux, à l'esprit d'une démocratie qui veut abolir au seuil de l'école tout privilège de l'argent, comme elle l'a fait devant les urnes électorales. Il juge insuffisant à résoudre le problème le développement du système des bourses et condamne les deux moyens employés pour ouvrir les études supérieures aux jeunes gens sortis des écoles primaires supérieures : l'équivalence entre le baccalauréat et le brevet supérieur et l'avilissement du baccalauréat par le morcellement des sections. La gratuité lui paraît nécessaire à la réforme mais insuffisante. Il veut une sélection par orientations divergentes et non par simples éliminations.

Ennemi du monopole et sceptique sur la chance qu'un Office National des Bourses aurait de prévaloir, M. Lacroix se rallie au principe des subventions à l'enseignement libre.

M. DE GANDILLAC. L'école unique en Allemagne (*Nouvelle Revue des Jeunes*, 15 août 1931, pp. 231-254).

« De cette longue enquête, conclut M. de G., il semble résulter que la réforme de l'école unique, conçue d'abord dans un sens jacobin, s'est réalisée, en Allemagne, au lendemain de la guerre, par un compromis entre les tendances socialistes et les exigences chrétiennes; que l'unité de l'enseignement, qui exclut le monopole et les excès de la sélection forcée, conserve l'élément religieux dans les programmes officiels et tient compte des principales diversités provinciales et confessionnelles; — que jusqu'à présent l'autorité garantit les familles d'une manière sérieuse contre le sectarisme; que cette réforme a supprimé l'isolement social et pédagogique des maîtres de l'enseignement primaire en les faisant participer à la culture commune ». Sur cette formation des

¹ *Internationale Zeitschrift für Erziehungswissenschaft, International Education Review, Revue Internationale de Pédagogie* — revue trimestrielle dirigée par M. F. SCHNEIDER, professeur à Cologne et M. P. MONROE, directeur de l'« International Institute of Teachers College » à New-York. Les articles y sont publiés en français, allemand ou anglais. Tout article est suivi d'un résumé dans les deux autres langues. L'abonnement, qui commence en avril, est de 12 RM., port non compris, Verlag J. P. Bachem, Köln. Prix du numéro : 4 RM.

maîtres de l'enseignement primaire, on lira avec intérêt les documents rassemblés par M. Behn, *Documents de la Vie Intellectuelle*, mai 1931, pp. 238-283. Telle qu'elle est réalisée en Prusse depuis 1925, l'école unique impose à tous les enfants l'école de base ou « *Grundschule* » commune. Après les quatre ans de cette école, les enfants sont orientés soit vers les écoles secondaires à cycle normal de neuf ans, soit vers l'école populaire ou « *Volksschule* ». Mais après quatre ans de celle-ci un nouvel examen permet le passage à une école secondaire de repêchage ou « *Aufbauschule* » qui en cinq ans conduit au même diplôme que le cycle normal. Notons qu'en Allemagne tous les cours ont lieu le matin, « ce qui épargne tous les inconvénients d'un internat même partiel ».

R. DE LE C.

Grec et latin

J. W. HEWITT, La gratitude envers les parents dans la littérature grecque et romaine (*American journal of philology*, janvier-mars 1931, pp. 30-48).

Les anciens Grecs considéraient l'obligation d'aimer ses parents comme le second des devoirs qui s'imposent à tout homme; elle vient aussitôt après l'obligation d'honorer les dieux et précède le devoir de respect envers les lois de la cité. Eschyle seul déclare que « le respect des parents est la troisième des lois de justice à qui va le suprême honneur » (*Suppliantes*, 707-709). Dans tout le développement de la morale grecque, le manque d'amour des enfants à l'égard des parents ne fut jamais considéré comme une *ingratitude*, mais comme une *injustice*. Le cas le plus typique est celui de Clytemnestre : ce n'est pas d'ingratitude qu'elle accuse Oreste, mais d'infidélité à son devoir primordial de fils, qui crée chez lui une obligation de justice. La vraie notion de gratitude, de retour d'amour par amour, se répand à partir de Plaute : elle est développée dans le *De beneficiis* de Sénèque, dont M. Hewitt expose longuement la doctrine. L'article se termine par une intéressante comparaison entre l'*Oedipe à Colone* de Sophocle et un cas moral assez analogue dans le *Roi Lear* de Shakespeare.

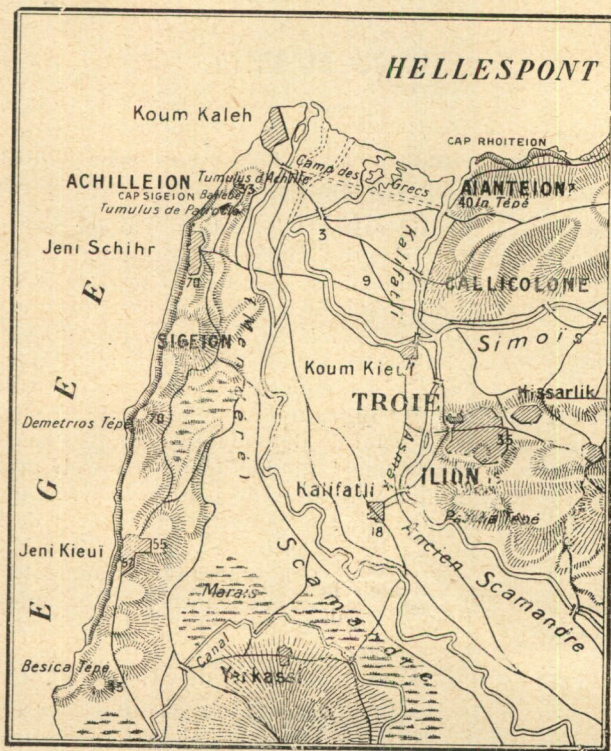
J. V. O.

W. DOERPFELD, Compte-rendu du livre de M. CH. VELLAY, *Les nouveaux aspects de la question de Troie* (Paris, Belles-Lettres, 1930), dans *Philologische Wochenschrift*, 10 janvier 1931, col. 33-41.

CH. VELLAY, La question de Troie : W. Dörpfeld et l'Hellas pont homérique (*Bulletin de l'Assoc. G. Budé*, avril 1931, pp. 3-9).

Faut-il rappeler les idées de M. Ch. Vellay sur le site de Troie? Pour les professeurs qui ne les connaîtraient pas — ils sont rares sans doute — résumons-les succinctement, en nous aidant de la carte de la Troade empruntée à la *Préparation d'Homère, Iliade I*.

I. *Au point de vue archéologique*, le site d'Hissarlik, considéré en lui-même, peut difficilement être identifié avec celui d'Ilion : en effet, on n'a trouvé à Hissarlik que de très pauvres restes pouvant être datés avec certitude de l'époque homérique : un seul fragment de muraille; tous les autres objets mis au jour appartiennent à d'autres époques. Il y a plus : la superficie d'Hissarlik est peu considérable : on n'y pourrait bâtir avec peine qu'un village. Aucun vestige d'acropole, de la citadelle de Pergame, alors que l'Iliade est explicite sur ce point. Enfin, devant Ilion, [dans la direction du camp grec, ne se dresse aucune colline (θρωσμός πεδίου), dont Homère fait pourtant mention à plusieurs reprises (X, 160; XI, 56; XX, 3).



II. *Au point de vue topographique.*

1. La situation d'Hissarlik-Ilion est incompatible avec l'établissement du camp grec sur l'Hellespont, en effet :

a) Dans Homère, le gué du Scamandre est à peu près à mi-chemin entre Ilion et le camp grec et il faut nécessairement le traverser pour aller de l'un à l'autre. Or, on ne traverse pas le Mendéré en se rendant d'Hissarlik à l'Hellespont. Pour tourner la difficulté, Dörpfeld a supposé que le

Scamandre ancien correspond au Kalifatli-Asmak actuel : mais cette rivière paraît trop rapprochée d'Hissarlik.

b) Pour observer les allées et venues dans le campement grec, l'espion Politès doit gravir une hauteur assez éloignée de la ville (*Iliade*, II, 792-793), ce qui prouve que de la ville même on ne pouvait apercevoir le camp grec, soit à cause de la distance, soit en raison des accidents de terrain : or Hissarlik est très proche de l'Hellespont (5 km.) et la vue s'étend sans obstacle jusqu'à la mer.

2. Ces motifs ont contraint M. Brückner et, après lui, M. Dörpfeld à reporter le camp grec bien plus au sud, dans la baie de Bésica-Tépé, en face de Ténédos. Mais, si cette hypothèse satisfait aux exigences qui viennent d'être signalées, elle se heurte à de nouvelles objections :

a) Aucun fleuve ne se jette dans la baie de Bésica ; quelques sources, dont le débit est rare, ne suffiraient pas à alimenter en eau un camp permanent.

b) La baie est séparée de la plaine troyenne par des marécages impenétrables.

c) Avec sa côte légèrement incurvée, elle n'a rien du golfe profond dont parle Homère et ne présente ni au nord, ni au sud les promontoires indiqués dans l'*Iliade*.

d) Elle est située au sud d'Hissarlik : or d'après Homère le campement grec est situé au nord d'Ilion, puisque, lorsque les Troyens attaquent le camp, ils ont l'orient à leur droite et l'occident à leur gauche.

e) En raison du régime des vents et des courants, une navigation quotidienne entre Bésica et la Thrace est impossible pour des navires à rame ou à voile : or dans Homère nous voyons les navires parcourir quotidiennement cette route pour le ravitaillement de l'armée.

f) La description du front de bataille indique clairement que le fleuve coulait perpendiculairement à la ligne de bataille et non parallèlement, comme c'est le cas, si l'on suppose le camp grec installé à Bésica.

g) Enfin, objection plus grave que toutes les autres, si le camp grec est installé à Bésica, il n'est pas situé sur l'Hellespont, ainsi qu'Homère le répète sans cesse, mais sur la Mer Égée. Va-t-on prétendre que l'Hellespont s'étendait jusqu'en face de l'île de Ténédos ? Prétention injustifiable, puisqu'Homère qualifie l'Hellespont de *rapide*, épithète qui convient à un détroit, à une passe de mer, non à la Mer Égée.

La localisation du campement grec à Bésica est donc insoutenable. Mais puisque l'hypothèse Hissarlik-Ilion est incompatible avec le campement des Grecs sur l'Hellespont, c'est l'identification Hissarlik-Troie qui s'effondre. Dès lors deux questions se posent : qu'est-ce qu'Hissarlik, Hissarlik n'étant pas Troie ? et où est la Troie d'Homère ?

A la première de ces deux questions répond une étude de M. W. Seyk (*Das ware und richtige Troja-Ilion*, Prag, 1926), ancien collaborateur de M. Dörpfeld sur le terrain des fouilles. D'après lui, les restes de Troie II sont le *Polyandriion* des Grecs, c'est-à-dire le tombeau commun des Achéens tombés devant Troie, et les ruines de Troie VI, la fortification élevée par les Grecs sur ce même tombeau, conformément aux conseils de Nestor (*Iliade*, VII, 331-343 et 430-441). Quant à Ilion, M. Seyk la localiserait à Kara-Your, à 7500 m. à l'est d'Hissarlik. M. Vellay considère la

première de ces hypothèses comme intéressante et sérieuse, mais hésite à placer la Troie homérique aussi loin vers l'Est que le voudrait M. Seyk.

La riposte de M. Dörpfeld aux attaques dont il est l'objet est venue sous la forme d'un compte rendu du livre de M. Vellay, dans la *Philologische Wochenschrift*.

Les points faibles de ces attaques sont les idées de M. Seyk : M. Dörpfeld s'en prend à elles tout d'abord. Ne possédant que des connaissances archéologiques rudimentaires, M. Seyk, qui fut un temps le collaborateur de M. Dörpfeld, se livra à quelques fouilles personnelles à sept km. environ à l'Est d'Hissarlik : y ayant découvert les fondations d'un ancien temple grec, il s'empessa de l'identifier avec le temple troyen d'Athéna; quant aux murs entourant le téménos de la déesse, ce ne pouvaient être que les murs mêmes de la ville de Priam! M. Dörpfeld se souvient d'avoir été invité il y a quelques années par M. Seyk à assister à la mise à jour de la porte Scée. Comment, se demande M. Dörpfeld, M. Vellay a-t-il pu si aisément faire litière des découvertes archéologiques d'Hissarlik, pour adhérer aux élucubrations de M. Seyk, dénuées de tout fondement archéologique et épigraphique?

Des objections soulevées contre le campement grec à Bésica, M. Dörpfeld ne retient que celle qui concerne le nom de l'Hellespont. D'après lui, la localisation du campement sur les Dardanelles date seulement de l'époque classique : en effet, tous les auteurs antérieurs placent le camp beaucoup plus bas et ils entendent par « Hellespont » non seulement la passe des Dardanelles, mais une partie de la Mer Égée plus au Sud. D'après Homère, Ἑλλήσποντος est le πόντος τῆς Ἑλλῆς : or πόντος signifie « haute mer » : ce sens est rendu plus explicite encore par les qualificatifs πλατύς et ἀπείρων qui accompagnent souvent le nom de l'Hellespont. Quant à l'épithète ἀγάρροος, sur laquelle insiste M. Vellay, elle peut faire allusion aussi bien à l'impétuosité des flots qu'à la vitesse du courant : celui-ci se fait d'ailleurs encore sentir fortement à une distance assez considérable de la passe proprement dite.

M. Dörpfeld tire ensuite argument de plusieurs passages de l'*Iliade*, notamment chant 24, vv. 544-545, où le royaume de Priam est, dit-on, limité au nord et à l'ouest par l'infinie mer d'Hellé; chant 23, v. 125, où il est question de l'emplacement du tumulus de Patrocle et d'Achille; enfin chant 2, v. 845, où il est question des Thraces qui ont l'Hellespont pour frontière.

La réponse de M. Dörpfeld n'a, comme bien l'on pense, pas satisfait M. Vellay. Celui-ci commence par s'étonner qu'on le prenne pour un partisan de l'hypothèse Kara-Your, proposée par M. Seyk : il l'a, tout au contraire, déclarée insoutenable et sa réfutation ne remplit pas moins de 8 pages de son livre (pp. 112-120).

Le mot πόντος, continue M. Vellay, a dans les textes homériques un sens très général et très variable qui peut s'appliquer à toute étendue marine. La tradition ne place-t-elle pas la mort d'Hellé à l'endroit le plus resserré du détroit, qui pourtant a pris, de ce fait, le nom

d'Ελλάσποντος? D'ailleurs, si le mot πόντος ne pouvait s'appliquer à un détroit, la Mer Égée se trouverait être l'Hellespont et seul l'Hellespont ne serait plus l'Hellespont!

L'argument des épithètes πλατύς et ἀπείρων n'est pas plus solide. Eschyle qualifiant le Nil de πλατύρρους, le terme πλατύς peut s'appliquer à plus forte raison à l'Hellespont; quant à ἀγάρρους, aucun texte ne prouve qu'il ait une autre signification que celle que lui attribuait Hésychius : σφοδρὸν ῥεῦμα ἔχοντα.

Restent les passages de l'*Iliade* invoqués par M. Dörpfeld. Homère dit du royaume de Priam qu'il s'étendait entre Lesbos, la Phrygie et l'Hellespont. Si l'on prétend que l'Hellespont est la limite du territoire au nord et à l'ouest, au nord c'est bien le détroit, ce même détroit auquel M. Dörpfeld refusait tantôt le nom d'Hellespont et auquel il l'accorde ici par une étrange inconséquence. De plus, si l'Hellespont s'étend vers le sud jusqu'à englober toute l'Égée septentrionale, Lesbos se trouve inclus dans l'Hellespont et, dès lors, Hellespont et Lesbos ne sont plus deux limites distinctes du royaume de Priam.

Le fait que les Thraces sont dits avoir l'Hellespont pour frontière ne prouve pas davantage que l'Hellespont s'étendait au delà des détroits : car cette partie de l'Égée s'appelle dans Homère d'un nom spécial : πόντος θρηϊκος (*Iliade*, XXIII, 230).

En terminant, M. Vellay fait observer que M. Dörpfeld n'a essayé de répondre qu'à une minime partie des 42 objections rassemblées contre ses théories. Notons de notre côté que M. Dörpfeld s'était excusé de ne pouvoir s'étendre sur les autres objections soulevées par l'étude de M. Vellay. Il espère que ses deux collaborateurs et amis, MM. A. Brückner et O. Mey, qui ont proposé jadis les premiers l'hypothèse de Bésica, auront à cœur de défendre les positions en péril. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des péripéties ultérieures de la controverse.

J. V. O.

D. MUELDER, Ithaka nach der Odyssee (*Rheinisches Museum für Philologie*, 80. Bd., Heft 1, 1931, pp. 1-35).

Critique du livre de W. DÖRPFELD : *Alt-Ithaka, ein Beitrag zur homerischen Frage* (1927), I und II. L'auteur reproche à D. d'ignorer les récentes recherches sur Homère; il rejette son hypothèse fondamentale, l'identification de Leucade et d'Ithaque. L'article contient une étude détaillée de deux passages d'Homère autour desquels grave toute la question : 19 sqq. et B 631 sqq.

A. H.

PH. FABIA, Decem menses (*Revue des études anciennes*, janvier-mars 1931, pp. 33-41).

A propos de Virgile, *Buc.*, IV, 61 : pourquoi decem et non, comme on s'y attendait, novem menses? Contre Carcopino, qui explique decem en faisant appel à des conceptions philosophiques, l'auteur montre qu'il s'agit tout simplement de la façon de compter en latin. Dans la

cf. Ovide Fasti
I, l'ancien
année romaine
de dix mois
correspondant
au temps de la
gestation

numération ordinaire on sait que le latin compte la première et la dernière unité : la même règle s'applique dans la numération cardinale. Dans le cas qui nous occupe, le commencement de la gestation ne coïncidant pas, en général, avec le premier jour du mois, celle-ci se prolongera durant huit mois et deux fractions de mois; on compte le mois *a quo* et le mois *ad quem*, bien que ceux-ci ne soient pas entiers.

A. H.

L. ROUSSEL, Une faute de goût de Virgile (*Revue des études grecques*, janvier-mars 1931, pp. 1-8).

Étude comparée de Virgile, *Géorg.* IV, 472-477 (les ombres des Enfers viennent écouter Orphée), *Enéide* VI, 305-311 (les ombres accourent auprès de la barque de Charon) et de leur commun modèle la *Nékuia* d'Homère, *Odyss.*, XI, 36-43.

Virgile, imitant Homère, supprime la mention des guerriers blessés : très explicable dans l'épopée militaire grecque, elle est moins à sa place dans l'épopée nationale romaine.

Matres est une moins bonne traduction de *μήτρες* qui signifie : *épouses*.

Defuncta est choquant à côté de *heroum* : un héros ne meurt pas dans son lit. Le vers *impositique rogis* ... est un élément ajouté, destiné à rendre l'événement plus douloureux. Cette trouvaille du poète latin n'est pas heureuse car « dans Homère les âmes sont tristes par suite d'un malheur personnel qui consiste à être dans l'Hadès. Le vers incriminé nous fait au contraire penser au malheur de personnes absentes et en vie ..., fait douloureux pour les parents, qui ne sont pas dans les Enfers Le vers qui nous oblige à *sortir* de l'Hadès est malheureux ».

Dans ce même vers, *impositi* est encore une faute de goût : l'immobilité du cadavre allongé sur le bûcher est malheureusement rapprochée du mouvement suggéré par *ibant* ou même *ruebant* (*Enéide* VI). A. H.

P. VAN DE WOESTIJNE, Notes sur la chronologie des *Géorgiques* de Virgile (*Revue belge de phil. et d'hist.*, janv.-juin 1931, pp. 33-52).

A la fin du XIX^e siècle, la question de la chronologie des *Géorgiques* divisait les critiques en deux camps : les uns, avec Benoist, tenaient pour exactes les dates (36 à 30 avant J.-C.) transmises par Donat; les autres, à la suite de Heine, Voss et Wagner, tâchaient, en se basant sur le texte même, de ramener la durée de gestation à quelque trois ans (de 33 à 31).

M. Van de Woestijne, s'attachant à la fois aux témoignages des anciens « grammaticiens » et aux allusions historiques du poème, aboutit aux conclusions suivantes. Les *Géorgiques* furent composées entre 36/35, date où parurent les *Rusticarum Rerum libri III* de Varron et le *De Apibus* de Hygin, sources des préceptes techniques de l'œuvre, et 29/28, puisque Virgile lut ses vers à Octavien, dans la campagne d'Atella, après le triple triomphe de Sextilis, 29. Quant aux grands épi-

sodes — tels les prodiges qui marquèrent la mort de César, — ils auront été composés « au hasard des lectures du poète, au hasard des événements, et surtout au hasard de l'inspiration ». W. D.

Fr. Klinger, Ueber das Lob des Landlebens in Virgils *Georgica* (*Hermes*, 66 Bd., 2^{es} Heft, 1931, pp. 159-189).

Virgile se lit plus aisément que Lucrèce, Lucain ou Stace; mais s'il est moins obscurément profond que le poète-philosophe, il reste cependant qu'on n'aura jamais fini de découvrir les ressorts secrets de sa composition artistique. Dans une analyse extrêmement fouillée, M. Klinger découvre une série de ces imperceptibles et impondérables qui, en poésie, font le génie et en sont comme l'efflorescence spontanée. Le déclenchement subit de l'élan poétique, ou bien la sage préparation de l'inspiration par les coups d'ailes successifs; la savante construction selon des règles rationnelles et l'intuition propre au goût qui ne s'acquiert jamais, tout cela est bien mis en lumière par le patient et scrupuleux analyste. Beaucoup d'observations de détail sont vraiment nouvelles et ne manqueront pas de compléter avantageusement les commentaires existants. J. S.

K. LEHMANN, Das Cannä-Rätsel (*Klio*, XXIV, Heft 1, pp. 71-99, 2 cartes).

Contre l'étude de M. Judeich : Cannä (*Historische Zeitschrift*, Bd. 136 [1927], Heft 1) et en démenti de son propre essai d'explication donné antérieurement, l'auteur établit que le récit de Polybe s'explique aisément et dans les moindres assertions à une erreur près, si l'on admet comme emplacement de la bataille un terrain d'environ 1 1/2 km. de profondeur situé sur la rive méridionale de l'Aufidus, dans la large boucle de Ciminareda. La tactique d'Hannibal, qui voulait à tout prix la bataille, afin d'impressionner par une victoire éclatante les alliés romains et ainsi les attirer à la défection, ne peut avoir été principalement une attaque des flancs romains par les Lybiens, mais la ruée de la cavalerie d'Hasdrubal sur l'arrière des légions. Polybe ici encore a vu juste. Mais il ne semble pas avoir visité en personne le champ de bataille. J. S.

E. OBST, Zur Schlacht bei Cannä (*Klio*, XXIV, Heft 1, pp. 164-168).

L'auteur souligne l'absence de concordance entre les textes de Polybe, Tive-Live et autres auteurs. Polybe ne serait lui-même que le résultat de la contamination de deux sources, l'une carthaginoise, excellente, l'autre, source annalistique romaine, peu digne de foi. M. Obst essaie de mettre en parallèle ces deux récits primitifs, reconstitués d'après des éléments empruntés à Polybe, Tive-Live, Appien et Zonaras. J. S.

Français

G. LOTE, *Le vers romantique (Revue des Cours et conférences, 15 déc. 1930 et nos suivants).*

Dans sa réaction contre le classicisme, le romantisme ne détrône pas seulement la froide raison au profit du sentiment; il brise aussi, pour les refondre, les moules traditionnels de la pensée. Le terrain principal de la réforme est le théâtre. C'est pour la scène d'abord que le vocabulaire se renouvelle, qu'aux mots nobles et ternes succèdent les épithètes pittoresques, les substantifs triviaux à force de réalisme. Si l'on disloque le grand niais d'alexandrin, ce vers « coupé en deux comme à la hache, et soumis à la même mélodie circonflexe », dit finement M. Lote, c'est avant tout pour les besoins du drame. Le mètre classique était monotone et ampoulé; l'alexandrin romantique, au rythme ternaire, aux césures mobiles et aux hardis enjambements, sera souple et varié comme les sentiments des personnages.

A qui revient la paternité du trimètre romantique? Deux savants contemporains, M. Heiss en Allemagne (1913), M. Le Dû en France (1929) l'attribuent à Hugo. Le premier, il aurait employé consciemment le vers ternaire; d'ailleurs il affectionne particulièrement le groupement par trois. Ne relève-t-on pas dans sa prose plus d'une phrase de ce type : « Babylone violée diminue Alexandre; Rome enchaînée diminue César. Jérusalem tuée diminue Titus » (*Misér.*, III, 11).

En vérité, remarque M. Lote, même abstraction faite des quelques vers ternaires classiques, on ne pourrait dire que Hugo ait inventé le trimètre : il l'a emprunté à Chénier, l'inspirateur de tous les romantiques « le poète à l'archet d'or », déclare Sainte-Beuve; plusieurs écrivains usèrent du vers brisé à la même époque que Hugo. Il faut pourtant le reconnaître, le trimètre abonde plus chez lui.

L'auteur observe judicieusement aussi que si Hugo insista tant, dès avant la Préface de *Cromwell*, sur la beauté propre de la rime, « l'esclave reine », ce fut par désir de compenser le surcroît de souplesse accordé au rythme. « La rime riche est le prix du vers brisé », écrira le critique P. Stapfer.

Le drame fut le principe et la fin de la réforme du vers; inversement, dans les mouvements de pur lyrisme, le mètre redevient l'alexandrin classique. Ainsi s'explique la rareté du trimètre chez Lamartine et Musset « Un vers libre, franc, loyal ... lyrique, épique, dramatique, selon le besoin; pouvant contenir toute la gamme poétique », c'est à quoi prétendaient les grands romantiques. Cette prétention donne la raison de leur réforme métrique.

W. D.

REVUE DES LIVRES

Formation religieuse et pédagogie

CHANOINE PAUL BUYSSE, *Jésus devant la critique, son existence, sa mission, sa personnalité*. Ouvrage couronné par l'Académie française, 11^e mille, 468 pp. in-12, Bruges, Beyaert; Paris, Giraudon, 24 frs.

Il est un peu tard pour présenter un livre dont l'apparition remonte à l'année 1925, d'autant plus que le concert d'éloges qui l'accueillit alors, aussi bien en France qu'en Belgique, sonne encore à nos oreilles. Le regretté Père de Grandmaison, si compétent, déclarait que, sur la question du Christ, catéchistes, conférenciers, jeunes gens désireux de compléter leur instruction religieuse ne pouvaient rien trouver de plus au point, de plus lisible et de plus persuasif. Son Excellence Monseigneur Kerkhofs proclamait de son côté que ce beau livre couronnait dignement une œuvre apologétique remarquable, solide, intéressante, vivante, composée avec méthode, écrite avec élégance, capable de capturer l'âme tout entière. A de pareilles approbations, il y aurait impudence de notre part à joindre louange ou blâme. Souhaitons seulement que le second volume de *Vers la Foi catholique*, arrivé au 11^e mille, connaisse bientôt une nouvelle édition, où l'auteur tiendra compte des légers regrets que laisse la première (cfr. *Études*, tome 187, p. 615, note 1; *Nouvelle Revue théologique*, tome 53, p. 307; *Revue Apologique*, tome 43, p. 287).

R. THIBAUT.

P. MARANGET, *La Messe romaine*, 90 pp. in-12, Bruges, Beyaert, et Paris, Giraudon, s. d., 6 frs.

Synthèse claire, élégante, concise et en même temps fort complète des meilleures études sur la messe publiées par Monseigneur Batiffol, Monseigneur Duchesne, Dom Cabrol et Dom Guéranger. S'attachant surtout aux rites et prières de la messe antérieurs au VIII^e s., M. Maranget fait leur histoire, signale à l'occasion leur structure littéraire, relève les aperçus théologiques qu'ils évoquent, souligne discrètement les élévations pieuses qu'ils suggèrent. Ces quelques pages fourniront aux aînés de nos collègues une lecture agréable et des plus substantielles pour leur piété eucharistique.

P. MAILLEUX.

A. VAN DER MUEREN, *Dans la voie de la sagesse*, 328 pp. in-8°, Louvain, éditions pédagogiques « V. D. », 1931 (réédition). —

Dans la voie de la charité, 500 pp. in-8°, ibid., 1931 (réédition).
— *Aux sources de la vie*, 436 pp. in-8°, ibid., 1930.

Mettant à profit une longue expérience, M. van der Mueren présente en ces trois volumes un cours complet de catéchisme. Le premier tome expose les leçons sur Dieu, la Création, les anges, la Rédemption, l'Église, la prière. Le second explique les commandements de Dieu et de l'Église. Le troisième est un traité sur la grâce et les sacrements.

L'originalité de cet ouvrage consiste dans la méthode. M. van der Mueren repousse le système qui s'attache à suivre l'ordre strict du catéchisme, « de telle à telle question aujourd'hui » et préconise de constituer chaque cours de religion en une unité didactique bien délimitée. Le texte du catéchisme ne sera amené que comme synthèse de la leçon; il donnera l'expression consacrée, destinée à fixer la doctrine dans la mémoire.

Félicitons-nous de ce que ces trois excellents volumes aient trouvé un traducteur. Ils permettront au catéchiste de langue française de s'approprier les meilleures découvertes de la pédagogie allemande moderne, dont M. van der Mueren s'est visiblement inspiré. Ils lui fourniront une matière soigneusement divisée et préparée pour ses cours de religion. Il ne lui restera guère comme tâche que l'adaptation de ces leçons à son auditoire.

P. MAILLEUX.

Problèmes d'Éducation dans l'Enseignement secondaire, compte rendu du premier Congrès international de l'Enseignement secondaire libre, 2 vol. in-8°, 388 et 248 pp., Tournai et Paris, Casterman, 1931.

Nul n'a perdu le souvenir du premier Congrès international de l'Enseignement secondaire catholique tenu à Bruxelles en juillet 1930.

De ces assises — qui furent brillantes — la Fédération Nationale de l'Enseignement Moyen Libre de Belgique vient d'offrir au public, sous le titre de « Problèmes d'Éducation » le compte rendu détaillé et complet, en même temps que le procès-verbal de l'enquête qui en prépara les travaux.

A coup sûr, ce n'est point exagérer l'importance de ce volumineux ouvrage — 650 pages! — que de dire qu'il constitue une véritable encyclopédie de la science pédagogique à notre époque. Il faut lire les chapitres substantiels qu'il consacre à la formation religieuse, morale, intellectuelle, esthétique, littéraire, scientifique, sociale, physique même, de la jeunesse, pour se rendre compte de l'ampleur avec laquelle les divers et délicats problèmes de l'éducation des jeunes gens y ont été envisagés. Partout, même pénétration de pensée, même profondeur de vues, même sûreté de coup d'œil, même sens aigu des réalités, même richesse de documentation.

Par ses belles analyses de programmes d'études et ses larges vues d'ensemble sur les législations scolaires dans les principaux pays du

monde, il ouvre, au tome II, les perspectives les plus heureuses sur les méthodes d'éducation à l'étranger.

« Problèmes d'Éducation » est un monument *aere perennius* élevé à la gloire de l'Enseignement secondaire catholique de par le monde.

G. JANSSENS.

FR. CHARMOT, S. J., « *La Teste bien faite* », Étude sur la formation de l'Intelligence, 310 pp. in-12, Paris, éditions Spes, 1931, 15 fr. franc.

A lire l'ouvrage du Père Fr. Charmot, on éprouve à un vif degré le plaisir de pratiquer un esprit sagement compréhensif, une âme ardente et communicative, un parfait honnête homme. Et c'est-là peut-être la meilleure recommandation du nouveau livre.

Pour faire saillir davantage le type idéal de la tête bien faite, à quoi devrait prétendre toute bonne éducation, l'auteur aligne une galerie d'esprits gauchis par exclusivisme intellectuel ou débordement de passion : esprits géométriques, esprits critiques, esprits passionnés et les autres. Tous pèchent par manque de jugement. Les bons esprits, eux, « sont les esprits parfaitement équilibrés... Aucune qualité particulière ne suffit à faire un bon esprit, le plus érudit ou le plus artiste des hommes peut encore être un esprit faux et dangereux.... Le privilège des bons esprits c'est la plénitude, c'est la rencontre des qualités opposées, c'est l'accord des notes complémentaires. »

Comment s'y prendre pour former ce trésor d'un esprit parfaitement juste? Le Père Charmot, reprenant avec une rare maîtrise la vieille thèse de la supériorité des humanités gréco-latines sur tout autre enseignement, démontre sa proposition, du triple point de vue de l'humanisme : la culture, la civilisation, l'humanisation.

La culture nous lègue le patrimoine intellectuel et moral douloureusement acquis par notre peuple au cours des siècles.

Par la civilisation, nous communions aux aspirations, aux habitudes mentales de tous les pays : nous adoptons l'universalisme selon l'espace, de même que par la culture nous nous agrandissons de tout le passé.

L'humanisation ne signifie pas autre chose que l'assimilation, féconde et personnelle, des richesses de la culture et de la civilisation. Les humanités gréco-latines, abreuvant les âmes d'enfants aux sources d'où jaillirent toutes nos cultures européennes, leur infusent un esprit à la fois franchement national et largement international.

Quant au travail d'appropriation vivante, nulle méthode ne s'avère plus sûre que celle qui force les élèves à décortiquer les langues synthétiques et à épilucher toujours les mots jusqu'à l'idée claire et savoureuse.

Ici se révèle toute la compréhension du Père Charmot. Il reconnaît la valeur humanisante des langues modernes, quand on y cherche l'expression des cultures étrangères. Il ne ferme pas la porte aux sciences positives, pourvu qu'on en tire, au collège, un esprit et une méthode, plus qu'un amas de notions indigestes.

L'histoire de la patrie et de l'Église, cette « *magistra vitae* », mérite une place d'honneur, quand, bien enseignée, elle fait revivre l'âme de nos catholiques aîeux. Enfin la tête de notre pupille ne sera point parfaite sans une forte philosophie, qui l'aura rompue aux analyses et aux synthèses vigoureuses, ni sans une foi éclairée, qui parera aux dangers d'une culture purement profane et donnera l'apaisement aux plus humaines aspirations vers l'idéal.

Le livre du Père Charmot est mieux qu'un traité : un éloge, maintes fois vibrant, de la sainte vocation de l'éducateur. Fruit de patiente réflexion et d'une longue expérience, mine de témoignages les plus autorisés, de Montaigne à Pascal, de Fouillée à Buisson, il s'inscrit au premier rang des ouvrages de pédagogie et doit prendre place dans la bibliothèque de tous les maîtres.

W. DEROUAUX.

Billets de l'Oncle Benjamin à ses neveux, 1^{re} série, 150 pp. in-12, Paris, Éditions Mariage et Famille, 1930.

Les billets de l'oncle Benjamin sur le mariage sont à la fois brefs et judicieux. Les premiers s'adressent aux indécis, à ceux qui hésitent par trop à s'engager dans la grande aventure ! Et l'oncle y réfute bellement leurs raisons ... ou leurs prétextes. En voici d'autres résolus au mariage : le vieil oncle par ses billets cherche à guider leur choix, et à leur montrer ce qu'ils doivent attendre et exiger de l'oiseau rare, de la femme idéale qu'ils souhaitent. Bien entendu, en homme d'expérience, l'oncle ne manque pas de traiter la question de la dot. Il dit à ses neveux comment ils doivent chercher et leur donne des conseils pleins de bons sens pour les aider à distinguer l'essentiel de l'accessoire, les apparences de la réalité.

En somme, si les billets de l'oncle Benjamin ne font point prétention d'originalité, ils ont, ce qui est mieux, le mérite d'un parfait bon sens et qui suivrait leurs conseils, n'aurait point à s'en repentir.

R. BOIGELOT.

R. MARTIN, *Après la classe, Conseils aux parents pour diriger le travail scolaire de leurs enfants*, 140 pp. in-12, Paris, Larousse, 1929.

A l'époque où nous vivons, les parents se désintéressent, hélas ! beaucoup trop de l'éducation de leurs enfants et croient en avoir fini lorsqu'ils les ont remis aux mains d'un professeur ... Aussi, ne peut-on que louer et encourager tous les efforts tentés pour rapprocher l'école et la famille. Nous devons savoir gré à l'ouvrage de M. R. Martin d'être l'un de ces efforts. Les idées et les méthodes qu'il y expose seront d'un bon secours aux parents, pour leur permettre de continuer à la maison la formation reçue en classe. Professeur lui-même, l'auteur a compris toute la nécessité de cette continuelle collaboration pour la formation et l'instruction de l'enfance.

A. HUBLET.

Littérature générale et Beaux-Arts

F. P. DONNELLY, *Persuasive Speech*, An Art of Rhetoric for College, 260 pp. in-8° cartonné, New-York, Kenedy and Sons, 1931, 2. 25 dollars.

Ce manuel de rhétorique, au titre concret et expressif comme la doctrine qui nourrit le livre, nous vient d'outre-mer. C'est un beau témoignage sur l'autre aspect de la civilisation américaine, celui que nous connaissons trop peu et qui n'est pas de *business*. A le lire, on a l'impression que l'éducation des esprits et des cœurs, là-bas, est supérieure-ment conduite par des maîtres pétris d'humanisme et d'humanisme chrétien. Nous disons : les esprits et les cœurs, car M. F. P. Donnelly n'est pas de cette école qui, pour notre temps, préfère l'idéal impeccable et froid de l'éloquence néo-attique. Pour lui, l'éloquence reste une *ψυχαγωγία* et l'orateur entraîne l'auditeur à l'action avec toute son âme.

Sans négliger les principes — il les a développés dans plusieurs autres ouvrages et notamment dans ses *Art Principles in Literature* — et condensant les préceptes en quelques impératifs pratiques, l'auteur nous conduit par la voie brève des exemples, exemples qu'il donne, exemples qu'il fait chercher. Sa méthode sollicite continuellement l'activité des élèves, et les exercices abondent, intéressants, neufs. Je cite au hasard le travail à faire pour rendre la proposition « Washington was a good man », successivement *specific*, *challenging*, *useful* et *novel* (n° 6); les comparaisons des arguments et des mobiles d'action suggérées entre les discours de Brutus et de Marc Antoine, dans Shakespeare, *Jules César*, acte III (n° 28); la différence à établir entre l'histoire et l'éloquence dans le *Pro Milone* (ib.), etc.

Exemples et doctrine lapidaire exploitent méthodiquement le champ de la rhétorique entière inspirés d'auteurs modernes comme Kleutgen ou des anciens rhéteurs, Aristote, Quintilien. Après ce long travail d'analyse, l'ouvrage se clôt par un magistral chapitre de synthèse : *Principles of Persuasion*. Le même esprit concret qui a présidé à tout l'ouvrage règne ici : toute la rhétorique est ramassée autour d'un passage éloquent entre tous : le serment de Démosthène, au numéro 208 du *Disc. pour la Couronne*. Si l'auteur semble avoir une juste préférence pour Démosthène, il ne néglige pas Cicéron. Dans l'un des appendices, le *De imperio Cn. Pompei* et le *Pro Milone* sont minutieusement analysés, et les modernes — Newman, Macaulay, Webster, Philips, etc. — sont appelés à achever la méthode par de continuelles comparaisons avec les Grecs et les Latins.

Dans sa préface, *A letter to you*, M. F. P. Donnelly nous confie qu'il pratique depuis vingt-cinq ans cette méthode comparative, *that fine feature of the Jesuit Ratio Studiorum*; mais en exergue, il inscrit une pensée, reprise à l'intérieur de l'ouvrage et empruntée à saint Augustin : « Sine praeceptis rhetoricis novimus plures eloquentiores plurimis qui illa didi-

cerunt; sine lectis vero et auditis eloquentium disputationibus vel dictionibus, neminem » et cette pensée, d'un bon sens si parfait, nous résume à merveille l'esprit de son livre.

JOS. STREIGNART.

D^r J. SCHMUTZER et J. J. TEN BERGE, *Européanisme ou catholicisme*, 86 pp. grand in-8°, avec 47 gravures, Louvain, de vlaamsche drukkerij, 1929.

C'est toute la question de l'adaptation du catholicisme qui est soulevée dans ces pages. Pour ce qui regarde l'art et la liturgie, objet direct de la thèse, la cause est gagnée et le plaidoyer nous convainc. Mais les auteurs se doutent-ils bien qu'ils lèvent ici un très gros lièvre? Parlant de la religion, on nous dit : « Elle ne fait pas que s'assimiler des formes d'art. Sa théologie, sa philosophie, sa morale se développent de la même manière. » Voilà précisément le saut périlleux.

Ailleurs les auteurs, si judicieux, semblent un peu sévères à l'égard de la Renaissance, dont ils trouvent l'art religieux rien moins que religieux. Mais connaissent-ils l'art espagnol et l'admirable statuaire de Cano ou de Mena?

Ils reprochent à l'Europe chrétienne l'abus des nudités; mais Hotei et Ananda sont-ils plus décents?

Malgré quelques points délicats ou discutables, l'ouvrage, richement illustré, instruira solidement tous ceux qu'intéresse le grand problème des Missions.

L. STINGLHAMBER.

Grec et Latin

L. WHIBLEY, *A companion to greek studies*, 4^e édition revue, Cambridge University Press, 1931; 790 pp. in-8°, 25 sh. net.

L'éloge de ce manuel encyclopédique n'est plus à faire. M. Whibley et ses quelque quarante collaborateurs y ont accumulé une mine de renseignements qui le rend indispensable au professeur d'Humanités comme à l'étudiant universitaire.

Cette quatrième édition est une revision complète de l'édition précédente, sans que pourtant les dimensions considérables du volume en soient accrues. Plusieurs des auteurs étant morts depuis l'édition de 1916, il a fallu remettre la revision de plusieurs rubriques ou la composition de chapitres nouveaux — pierres gravées, musique, monnaies, métrique — en de nouvelles mains. Les illustrations ont été multipliées et améliorées.

Malgré ses innombrables mérites, voici quelques lacunes qu'une édition ultérieure pourrait combler. Plusieurs bibliographies, celles par exemple de l'architecture, de la sculpture, de la numismatique, n'indiquent aucune date à côté des ouvrages renseignés : est-ce parti pris? On se demande où est le profit. Ni le chapitre intitulé *Books and writing*

ni la rubrique *Paleography* ne donne une indication, si sommaire soit-elle, sur l'histoire de la papyrologie : des gloires, bien anglaises, comme Grenfell et Hunt, demeureront ainsi ignorées de beaucoup d'étudiants. La place naturelle du chapitre sur la métrique n'est-elle pas aussitôt après le chapitre qui traite de la musique, en raison du lien intime qui unit ces deux branches ? La bibliographie de la métrique omet les ouvrages du métricien français le plus apprécié, M. Masqueray, dont le nom demeure attaché à plus d'une théorie capitale en la matière.

Le *Companion* se termine par quatre *Index* : à première vue c'est beaucoup ; en réalité ce n'est pas assez. Vous y chercheriez en vain des indications telles que : epic poetry, gems, oratorical prose, papyrus, uncial, toutes choses dont il est traité dans le manuel. Il manque à celui-ci ce que les Allemands appellent un *Sachverzeichnis*, indispensable dans tout ouvrage de consultation. Le *Manuel* de M. Laurand, qui est le pendant français du *Companion*, mais sans illustrations, est, en raison de ses tables détaillées, d'une utilisation bien plus commode.

Ces remarques ne diminuent en rien, je le répète, le mérite d'un manuel dont les auteurs sont des compétences de la valeur de Jebb pour la littérature grecque, Sandys pour l'histoire de la philologie, Miss Harrison pour les rites de la religion privée. Il ne s'agit que de rendre parfait un ouvrage qui est déjà tout près de la perfection.

J. VAN OOTEGHEM.

L. LAURAND, *Manuel des Études grecques et latines*. Tome I, *Grèce*; tome II, *Rome*; tome III, *Compléments, Atlas, Tables*; 884 + 278 pp. in-8°, Paris, Picard, 1930; 25, 25 et 45 fr.fr.

Le *Manuel* de M. Laurand fut, dès sa première édition, un inappréciable service rendu à tous ceux qu'intéressent les études grecques et latines : il a pleinement mérité d'être couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par l'Association des Études grecques.

On sait les innombrables rubriques que comprend ce précieux vademecum : elles embrassent tout ce qui a été publié jusqu'ici dans le domaine de l'antiquité gréco-latine. Pour la commodité de la consultation, elles ont été groupées aujourd'hui en trois volumes : le premier comprend les trois premiers fascicules de jadis : géographie, histoire, institutions grecques ; littérature grecque ; grammaire historique grecque ; le second volume : géographie, histoire, institutions romaines ; littérature latine ; grammaire historique latine ; le troisième : métrique, critique des textes, paléographie, épigraphie, numismatique, archéologie, histoire de la philologie, bibliographie, travail philologique, sciences dans l'antiquité, art oratoire, enseignement, lectures, atlas pratique, nouvelles tables générales.

Les tables facilitent singulièrement la consultation du *Manuel* : des tables particulières terminent les deux premiers volumes ; à la fin du troisième, un index alphabétique et une table analytique, ne comprenant pas moins de 70 pages en trois colonnes, renvoient aux numéros de l'ouvrage entier.

Les innombrables bibliographies qui accompagnent chaque chapitre contiennent l'essentiel de la littérature sur toutes les questions traitées. Elles sont tenues à jours jusqu'à 1930 inclusivement : ainsi la bibliographie de la question homérique se clôt par l'ouvrage de W. J. Woodhouse, *The composition of Homers 's Odyssey*, paru en 1930. Le plus souvent, M. Laurand ne se contente pas d'une indication de titre : sa grande compétence lui permet de caractériser d'un mot le contenu ou la valeur d'un ouvrage.

Que de fois, hélas ! — mais c'est là un défaut inhérent à tout manuel — l'on voudrait en savoir plus long sur la pensée de l'auteur ; je me suis arrêté perplexe devant ces mots du *Manuel*, IV, 75 : « Mithridate VI Eupator, roi du Pont (né en 121) ... » : M. Laurand a évidemment quelque raison, à nous inconnue, de faire naître Mithridate en 121, au lieu de la date traditionnelle 132. — Nul détail sur la question si importante de la provenance de *Périochae* de Tite-Live (*Manuel*, V, 217).

La modicité du prix n'est sans doute pas une qualité négligeable du *Manuel* : elle permettra à tous ceux qui ne le possèdent pas encore, de l'acquérir, au grand profit de leur enseignement.

J. VAN OOTEGHEM.

C. JENSEN, *Menandri Reliquiae*, Bibliothecae graecae et latinae auctarium Weidmannianum, vol. I, 184 pp. in-8°, Berlin, Weidmann, 1929, 9 RM.

Voici le premier volume d'une collection qui publiera des œuvres que d'autres ont négligé, oublié d'éditer ou dont le progrès de la critique nécessite une réédition. Ménandre appartient à cette seconde catégorie. Le papyrus du Caire découvert en 1905 dans un village d'Égypte non loin de Thèbes par M. G. Lefèvre, fut publié une première fois en 1907 par l'auteur même de la découverte. D'autres éditions suivirent : celles de Koerte (1908), de Jensen (1910), une édition nouvelle de M. G. Lefèvre (1911), une autre de S. Sudhaus, sans parler de nombreux articles de périodiques. E. Capps, Bodin et Mazon, J. van Leeuwen éditérent Ménandre en Amérique, en France, en Hollande. L'édition de Sudhaus (1914) était la dernière en date du côté allemand. Le nouveau *Ménandre* de M. Jensen était attendu depuis longtemps. On savait qu'il s'était rendu deux fois en Égypte pour vérifier sur place l'exactitude de leçons souvent très difficiles à établir. C'est le fruit de ses longues et minutieuses recherches qu'il nous livre aujourd'hui. Après une analyse, rédigée en latin, des œuvres ou fragments d'œuvres retrouvés, M. Jensen nous donne le texte établi avec la certitude relative que permettent les papyrus et parchemins. Les leçons sont discutées dans l'apparat critique au bas des pages : de ces notes tout commentaire est exclu ; je ne doute pas que les professeurs ne le regrettent : car on touche du doigt à chaque pas avec quelle compétence M. Jensen interpréterait le texte de son auteur favori. Souhaitons qu'un jour il comble cette lacune.

Il faut noter les principes de sage modestie qui ont guidé M. Jensen dans l'établissement du texte : « Edendi quoniam id mihi fuit consilium, ut ipsa poetae verba quam integerrima lectoribus proponerem, quaecumque aut a spatiis lacunarum aut a Menandri dicendi usu aliena ducerem repudiavi et versus mutilos, de quibus reficiendis desperabam, intactos relinquere malui quam incertis supplementis replere. » Espérons qu'une pareille prudence guidera les auteurs des autres ouvrages de cette collection : le *Ménandre* de M. Jensen en inaugure dignement la série.

J. VAN OOTEGHEM.

W. THEILER, *Die Vorbereitung des Neuplatonismus*, Proble-mata : Forschungen zur klass. Philologie, Heft 1, 166 pp. n-8°, Berlin, Weidmann, 1930, 10 RM.

Ce travail sur la formation du Néoplatonisme comprend trois parties. Dans la première, l'auteur passe en revue les œuvres où se dessinent la première ébauche du Néoplatonisme. La seconde partie est consacrée à l'étude particulière des philosophes Plotin et Posidonios. La doctrine éclectique du fondateur de la philosophie néoplatonicienne a subi une forte empreinte de Posidonios. Sans doute avait-on déjà mis en lumière l'importance de Posidonios au point de vue du Néoplatonisme; mais par la comparaison des doctrines des deux philosophes, par l'analyse des textes empruntés à des écrivains qui ont subi leur influence, l'auteur a donné au maître de Cicéron une place plus marquante dans l'élaboration du Néoplatonisme.

La formation et l'évolution de la doctrine de Posidonios constituent la matière de la troisième partie.

En appendice, l'auteur a réuni un certain nombre de variantes du texte de Plotin.

R. SCALAIS.

A. WEIZSÄCKER, *Untersuchungen über Plutarchs Biographische Technik*, Proble-mata : Forsch. zur klass. Phil., Heft 2, 122 pp. in-8°, Berlin, Weidmann, 1931, 8 RM.

La technique dans la composition des biographies de Plutarque fait l'objet de cette thèse. L'auteur envisage la question d'une manière plus complète que les critiques qui l'ont abordée avant lui. En général les études antérieures s'attachaient à montrer l'habileté de Plutarque à disposer les éléments particuliers de ses biographies, sans lui reconnaître une grande adresse dans l'ensemble de ses compositions.

Ici la matière qui constitue les biographies du moraliste grec est étudiée à un double point de vue. Tantôt Plutarque respecte l'ordre chronologique des faits; tantôt il y renonce et groupe les faits d'après sa conception personnelle. Établir l'importance respective des deux méthodes, tel est le but de l'auteur.

Parmi les biographies, il a choisi comme centre de son étude celle de *Périclès*, et dans cette œuvre, plus spécialement les chapitres 15-23, qui sont considérés comme les plus importants.

La méthode d'analyse appliquée tout d'abord à la vie de *Périclès* est étendue à des passages d'autres vies (*Cimon, Philopœmen* ...).

Même les historiens trouveront profit à consulter cette étude, car l'auteur reprend la chronologie des guerres de Chersonèse, du Péloponèse et du Pont d'après les documents historiques les plus récents.

R. SCALAIS.

V. MAGNIEN, *Illiade*, texte grec publié avec une introduction, des arguments analytiques, des notes et des illustrations; 892 pp. in-16 cartonné, Paris, Hachette, 1930, 67 fr. 50.

M. Magnien s'intéresse depuis longtemps à la littérature homérique. Sur la grammaire d'Homère, sur la civilisation au temps d'Homère il a publié, dans la *Revue des Études grecques* surtout, plusieurs articles justement appréciés. L'introduction à l'étude de l'Illiade, qui figure dans la présente édition, contient maint souvenir de ces précédentes recherches. Elle est suivie d'une bibliographie des plus sommaire, dépourvue, hélas! de toute indication de date.

Le texte adopté est celui des manuscrits, sans correction, sans conjecture, sans la restitution du digamma, que plusieurs savants appellent de leurs vœux. En tête de chaque chant, à côté d'une analyse détaillée, une liste de principales leçons divergentes. Les notes, brèves, se réduisant à l'essentiel, éclairent les passages difficiles ou donnent l'équivalent attique du dialecte d'Homère. Un bon choix de gravures représentant les *realia*, révélés par les fouilles de Troie, Cnossos, Mycènes.

L'édition d'Homère de M. Magnien est excellente; elle est peut-être la seule bonne de langue française à l'heure actuelle.

J. VAN OOTEGHEM.

V. USSANI e L. SUTTINA, *Virgilio*, Supplemento al N. 49 de « L'Illustr. Ital. » del 7 dec. 1930, 68 pp. in fol., 32 planches hors texte et 155 illustr. dans le texte; Milano, Fratelli Treves, 30 lires.

De toute la littérature virgilienne, suscitée par la célébration récente du bi-millénaire, il n'est peut-être pas d'ouvrage qui rendra plus de services à l'enseignement que le numéro de l'*Illustrazione Italiana* consacré à Virgile.

Il n'existait pas jusqu'ici d'œuvre qui, outre les photographies de paysages, réunit l'ensemble des monuments figurés — sculptures, mosaïques, peintures — se rapportant à Virgile et à ses poèmes. Grâce au dévouement de l'éminent philologue qu'est M. V. Ussani et de son collaborateur M. L. Suttina, cette lacune est comblée. Impossible de se faire une idée de la richesse de ce fascicule, si on ne l'a admiré à loisir. Toutes les ressources de l'art, depuis la gravure sur bois jusqu'à l'autochromie, ont concouru pour donner à ce monument une allure digne du poète génial qu'il voulait commémorer.

Cette incomparable illustration est encadrée par douze articles évoquant les multiples aspects de la grande figure virgilienne. — A première

vue, le prix de ce numéro de l'*Illust. Ital.* peut paraître élevé : je gage que nul professeur ne regrettera de l'avoir acquis.

J. VAN OOTEGHEM.

L.-A. CONSTANS, *Jules César, Guerre des Gaules*, 502 pp. in-16, 60 plans ou illustr. et une carte hors texte, cartonné, Paris Hachette, 1929, 22 fr. 50.

M. Constans connaît à fond les campagnes de César et tous les endroits de France où elles se sont développées. Après qu'il eut publié une excellente édition critique de la *Guerre des Gaules* dans la Collection G. Budé (1926), la maison Hachette lui a confié le soin d'éditer la même œuvre dans sa collection des classiques latins. La tâche était délicate : car l'édition Benoist et Dosson, que celle-ci était appelée à remplacer, n'était pas dénuée de mérites. L'édition de M. Constans peut dignement figurer à côté des éditions remarquables de Kraner-Dittenberger-Meusel et de T. Rice-Holmes.

L'introduction donne quelques détails sur la Gaule avant César, sur César lui-même et sur ses *Commentaires*. Dans le jugement qu'il porte sur le grand général, M. Constans se tient prudemment à distance égale de l'hostilité de M. Jullian et de l'admiration sans réserve de Drumann et Mommsen. Le texte adopté ne diffère que sur quelques points de celui de la Collection Budé, le jugement de l'auteur ne s'étant presque pas modifié depuis cette dernière publication. Enfin un choix de notes critiques et un index historique, géographique et archéologique.

Avec cette excellente édition et le *Guide illustré des Campagnes de César en Gaule* du même auteur (Paris, Belles-Lettres, 1929), les professeurs de quatrième sont armés pour rendre leurs cours palpitants d'intérêt.

J. VAN OOTEGHEM.

H. MARTIN, *Ovide, Extraits des métamorphoses*, 226 pp. in-16 illustré, cartonné, Paris, Hachette, 15 fr.

Après une courte notice sur le poète, M. Martin justifie le texte adopté par lui : c'est ordinairement celui de M. Lafaye dans la Collection Budé. Pour donner une idée aussi complète que possible des *Métamorphoses*, les extraits sont choisis dans tous les livres du poème. L'illustration a été particulièrement soignée : elle est empruntée exclusivement aux monuments antiques. L'annotation est sobre et de nature à favoriser le travail personnel de l'élève. Un index des noms propres termine l'ouvrage.

J. HAUZEUR.

A. BAZOUIN, *Les Textes latins*, classes de 4^e et 3^e, 460 pp., 33 fr. classe de 2^e, 340 pp., 24,75 fr. ; 2 vol. in-12, illustr., Paris, Hachette, 1930 et 1931.

Les programmes français obligent les professeurs à voir avec leurs élèves un grand nombre d'extraits d'auteurs divers : les deux volumes que nous présente M. Bazouin sont, nous déclare la préface, rigoureusement conformes aux programmes officiels du 3 juin 1925 et du 31 avril

1931. La législation belge nous laisse fort heureusement toute latitude pour lire des œuvres *in extenso*. Ces deux recueils pourront cependant rendre service aux professeurs qui désireraient plus de variété dans leur programme de classe ou qui seraient en peine de trouver des versions de concours. Les *Textes latins* donnent, autant que possible, les fragments essentiels et caractéristiques des œuvres anciennes, tout en réunissant ces fragments par une analyse du reste de l'ouvrage. En outre, des notices assez étendues sur chaque écrivain, des notes comprenant des fragments de traduction et des gloses grammaticales ou historiques, des illustrations intelligentes qui éclairaient vraiment le texte. Ces deux petits volumes sont excellents en leur genre.

J. VAN OOTEGHEM.

J. VAN OOTEGHEM, S. J., *Virgile, Énéide, livre VI*, préparation annotée et illustrée, 46 pp. in-12 et 12 grav., Liège, Dessain, 1931, 4.40 fr.

J. VAN OOTEGHEM, S. J., *Homère, Iliade, chant I*, préparation annotée et illustrée, 3^e édition, 46 pp. in-12 et 30 grav., Liège, Dessain, 1931, 3.60 fr.

J. VAN OOTEGHEM, S. J., *Hérodote, Extraits*, préparation annotée et illustrée, 2^e édition, 54 pp. in-12 et 8 grav., Liège, Dessain, 1932, 3.00 fr.

C'est presque un tour de force que d'avoir réuni, dans un espace restreint, tant de renseignements utiles, qui répondent à toutes les exigences de l'esprit scientifique, sans tomber dans les excès d'érudition que réprouve une saine pédagogie. La préparation de Virgile offre tout d'abord à l'élève un lexique; mais la sécheresse d'un tel travail est corrigée par l'agrément de gravures qui charment tout en instruisant. Que nous sommes loin de ces listes de vocables alignés sur deux rangs, dans leur désolante monotonie! Aujourd'hui le lexique s'accompagne d'un commentaire très varié : étymologie, équivalents grecs, explication de formes insolites, synonymie, constructions complexes résolues, indication des ellipses, inversions, hypallages, etc., brève justification des cas, des temps, des modes, valeurs des particules, explication des métaphores, de tous les noms propres, allusions historiques, institutions romaines, jugements des critiques sur les intentions de l'auteur, sur l'enchaînement des phases du récit, sur les faiblesses de la composition et les discordances, rôle des personnages, précisions sur leurs gestes et leurs attitudes, données géographiques et ethnographiques, topographie détaillée avec documents photographiques à l'appui, précisions d'ordre archéologique, notions de mythologie. Les travaux les plus récents ont été mis à profit. Chaque gravure ou carte est accompagnée d'un commentaire (origine, description, interprétation). Un index permettra au professeur d'interroger rapidement sur les mots les plus importants.

Travail d'éducateur, d'érudit et d'organisateur : tel est le mérite de cette préparation de Virgile, dont la richesse et la « densité » n'ont été

rendues possibles que par le souci d'éviter les controverses trop longues (v. 743). Peut-être nous sera-t-il permis d'observer que telle interprétation aurait pu être entourée de quelques réserves (7 *rapit*, 31 *sineret*, 260 *eripe ferrum*) et que telle note de Cartault ne mérite pas l'honneur qui lui est fait (v. 660).

Pour Homère et Hérodote, les préparations sont conçues dans le même esprit et réalisées d'une manière tout aussi heureuse. La deuxième édition d'Hérodote s'est enrichie d'une photographie prise par l'auteur (baie de Salamine).

J. MEUNIER.

Français

R. BOSSUAT, *Le Moyen Age*, Hist. de la littér. franç. publiée sous la direction de J. CALVET, tome I, 445 pp. in-8° avec 24 gravures hors-texte, Paris, de Gigord, 1931, broché 60 fr., relié demi-chagrin 85 fr. français.

Voici, après les ouvrages fondamentaux de Petit de Julleville, de Lanson, de Bédier et Hazard, une nouvelle histoire de la littérature française, qui fera honneur à la Faculté catholique de Paris, si toutefois les tomes suivants ressemblent au premier.

La rédaction de celui-ci a été confiée à M. Bossuat, un des savants les plus en vue parmi les jeunes philologues de France, à qui nous devons entré autres choses « Li livres d'amour de Drouart la Vache ».

M. Bossuat a conçu son *Moyen Age* en professeur, procédant par larges synthèses et fournissant sur chaque question, épopée, lyrisme, théâtre, fabliau, roman de la Rose, histoire, contes dévots, un exposé clair, précis, complet et actuel.

Aucun livre ne rendra plus de services aux étudiants et aux professeurs. Aux spécialistes de la littérature romane, je recommande surtout les excellentes bibliographies qui terminent les chapitres, et livrent au chercheur une merveilleuse documentation.

Me sera-t-il permis cependant de faire quelques remarques ?

Des détails : Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, connaît une édition toute récente de 1930. A propos de l'origine orientale du fabliau, n'était-il pas intéressant de citer la thèse de Cosquin ? Sur Ruteboeuf, il serait utile de signaler que le texte de Kressner demeure très imparfait.

On pourrait aussi chicaner l'auteur sur son admiration exclusive de Bédier, de Jeanroy, de Faral, de Cohen. Le *Chrétien de Troyes* de Cohen est presque un livre manqué. La thèse de Faral sur l'amour courtois est discutée par Madame Lot-Borodine qui y voit tout autre chose que de l'amour païen. Sur les origines de la poésie lyrique, Bédier, dans son cours du collège de France 1929-30, détruit la thèse de Jeanroy et cite avec éloges le petit ouvrage de Delbouille. Quant à la théorie de Bédier sur l'origine des épopées, elle a été fortement entamée par les remarques de F. Lot. Wilmotte voit juste quand il rattache l'épopée aux vies des Saints. Enfin, pour tout ce qui touche à ces vies des Saints, on aurait pu citer les publications des Bollandistes.

Terminons en remerciant M. Bossuat du don qu'il nous a fait de sa science comme de son talent d'exposition et d'analyse; car, j'oubliais de le dire, un des précieux avantages de son histoire, c'est l'analyse vivante des œuvres.

L. STINGHAMBER.

L. THUASNE, *François Villon, Œuvres*, 304 pp. in-8°, Paris, Picard, 1923.

Nous nous excusons de présenter un livre qui devrait être, depuis qu'il a paru, connu de tous les érudits.

Mais combien se contentent encore des éditions périmées, si loin du texte admirable établi par L. Thuasne, le spécialiste si averti, à qui nous devons aussi l'excellente notice biographique et le glossaire qui encadrent les deux Testaments.

Aucun ouvrage ne servira mieux les professeurs désireux de faire connaître notre vieille poésie lyrique. Sans doute, tout n'y est pas à lire aux jeunes gens. Villon ne craint pas le mot cru. Mais on y trouvera dans une forme parfaite la ballade des pendus et celle des dames du temps jadis, que nul ne devrait ignorer.

L. STINGHAMBER.

H. SENSINE, *La ponctuation en français*, 144 pp. in-12, Paris, Payot, 1930, 15 fr. franç.

Tous les professeurs se plaignent de l'ignorance et du sans-gêne croissant des élèves en tout ce qui touche à l'orthographe. La ponctuation est particulièrement maltraitée. A ceux qui veulent réagir contre ce laisser-aller, M. Sensine présente un petit manuel très méthodique. Après quelques anecdotes qui montrent à quelles mésaventures on peut s'exposer en négligeant la ponctuation, l'auteur détaille les règles des différents signes. Il commence toujours par des exemples pris aux meilleurs écrivains. La ponctuation du texte est expliquée et la règle en est déduite. L'emploi, si délicat parfois, de la virgule a reçu tous les développements nécessaires. Au cours de l'ouvrage et surtout à la fin sont reproduits de nombreux textes qui peuvent servir d'exercices. Regrettons seulement que les professeurs catholiques ne puissent les utiliser tous, spécialement un texte de Voltaire renfermant des raileries déplaisantes (p. 100) et un éloge outré du même auteur, par Lamartine (p. 106).

J. HAUZEUR.

H. PONSOT, H. BESEIGE, A. FOUROT, *Pour bien lire*, Cours inférieur, 285 pp., illustré; Cours supérieur, 344 pp., gravures hors texte, Paris, Presses universitaires de France, s. d.

Deux avenants manuels pour nos benjamins, témoignant d'un réel souci de formation esthétique. Un choix d'extraits des meilleurs auteurs de langue française, de fines héliogravures appropriées au texte, en font des livres qu'aimeront nos écoliers. Le gouvernement belge a mis ces ouvrages parmi ceux qui peuvent figurer dans les bibliothèques d'écoles normales.

A. HUBLET.

Flamand

M. A. P. C. POËLHEKKE, *Taalbloei*, letterkundig leesboek, 5^e uitg. bewerkt door G. BROM en H. DE MAN, 282 bl. in-8^o, Groningen, Wolters, 1931, ing. f. 2,90.

Beide bewerkers moeten het als een daad van pieteit beschouwd hebben, het literair onderwijs van Wijlen M. A. P. C. Poelhekke voort te zetten; en daarom wellicht hebben zij diens letterkundig leesboek besloten met « De sagenvader » van Anton van Duinkerken, welk stuk « in memoriam Poelhekke » gedicht werd.

Wie de eerste uitgave, die van 1909, met deze vijfde vergelijkt, vindt heel wat veranderd. De twee boekdeelen zijn er één geworden, met minder bladzijden dan elk der twee vorige afzonderlijk; en zeker niet meer dan een vierde der gekozen stukken behoort tot de oorspronkelijke keuze van Poelhekke.

Maar de geest van *Taalbloei* zelf vergde die wijziging. Een letterkundig leesboek, bestemd om in de drie hoogste klassen materiaal te leveren — en wel uit de nú levende taal — voor de lessen en de literatuur, moet wel gedurig aan den wisselenden tijdgeest worden aangepast; en sinds 1909 is er, ook in de letterkunde, heel wat gebeurd.

Deze geest ook laat ons het nut, maar ook de beperking, aanduiden van de verzameling :

1. Buiten Guido Gezelle, zijn al de gekozen schrijvers tachtigers of latere; en staan ze met zeer verscheiden stukken vertegenwoordigd—

2. Al worden ook van de allermooiste schrijvers aangehaald, toch is heel het boek, en elk deel ervan, degelijk. Daarom lijkt ons dit werk ten zeerste geschikt tot sympathieke kennismaking, op grond van literaire beginselen, met al de voornaamste schrijvers der laatste dertig jaar.

3. Maar dan toch sommige leemten, voornamelijk van uit vlaamsch oogpunt. Waarom, bij voorbeeld, geen proza van Frederik van Eeden of van Feber? Waarom niets van Felix Timmermans, van pater Reypens of van Cyriel Verschaeve? — Ook lijkt nu de keuze van sommige stukken, bij Gezelle of Rodenbach bij voorbeeld, vrij willekeurig.

E. JANSSEN.

Prof. JAC. VAN GINNEKEN en Dr. J. ENDEPOLS, *De Regenboogkleuren van Nederlands Taal*, 2^e druk, 240 bl. in-8^o, 's Hertogenbosch, Malmberg, 1931, ingenaaid, 72 fr.

Wat pater van Ginneken en Dr. Endepols bedoeld hebben met deze « Regenboogkleuren », staat klaar voorgesteld in de vrij lijvige brochure van den eersten bewerker : *Als ons moedertaalonderwijs nog ooit gezond wil worden*. Dan « moet de opleiding der leeraars in de taalwetenschap de heele taal omvatten »; ook, onder meer, « alle belangrijke Nederlandsche taalgroepen », — en die taalgroepen staan verklaard en door leesstukken vertegenwoordigd in « Regenboogkleuren ».

« Regenboogkleuren » moet het derde handboek worden van een volledigen taalkursus; het past in het derde studiejaar, middelbaar onderwijs, en in de volgende.

Of dat, bij ons, mogelijk is? Maar het boek past zeker in de bibliotheek van ieder leeraar in de moedertaal; het zal vele verkeerde begrippen recht zetten, en zijn rijk materiaal is zeker, nu en dan, bruikbaar en gewenscht.

De tweede druk verschilt nogal merkkelijk van den eersten. De oefeningen vielen uit; verschillende kaartjes en verluchtingen kwamen er bij; enkele stukken werden weggelaten of besnoeid; enkele andere werden opgenomen.

E. JANSSEN.

Histoire et Géographie

O. JACOB, *Les Esclaves publics à Athènes*, Bibl. de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. XXXV, 206 pp. in-8°, Liège, Vaillant-Carmanne; Paris, Champion, 1928, 26 fr.

Aussi bien que les particuliers, l'État athénien avait ses esclaves, désignés sous l'épithète générique de *δημόσιοι* et divisés en esclaves-ouvriers, esclaves de bureau, esclaves chargés de la police municipale. Une minorité de ces serviteurs provenait sans doute de la confiscation des biens de particuliers ou de l'asservissement consécutif à certaines infractions légales; les deux moyens principaux de recrutement étaient la guerre et l'achat.

Deux études ont paru jadis en Allemagne sur cette question des esclaves publics à Athènes : S. WASZYNSKI, *De servis Atheniensium publicis*, Berlin, 1898, et O. SILVERIO, *Untersuchungen zur Gesch. der Staatssklaven*, Munich, 1900. M. O. Jacob a eu l'excellente idée de reprendre le sujet, tant pour mettre plus de clarté dans les notions que pour donner une solution aux points controversés. Ses recherches se limitent au milieu athénien, l'institution des esclaves publics dans les autres villes devant faire l'objet d'un ouvrage distinct.

Les trois catégories d'esclaves sont passées en revue dans les trois premiers chapitres de la présente étude : les textes des auteurs anciens, les définitions ou remarques des lexicographes et des scholiastes, les inscriptions surtout nous renseignent sur le moment de l'apparition des diverses classes de serviteurs publics, sur leur organisation, leur outillage, leur habillement, leurs attributions dans les différents services de la cité. Ces pages contiennent une foule de renseignements précieux, qui permettront aux professeurs d'exposer avec plus de clarté le procès de Socrate ou l'un des nombreux procès auxquels font allusion Démosthène et Eschine, Lysias et Andocide.

Les trois derniers chapitres sont consacrés à l'étude de la condition juridique, morale et sociale des esclaves publics : les conclusions de cet examen sont tout à fait favorables aux *δημόσιοι* : ils rendaient à l'État d'éminents services — celui surtout d'assurer la continuité dans la politique et l'administration — et la cité savait leur témoigner la

reconnaissance qu'elle leur devait : « Dans aucune cité, on ne traitait les esclaves aussi humainement qu'à Athènes, en raison de la douceur naturelle des Athéniens, mais aussi en raison du besoin qu'avait des esclaves cette grande cité maritime et industrielle. A fortiori, cette bienveillance devait-elle se faire plus généreuse encore à l'égard de ceux qui étaient sa propriété et qui demeuraient attachés toute leur vie à son service et à ses magistrats ».

Il est regrettable qu'aucun texte ancien ne nous dise nettement que l'affranchissement pouvait être accordé aux esclaves publics aussi bien qu'aux esclaves privés : nous devons nous contenter de l'affirmation de scholiastes ou de déductions plus ou moins hypothétiques.

M. Léon Halkin, professeur à l'Université de Liège, a publié jadis (1897) des recherches importantes sur *Les esclaves publics chez les Romains*. M. O. Jacob a dignement continué la tradition de ses maîtres en nous livrant ses recherches sérieuses, solides sur *Les esclaves publics à Athènes* : ce beau travail, qui lui a valu le titre d'élève diplômé de l'École des Hautes Études de Paris, est une excellente contribution à l'étude des institutions grecques.

J. VAN OOTEGHEM.

F. W. PUTZGERS *Historischer Schul-Atlas*, 50^e édition par M. PEHLE et H. SILBERBORTH, Velhagen und Klasing, Bielefeld et Leipzig, 1931.

Peu de livres peuvent se glorifier d'avoir atteint la cinquantième édition : c'est donc avec une légitime fierté que les éditeurs de l'Atlas historique Putzger inscrivent sur la page titre : 50. *Jubilaeums-Auflage*.

Cette nouvelle édition n'est pas une réimpression : elle comporte de sérieux remaniements de l'édition précédente parue en 1929. Les auteurs ont tenu à se conformer aux tendances qui se manifestent aujourd'hui dans l'enseignement de l'histoire. Plusieurs cartes nouvelles se rapportent à l'époque préhistorique. La place a été faite plus large encore que précédemment à l'histoire de la civilisation, pour restreindre d'autant la part laissée à l'histoire politique. Par endroits, des flèches en couleur, marquant la direction des invasions ou des armées en marche, rendent les cartes plus claires, plus parlantes. Pour compenser l'addition de cartes nouvelles, plusieurs ont été supprimées (ainsi le plan de la bataille de Trasimène) ou réduites (cartes du passage des Alpes par Hannibal, de la bataille de Cannes, de la Palestine au temps du Christ, du développement de la Russie de 1300 à 1914, etc.). Ajoutons, pour ceux qui ne posséderaient qu'un *Putzger* ancien, que les dernières éditions sont munies d'un index systématique, qui permet de suivre, à travers les différentes cartes, le développement historique de tel pays ou de telle race humaine.

J. VAN OOTEGHEM.

H. BELLOC, *Jeanne d'Arc*, préface de H. Massis, collect. « Vies », 184 pp. in-12, Paris, Firmin-Didot, 1930.

P. DONCOEUR, S. J., *Qui a brûlé Jeanne d'Arc?* Collect. Les Réponses catholiques, 126 pp., petit in-12, Paris, Flammarion, 1931.

Dans une préface aussi judicieuse qu'opportune, M. Massis situe *Jeanne d'Arc* dans l'œuvre d'Hilaire Belloc, l'historien de « L'Europe et la Foi » et dans la série des biographies anglaises de la « Maid of France ». Cette vie, loin d'être un « point de vue » ou une « interprétation » nouvelle de l'héroïque chevauchée, nous présente « les données de l'histoire déroulée à la façon d'une chronique, simple et nue » (p. XXI). Pareille simplicité est émouvante, attachante et persuasive : c'est dans une critique impartiale des manuscrits et dans le contact intime avec l'âme de la Sainte, qu'il faut en chercher le secret.

Cette chronique est en concordance suggestive avec la « Réponse Catholique » que le P. Doncoeur, spécialiste du sujet, vient de formuler avec tant de science et de franchise. « Qui a brûlé Jeanne d'Arc ? » Les Anglais sont coupables de cruauté pour « avoir agi criminellement au nom de la Raison d'État » ; et les Français, tous les Français « par leur concours ou leur silence, par leur méchanceté ou leur veulerie » (p. 13) ont péché contre Jeanne ! Mais leur crime tient plus du défaitisme que de la trahison ; croyant à la défaite, ils ont « subi, sans révolte, l'humiliation d'une complicité silencieuse ou empressée » (p. 84). Bien que le récit de Belloc jette moins de lumière sur la psychologie des fauteurs et comparses du crime, les nombreuses concordances de ces deux études sont le témoignage le plus éloquent en leur faveur. JEAN SONET.

WAUCOMONT, SCHRADER, GALLOUÉDEC, *Atlas moderne*, in-4°, cartonné, Paris, Hachette, 1930, 32.50 fr.

Cet Atlas porte comme premier nom d'auteur M. Th. Waucumont, professeur de Géographie à l'Athénée de Bruxelles. Toutefois rien qu'à la numérotation des cartes l'on constate qu'il n'est qu'un extrait d'un Atlas français plus considérable : la première carte porte le n° 21 et les cartes nos 59 à 70 sont inexistantes. Y aurait-il eu grand'peine à changer la numérotation, de manière à donner tout au moins l'illusion d'un Atlas complet ?

La Belgique et le Congo sont représentés par les cartes nos 51 à 58 : beaucoup de professeurs regretteront de ne pas trouver de carte détaillée de chaque province. A côté de ces réels défauts, il nous faut reconnaître la valeur didactique des cartes qui constituent l'Atlas : les caractères typographiques sont gradués de manière à révéler au premier coup d'œil l'importance des noms géographiques : caractère gras pour les noms de première importance ; caractères maigres, filiformes pour les noms d'importance secondaire. M. VALLON.

L. EMERY, *Images du Monde*, 191 pp., 30 planches hors texte, nombreux dessins, Paris, Presses universitaires de France, 1930.

Ce petit volume, très artistiquement présenté, sera pour nos enfants une excellente et agréable leçon de géographie. A. HUBLET.



AU CAFÉ



A TABLE

quand vous les aurez toutes
goûtées, vous exigerez unique-
ment l'eau de

CRISTAL CHAUDFONTAINE

Sa saveur exquise, sa remarquable
légèreté, son incomparable pureté,
comme votre bon goût, affirment
sa supériorité.

l'eau de cristal

chasse l'acide urique, entretient le
bon fonctionnement des reins et
sauvegarde votre santé



DÉPÔTS A NAMUR :

DELCHAMBRE frères, route de Gembloux, 118. — Tél. 1436.

Georges BALON, avenue de la Plante, 48. — Tél. 85.

Recommandez-vous de la Revue en faisant vos commandes

FILMS ET MATÉRIEL CINÉMATOGRAPHIQUES

*Pour vos
séances de
cinéma*

*Une maison
sérieuse
connue*

*10 ANS
D'EXPÉRIENCE*

BRABO-FILMS

26, rue Dupont, 26

BRUXELLES

Téléphone 17.34.64

*La meilleure
production
de films
sélectionnés
pour
salles
catholiques*

Catalogues et Renseignements gratuits sur demande

Horloges électriques de toutes dimensions

avec ou sans sonnerie ou carillon

Commande à distance d'horloges secondaires
sans balancier; de signaux avertisseurs pour le
commencement et la fin de cours, d'exercices, etc.

**Sonneries en volée
de cloches**

BRILLIÉ

RUE DES COLONIES, 5

BRUXELLES

Téléphone 44.49.80

**40 années de succès
Références mondiales**



TITE-LIVE : Extraits par R. BAUCY, Docteur
en Philosophie et Lettres. — Annotations en
Français et en Flamand.

TITUS LIVIUS : Uittreksels door R. BAUCY,
Doctor in de Wijsbegeerte en Letteren. — Aantee-
keningen in het Fransch en in het Nederlandsch.

Prix : 6 fr.

Ces **EXTRAITS DE TITE-LIVE** répondent au programme
qui recommande expressément « des morceaux choisis qui
permettent de suivre les phases principales de l'histoire inté-
rieure et extérieure de Rome. »

Ce manuel peut être utilement employé par MM. les Professeurs :

1° Comme auteur expliqué (classe de III^e);

2° Pour la traduction cursive (classe de II^{de});

3° Comme manuel de versions latines (classes de III^e et de II^{de});

d'autant mieux qu'il n'en a pas été publié de traduction.

L'auteur dit dans son Avant-Propos : « Rendons hommage au
» programme belge des Athénées, qui accorde sa préférence à la
» lecture expliquée d'extraits de l'*Histoire Romaine* de TITE-LIVE.
» Cette préférence nous semble en effet justifiée : L'élève aime le
» changement : le texte suivi lui déplaît, ce qui est un fait unani-
» mement observé. C'est pourquoi les extraits feront connaître
» aux élèves, d'une façon plus générale, l'œuvre de Tite-Live,
» et auront pour résultat de joindre l'utile à l'agréable. »

L'ABBÉ LÉONARD. — *Marc Minuell Felici Octavius*. Édition classique avec une introduction
littéraire, des remarques sur la langue d'Octavius, des notes philologiques en fran-
çais, etc. — Prix : 6 fr.

PRUDHOMME. — *Observations de style destinées à faciliter l'intelligence et la traduction des
auteurs latins*. — Prix : 2 fr.

DE SMET (l'abbé Joseph), inspecteur dioc. de l'Enseignement moyen, à Malines. — *Pour le salut
du grec. Homère se revanche ; Une bombe dans une sieste séculaire*, 1924. — Prix : 3 fr.

ÉDITIONS WESMAEL-CHARLIER, NAMUR

Faites confiance à nos annonceurs

GRANDE QUINCAILLERIE NAMUROISE
V. MARCQ GÉRARD

4, Rue du Bailli, NAMUR

Téléphone 361 — 1119



C. C. P 7431

Appareils de chauffage des meilleures marques

Ustensiles en aluminium, cuivre, émaillé, étamé, galvanisé, nickelé

Boissellerie — Brasserie — Coutellerie — Literie

Machines à laver — Courroies — Caoutchouc

Remise à domicile par camion auto

Maison VAN DEN BON-BLOMME

SYSSELE-lez-Bruges

Fournitures générales de classes et de bureaux

Manufacture de registres, cahiers et calepins

Fournisseurs des principaux Établissements d'enseignement du pays

Téléph. 988 Bruges

Chicorée PACHA

depuis 1825

la Chicorée CLASSIQUE de la Belgique

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES
pour Communautés Religieuses

MAISON FONDÉE EN 1837

J. MASSON & A. CAILLE

FABRICANTS

48, Rue Victor Hugo

AMIENS (France)

Anacostes, Escots, Serges, Mérinos, Molletons, Saint-Lô

Draps noir, blanc et Burel, Cuir-laine, Amazones

VOILES, ÉTAMINES, TAMISES, CAMELOTS, ETC.

Échantillons sur simple demande



Registre de Commerce Amiens N° 30

Nous ne renseignons que des maisons de toute confiance

THÈMES DE REPRODUCTION :

CICÉRON : *Première Catilinaire*;

SALLUSTE : *Conjuration de Catilina*.

remaniés et annotés par P. ALTENHOVEN, professeur de Rhétorique à l'Athénée royal d'Ixelles. Deuxième édition.

Prix : 3 fr.

PETIT TRAITÉ DES SYNONYMES LATINS

remanié et annoté par P. ALTENHOVEN, professeur à l'Athénée royal d'Ixelles. Troisième édition.

Prix : 7 fr.

Cette troisième édition s'est encore accrue de quelques articles nouveaux, sur les suggestions de collègues obligeants. Notre propre expérience a fait le reste. Si ce nouveau tirage atteste quelque progrès, c'est dans les exemples plus nombreux et soigneusement choisis qu'il faudrait en partie le découvrir. Tel qu'il est et s'il faut en juger par l'accueil qu'il a reçu jusqu'ici, ce petit Traité sera toujours utilement consulté par nos jeunes latinistes au cours de leurs études moyennes et supérieures.

Ce serait en effet une erreur de croire que dans l'état actuel de la question des Humanités, il soit permis de se départir d'une certaine rigueur dans l'enseignement du grec et du latin. La culture de l'esprit, dont se réclament à bon droit les études anciennes, répudie tout à peu près. Des vues claires ne sauraient venir que de notions certaines. Si, par impossible, au nom de l'esprit moderne, les Humanités anciennes devaient encore (hypothèse utopique!) consentir un sacrifice après les autres, ce n'est pas en profondeur qu'elles pourraient s'y résoudre. Quelle que soit la méthode qui prévaudra, l'étude d'une langue, morte ou vivante, serait une chimère si elle ne s'appuyait pas sur une connaissance solide des éléments, grammaire et vocabulaire.

En ce qui concerne les synonymes, la lecture d'une œuvre quelle qu'elle soit de Cicéron suffit à montrer l'importance de cette étude. Si l'accumulation des synonymes est souvent un moyen oratoire qui sert à donner de l'ampleur à la période, il reste vrai que la nécessité s'impose chaque fois de les différencier et, pour les traduire en français, d'avoir recours à des tournures diverses, un exercice dont l'intérêt ne peut être mis en doute. A la vérité, le présent Traité ne résout qu'un très petit nombre de cas, mais ce sont les plus usuels, et il fallut se borner. Le but est atteint si l'élève, en le maniant, s'exerce à une discrimination qui conduit sûrement à la précision.

ÉDITIONS WESMAEL-CHARLIER, NAMUR

Recommandez-vous de la Revue : vous serez mieux servi.

MAISON DE PREMIER ORDRE
SPÉCIALISÉE DANS LE

Vêtement pour le Clergé

SOUTANES BELGES
ROMAINES, etc.
MANTEAUX, MANTELETS, etc.
CHAPEAUX, BARETTES
COLS, CEINTURES, FRANGES
CAPES, CABANS, etc.
COSTUMES CLERGYMAN
ET MANTEAUX DE VOYAGE

Edgar VANDEVEN

Maître-Tailleur • Coupeur diplômé

Rue de Tirlemont, 25, LOUVAIN

MAISON FONDÉE EN 1852

BILLAUX-GROSSÉ

BRUXELLES

16, rue des Colonies

Ornements d'Églises

Arts religieux

Orfèvrerie -- Bronzes

Statues -- Meubles

Chasubles -- Bannières, etc.

DRAPEAUX POUR SOCIÉTÉS

ANCIENNE MAISON DERENNE-DELDIME, Fondée en 1859

Th. Gilot-Hustin

SUCCESEUR

14, Rue de l'Étoile, 14, NAMUR

Téléph. 153, 573 et 2308 — Ch. Postaux 16266

FERS ET MÉTAUX, POUTRELLES, ACIERS POUR BÉTON

Fers et Aciers marchands - Profils de toutes dimensions - Tôles fortes

Tôles fines et polies - Tôles striées - Tôles galvanisées planes et ondulées

Dépositaire des Poutrelles « GREY » de Differdange

FABRIQUE DE CONFECTIONS ET LINGERIE

TH. HACHEZ-WALRAVENS

18-19, Boulevard Ernest Mélot
NAMUR (Belgique)

Tous vêtements et sous-vêtements pour les Coloniaux

Fournisseur des Ministères et des principales Sociétés Coloniales

Faites confiance à nos annonces

ORATIO PRO MILONE, *Édition classique par l'abbé*

D. PLANQUE, professeur à l'Institut Saint-Joseph, à La Louvière.

Prix : 9 fr.

L'abondance des faits, dont l'étude du *Pro Milone* suppose la connaissance, a rendu nécessaire une longue introduction historique; l'auteur s'est borné cependant à ce qui est strictement indispensable à l'étude du discours. Il a fait suivre cette introduction de l'*Argumentum d'Asconius*, auquel il faut fréquemment se reporter dans l'explication du plaidoyer.

A part quelques exceptions, ordinairement signalées en note, le texte suivi est celui de Richter-Eberhard-Nohl. Les éducateurs comprendront que, présentant une édition classique, l'auteur a pu avoir des raisons de ne pas reproduire le texte dans son intégrité absolue.

Le commentaire a été conçu de façon à fournir aux élèves toutes les explications qui sont nécessaires à l'intelligence du discours et qu'ils trouveraient difficilement d'eux-mêmes. Une large part est faite dans ce commentaire aux préceptes de l'éloquence antique. Si le grand orateur ne songeait plus, à 54 ans, à se conformer aux préceptes scolaires de la *Rhétorique à Hérennius* et du *De inventione*, il n'en est pas moins vrai que, de fait, la conception de son plaidoyer est conforme aux prescriptions de ces deux ouvrages; leur lecture, complétée par celle du *De oratore*, est très utile, sinon indispensable pour l'étude du *Pro Milone*.

L'auteur a aussi cherché à ne rien négliger de ce qui pouvait contribuer à faire comprendre le plus pleinement possible le grand plaidoyer de Cicéron.

DAURY et DEWINTER. — **Grammaire latine**, à l'usage des classes d'Humanités.
— Prix : 6 fr.

DAURY et GOEMANS. — **Thèmes et versions**, à l'usage des classes de sixième et de septième des Humanités. — Exercices variés sur la lexicographie et la syntaxe latines, revus, augmentés et complétés par l'abbé GOEMANS, professeur au Collège St Jean Berchmans, à Diest. — Prix : 6 fr.

JASPAR. — **Une première année de latin**. Cours à l'usage des élèves de sixième
— avec vocabulaire séparé. — Prix : 10 fr.

Id. — **Une deuxième année de latin**. Cours à l'usage des élèves de cinquième
— avec vocabulaire. — Prix : 14 fr.

KEIFFER. — **Dictionnaire de style français-latin**, offrant une comparaison des deux langues dans l'emploi des mots au point de vue de leur signification et de la place qu'ils occupent dans la phrase. — Prix : 12 fr.

Couronné par l'Académie (Prix de Keyn).

KEIFFER et SALMON. — **Chrestomatie latine**, à l'usage de l'enseignement moyen. — Cours de septième. — Prix : 6 fr.

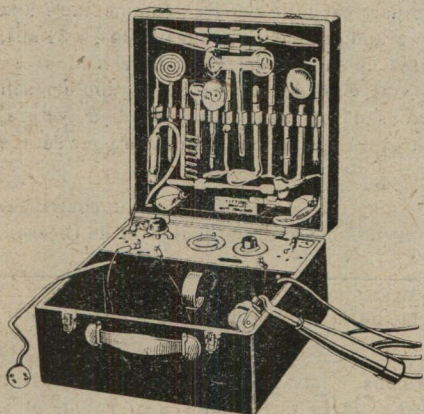
ÉDITIONS WESMAEL-CHARLIER, NAMUR

Nous ne renseignons que des maisons de toute confiance

APPAREILS D'ÉLECTROTHERAPIE ET D'OZONATION

Les plus perfectionnés et les plus répandus en Belgique
GARANTIS POUR DEUX ANS.

Grâce à l'emploi de courants de haute fréquence, de courants galvaniques, de rayons rouges, violets et ultra-violets, de la darsonvalisation, les **Appareils FITTING** fortifient la santé et favorisent la guérison de beaucoup de maladies.



Ils sont particulièrement utiles dans le traitement des affections nerveuses, circulatoires, musculaires et dermatiques.

L'Ozonateur FITTING
assainit et désodorise en

quelques instants l'air le plus vicié. Il est recommandé pour les classes, les salles d'étude, les bureaux, les infirmeries, les ateliers, etc.

Pour obtenir la brochure explicative n° 17 ou une démonstration gratuite, s'adresser aux

Établissements FITTING

7, RUE SAINT-QUENTIN

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 33.08.53

F. Crickx

Succ^r de G. BARY et F. CRICKX

VITRAUX d'EGLISES

96 Rue Ferd. Lenoir. Jette. Bruxelles

Téléphone 263998

GRAND PRIX AUX
ARTS DÉCORATIFS
DE PARIS 1925

DIPLÔME D'HONNEUR
EXPOSITION
D'ANVERS 1930

PROJETS & DEVIS GRATUITS

Recommandez-vous de la Revue en faisant vos commandes

Collection J. ROLAND et E. DUCHESNE

Atlas Classique

par Joseph HALKIN

Professeur à l'Université de Liège

238 cartes en 40 planches avec index des 11.000 noms cités

Reliure pleine toile : 60 fr.

Dressé d'après les principes les plus modernes et les plus scientifiques, cet Atlas renferme, en 40 planches, 238 cartes consacrées à la géographie générale et spéciale, à la Belgique et au Congo. Disons de suite que l'auteur a réussi, par le choix et la succession des teintes adoptées, à reproduire, sur les cartes physiques, une image saisissante du relief. Les professeurs qui n'ignorent pas la difficulté et l'importance pour l'élève, de la lecture intelligente d'une carte oro-hydrographique, seront unanimes à reconnaître que le mode de représentation des formes du modelé terrestre, utilisé dans l'Atlas en question, facilite singulièrement la compréhension des phénomènes géographiques dont la surface du globe est le théâtre.

D'autre part, l'étude de chaque pays ou région est, en outre, poussée de façon très approfondie par l'établissement de cartes de détail : géologiques, économiques, politiques, ethnographiques, etc.; dont la comparaison fait apparaître sur le champ les relations étroites qui existent entre les faits naturels et humains.

Comme il convenait, la Belgique et le Congo ont retenu spécialement l'attention de l'auteur, et les planches qui leur sont réservées en caractérisent, de façon fort précise, les aspects variés.

Par l'abondance et l'exactitude des données géographiques, par la clarté et la finesse de l'exécution, l'Atlas classique fait honneur, non seulement au professeur J. Halkin qui l'a si judicieusement conçu, mais aussi à la maison belge qui l'a réalisé avec tant de perfection.

Cet ouvrage, il faut le répéter, nous faisait défaut. Notre enseignement national, habitué jusqu'à présent à demander à l'étranger l'aide de ses atlas scolaires, dispose maintenant d'un merveilleux instrument de travail et d'étude, sans rival en Belgique, dont l'usage doit se généraliser partout.

Chefs d'école, maîtres et pédagogues auront à cœur de le mettre entre les mains de la jeunesse dont ils dirigent la formation scientifique; ils y trouveront eux-même l'occasion d'appuyer leur enseignement sur des bases solides, rationnelles qui en garantiront le succès.

BIHOT,

Professeur de géographie
à l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers.

(Extrait du *Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers*, 1928, fasc. 1.)

Les Manuels de Géographie par J. HALKIN (éditions en langue française et néerlandaise) sont en parfaite concordance avec l'Atlas classique.

L'emploi simultané des Manuels et de l'Atlas facilite et féconde le travail de l'élève.

ÉDITIONS WESMAEL-CHARLIER, NAMUR

Abonnez-vous à la

REVUE DES AUTEURS ET DES LIVRES

Paraît 10 fois par an; Belgique, 30 fr.; Étranger : pays à demi-tarif, 7 belgas; autres pays, 9 belgas.

Recension des nouveautés de la librairie par les personnalités les plus autorisées.

Abonnez-vous à la

REVUE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Paraît 6 fois par an; Belgique, 10 fr., Étranger, 3,50 belgas.

Cette revue traduit et commente tous les textes pontificaux qui touchent à la vie religieuse; elle publie un grand nombre de réponses et d'explications sur le droit ecclésiastique.

S'adresser au **MUSEUM LESSIANUM**

11, Rue des Récollets, Louvain.

Demandez le catalogue général des **ÉDITIONS du MUSEUM LESSIANUM** : Section ascétique et mystique, philosophique, théologique, missiologique.

Le chocolat DUC

*est et restera
le meilleur chocolat*

Membre du Jury
Hors concours aux
Expositions internationales
ANVERS 1930

et
PARIS 1931

CHOCOLAT



DUC ANVERS

Recommandez-vous de la Revue : vous serez mieux servi

FOYERS TAMINES

■ ■ ■ ■

Feu continu breveté V. LAGNEAU

◆ ◆

Poêles — Cheminées

Cheminées de Grand Luxe

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

RENDEMENT FORMIDABLE

établi OFFICIELLEMENT

par la Société Nationale des Chemins de Fer Belges

■ ■ ■

87 %

*de la chaleur disponible dans le combustible
avec du 10/20 anthraciteux*

CONSOMMATION

6 heures allure normale	4 kg. 100
18 heures au ralenti	1 kg. 900
Soit en 24 heures	6 kg.

RÉSULTATS

*Commande entière de Feux continus nécessaire à la Société
Nationale en 1931, passée entièrement à Tamines*

POUR L'ACHETEUR :

Garantie et sécurité, économie considérable

15 jours à l'essai

◆ ◆ ◆ ◆

**Renseignements : A la Société Anonyme des FONDERIES et
POELERIES, à Tamines**

Faites confiance à nos annonces

Le Cours de religion ne devrait jamais être dicté. Trop d'élèves copient mal une matière où le moindre mot a sa valeur. Un cahier d'ailleurs se déchire et s'égare.

Donnez à vos élèves un livre complet, bien rédigé, clair, conforme au nouveau Droit canon, et qui restera, pour eux et leurs familles, un guide sûr et précis.

Chanoine A. LE GRAND

Cours de Religion Chrétienne

Dogme, Morale, Moyens de sanctification

Fort vol. in-8° br., forte couv., 456 p., éd. 1927 20 fr.

Voici un excellent *Cours de Religion* qui l'emporte, à divers points de vue, sur la plupart des ouvrages similaires. L'auteur a réussi à nous donner, dans un volume maniable, la matière d'un enseignement vraiment approfondi dont les qualités seront hautement appréciées des spécialistes : clarté d'exposition, précision dans le choix des termes, judicieuses applications liturgiques, appels fréquents et opportuns au Droit Canonique, aux directives du Concile provincial de Malines, à la théologie positive, aux Pères de l'Eglise, aux Conciles œcuméniques, aux Encycliques, aux théologiens réputés (G. W. — *La Cité chrétienne*.)

APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE

Démonstration religieuse

Deuxième édition, 388 p., in-8°. 25 fr.

« Dans la nouvelle édition du Tome I de son *Apologetique chrétienne*, M. le chanoine le Grand a introduit de nombreuses modifications, qui, sans changer substantiellement le fond de l'ouvrage, témoignent du soin avec lequel l'Auteur s'attache à le maintenir à jour et à le perfectionner encore.

« A signaler, entre autres, celles qui concernent l'agnosticisme positiviste, — le panthéisme, — l'insuffisance de la philosophie sans Dieu pour assurer la moralité, — la transcendance du christianisme confronté avec les autres religions de l'Inde et de la Perse, — les systèmes inventés pour battre en brèche la valeur historique des Évangiles, — les doctrines et la situation actuelles des sectes protestantes, le séjour de saint Pierre à Rome, etc.

« Nous ne doutons pas que cette dernière édition rencontre le même accueil favorable qui fut fait à la première, objet d'appréciations aussi autorisées que flatteuses. »
Ch^{ne} B.

COMPLÉMENT DU COURS D'APOLOGÉTIQUE

Science et Foi

Un fort volume in-8° de 324 pages. 10 fr.

ÉDITIONS WESMAEL-CHARLIER, NAMUR

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Extincteurs SICLI

188, Brd. Em. Bockstael, BRUXELLES

Abonnez-vous au service

SICLI

vous aurez ainsi la sécurité à peu de frais

Conditions spéciales pour instituts religieux

*Pour éclairage aussi bien
que pour F. S. F.*

UNE

Tungram

RIEN QU'UNE

 **Tungram** 

Recommandez-vous de la Revue en faisant vos commandes

Le Chocolat LIBERTAS

est un régal exquis et un puissant reconstituant

Goutez *PERLE FINE* en paquets et bâtons

Société Anonyme Chocolaterie **LIBERTAS**, Menin

POUR LA PROVINCE DE NAMUR :

S'adresser : 8, rue Blondeau, **NAMUR**

Téléphone 193

Entreprises Générales de Menuiseries

TRAVAIL MÉCANIQUE
DU BOIS

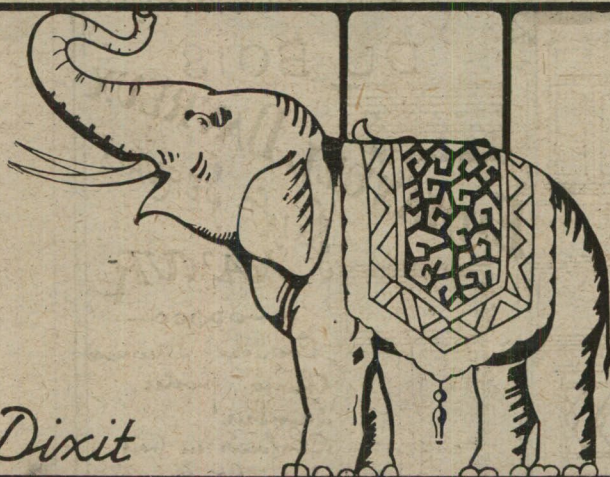
EMMANUEL DAVREUX
SAINT-SÉVERAIS
NAMUR

Coriche - Lucarne
Chassis, portes.
Lambris
Plafonds en bois
Spécialité d'escaliers
à limons et à remailles
Volets mécaniques
Meubliers d'écoles - Meubles en
tous genres et de tous styles
Travail mécanique à façon
Prix spéciaux pour fournisseurs et entrepreneurs

IMPORTATIONS - EXPORTATIONS
RACCORDEMENT AU CHEMIN DE FER.

Nous ne renseignons que des maisons de toute confiance

VIVE LE BON CHOCOLAT BELGE



Dixit

CHOCOLAT *Côte d'Or*

Recommandez-vous de la Revue en faisant vos commandes



*Clichés, trait,
simili,
noir et couleur.*

PHOTOGRAVEURS RÉUNIS

Société Coopérative
Anc^e Maison Blank & C^{ie}
rue François Delcoigne, 24
KOEKELBERG - BRUXELLES

Tel. n^o 26 06 35

Faites confiance à nos annonces

FERME
ET
FABRIQUE DE MARGARINE
≡ MEA ≡
A FLEURUS

SPÉCIALITÉ :
Margarine à base de lait frais.

ÉDITIONS AD. WESMAEL-CHARLIER, NAMUR